



















LE PHILOSOPHE

DU VALAIS.

*PREMIERE PARTIE.*



1954

[Gabriel Gauchat]

**LE PHILOSOPHIE**  
*DU VALAIS,*  
OU  
**CORRESPONDANCE**  
PHILOSOPHIQUE,  
AVEC DES OBSERVATIONS  
DE L'ÉDITEUR.

---

*PREMIÈRE PARTIE.*

---



**A AMSTERDAM;**  
*& se trouve à PARIS,*

Chez LE JAY, Libraire, rue Saint Jacques;  
au Grand-Corneille.



TA617





---

# PRÉFACE

## DE L'ÉDITEUR.

ATTACHÉ depuis trente ans à la maison Salveri , l'une des plus distinguées du Milanois , j'ai vu naître , j'ai élevé le jeune Baron , plutôt comme ami , que comme gouverneur ; je l'ai accompagné à Nointon , tous les événements s'y sont passés sous mes yeux : c'est l'Histoire que je présente sous le titre de *Philosophe du Valais* ; parce que M. Simpal , qui y résidoit pour lors , en est l'objet & le principal Acteur.

Le Baron de Salveri , arrivé à Milan , pensa sérieusement à donner au public , le Code , & les faits

singuliers qui en avoient été l'occasion : mais occupé d'affaires importantes , il me chargea de cette rédaction. Pour l'exécuter , il me manquoit beaucoup de lettres : je fis pour les recouvrer un voyage à Paris , j'employai les bons offices du Commis d'un Ministre , protecteur de M. Ribelle , ami de M. Simpal , & dépositaire de toutes ces pieces : je les ai mis en ordre , & quoiqu'il en manque plusieurs , elles suffissent pour donner une idée juste & complete de cette Histoire.

J'ai fait voir mon manuscrit à des personnes de tout état , pour présenter la sensation qu'il feroit. D'habiles gens m'ont assuré , que , sous un tissu d'anecdotes amusantes , ils y avoient trouvé un précis exact de

*DE L'ÉDITEUR. vij*

la fausse philosophie & de la religion : & que ce contraste faisoit sortir plus vivement l'éclat de la vérité, & la foiblesse de l'erreur.

Quelques Dames de considération attirées par le tissu des événements & par les portraits de société des deux illustres maisons, y ont lu avec plaisir des matières, qu'elles auroient moins goûtées, mises en dissertations théologiques. Aucune qui n'ait estimé, respecté la Marquise, modele des femmes sensées : aucune qui n'ait porté compassion à la Comtesse, séduite par Simpal, & enivrée par l'encens philosophique.

Les demi-Philosophes ont rougi du Code philosophique présenté sans fard, & des manœuvres

fourdes de ses partisans. Ils ont même quitté beaucoup de préjugés, soit pour la philosophie, soit contre le Christianisme.

Les gens vraiment pieux & citoyens, ont été révoltés & indignés. Tout a augmenté dans eux l'horreur de la philosophie moderne, & l'amour de la religion. Puissent ces impressions devenir universelles & durables ! C'est l'unique but de cet Ouvrage.

Les personnes étant encore vivantes & le fait récent, il en a plus de force. Le Comte & la Comtesse loin de s'opposer à ce qu'on publiât des lettres peu avantageuses à leur gloire, l'ont exigé. Ils ont voulu, ( pour prévenir dans d'autres de semblables séductions ) consacrer le

souvenir des pièges, qui les ont conduit à cette manie philosophique. Il n'eût pas été décent de publier sans leur aveu exprès, de pareils monuments.

J'aurois pu joindre à ce recueil un autre, qui en est la suite; le voyage de MM. de Monti, de Nointon, & de Livert à Salverì, & dans toute l'Italie. M. le Chevalier de Burat, (dont il n'est parlé ici que très-rapidement) les accompagnoit. Son histoire, un peu analogue à celle du Baron, formeroit l'objet le plus intéressant, ainsi que sa correspondance philosophique & littéraire, avec M. de Monti: mais j'ai cru devoir me borner aux faits du séjour de Nointon. Je pourrai un jour en donner la suite.

Je n'ai pas voulu traduire l'Ouvrage en Italien , j'aurois appréhendé une forte de scandale. Quoiqu'on sçache dans ces pays , que le Christianisme est attaqué par la philosophie ; ce n'est là qu'une idée vague , & on n'imagine point qu'on soutienne hardiment des systêmes aussi impies. La réfutation même blefferoit des oreilles pieuses , qui ne sont accoutumées qu'au langage de la simple vérité. Il n'est point rare en France , qu'on agite dans les cercles les thèses philosophiques les plus libres ; qu'on y attaque , sans retenue les mystères les plus saints. Vouloir ensevelir ces malheureuses disputes , c'est prétendre cacher le jour en plein midi. Dès lors, l'impiété se produisant aussi ouvertement , l'attaquer de même , ce



n'est plus imprudence, c'est sagesse & nécessité.

Le Baron avoit de la peine à consentir qu'on inférât ses trois dernières lettres à M. Simpal, il les trouvoit trop vives. Deux raisons l'ont enfin décidé. 1°. Les réquisitoires de deux célèbres Magistrats, pièces légales & mesurées avec une profonde sagesse, présentent autant de noble véhémence.

2°. Quoiqu'un style fort, & presque amer, ne soit point convenable dans une discussion, relative sur-tout à la religion; nos Philosophes ayant eux-mêmes franchi toutes les règles de la modération, & de la pudeur, ayant répandu une multitude de brochures, plus acharnées contre le Christianisme, que

tous les écrits des Celse & des Porphyre ; ayant réuni dans ces ouvrages détestables , la fureur , l'indécence & le blasphème , peut-on retenir une juste indignation ; & ne pas peindre sous ses propres traits une doctrine contagieuse , qui tend à renverser la Religion & l'Etat ? C'est la vérité seule , & l'amour des hommes qui animent ce zele.

L'on a voulu me faire craindre la critique du style : c'est-là , m'a-t-on assuré , à quoi s'attachent les Philosophes , pour se venger de leurs Censeurs. A cela , ma réponse est toute simple. Outre que n'étant qu'Editeur , je n'aurois pas osé retoucher ces lettres ; né Italien , il ne m'eût pas été possible d'atteindre la perfection de la langue Fran-

çoise : seroit-il même juste de l'exiger dans des lettres de société?

D'ailleurs quoique le style orné, (nécessaire dans un ouvrage purement littéraire) soit un mérite dans toute sorte d'ouvrages, il n'est cependant qu'accessoire dans un écrit philosophique : son vrai mérite est la justesse & le fonds des choses. Ainsi qu'on critique le style ; qu'on se serve même d'une méthode, actuellement très-usitée, l'ironie & le ridicule ; pour toute réponse, je dirai aux Critiques : *Messieurs, il n'en est pas moins vrai , que le Code de la Philosophie moderne, est un assemblage monstrueux d'erreurs.*

J'observe enfin , qu'ayant envoyé mon manuscrit à Paris, & ne pou-

vant veiller à l'impression , il est presque inévitable , qu'il n'y ait des fautes d'impression. Je prie le Lecteur d'user d'indulgence : pas une citation , au reste , qui ne f oit de la dernière exactitude.





LE PHILOSOPHE  
DU VALAIS,  
AVEC DES OBSERVATIONS  
DE L'ÉDITEUR.

---

LETTRE PREMIÈRE.

*Le Baron de Salverì, à M. Simpal.*

**J**E ne reviens point de mon étonnement, Monsieur. Frappé des traits d'érudition & de génie, que j'ai vu briller dans vos Dissertations philosophiques, je ne puis vous exprimer les sensations de mon ame. Concentré dans moi-même, j'écoutois, j'admirois : & la conformité de vos discours avec mes sentiments, augmentoit encore ma surprise & ma joie.

Le plaisir ravissant de vous entendre, me fit partir trop tard : j'arrivai à la nuit : déjà le Marquis étoit fort en peine. Il me trouva rêveur , & m'en fit la guerre : je n'ai pu dormir : mille idées se succédoient tour-à-tour ; elles rouloient sur un objet essentiel à mon repos. C'est un secret important : pourrois-je , Monsieur , vous le confier ? Personne n'est plus en état que vous , de m'être utile , dans cette occasion très-intéressante. Puis - je me flatter d'une réponse favorable ? je l'attends avec une vive impatience : mon cœur est bien agité !

---

## L E T T R E    I I.

*M. Simpal , au Baron de Salveri.*

**J**E suis aussi étonné , Monsieur , de votre Lettre , que vous l'avez été de nos Dissertations. Il est vrai , que le hasard avoit rassemblé devant vous

de grands Littérateurs , & qu'on y a agité des thèses , qui ont dû vous paroître nouvelles ; en sortant d'Italie , où règne la contrainte la plus fervile. Mais que ces discussions philosophiques vous aient frappé à ce point que vous vouliez me confier un secret important ! que vous attendiez ma réponse avec tant de desirs , & d'agitation ! l'événement est singulier & bien flatteur pour moi.

Il me tarde , Monsieur , d'apprendre quel est cet objet si intéressant à votre repos , vous verserez votre confiance dans un cœur discret & tout dévoué à vos ordres.

Votre silence n'a point empêché nos Sçavants , de discerner votre esprit : quelques traits échappés vous ont décelé : tous , vous ont rendu justice , & ont un sincère empressement de vous revoir à Livert. Si votre satisfaction a été aussi réelle , que vous voulez bien me le dire , vous.



pourrez souvent vous la procurer :  
c'en fera pour nous une très-grande.

---

### LETTRE III.

*Le Baron de Salveri, à M. Simpal.*

VOTRE réponse obligeante, Monsieur, me comble de joie : & sans autre préliminaire je vais au fait. J'ai été élevé en Italie, avec toute la sévérité & toute la gêne que prescrivent nos loix. Destiné d'ailleurs à l'état Ecclésiastique, par un oncle qui est Evêque ; j'ai fait pendant quelques années les études relatives à cet état, quoiqu'il fût très-peu conforme à mon goût, la mort d'un aîné me le fit quitter. Au lieu de prendre le parti des armes, je me livrai tout entier aux Sciences, & sous les Maîtres les plus habiles j'y ai fait quelques progrès.

J'ai appris les principales langues de l'Europe, & me suis sur-tout atta-

ché à la langue Françoisé. (1) Un Mylord Anglois me procura plusieurs ouvrages philosophiques , & j'y ai puisé bien des connoissances. J'admirois cette force de raisonnemens , ces traits de génie , cette hardiesse de systêmes , qui les caractérisent. Cette lecture étoit plus intéressante encore , en mettant ces ouvrages en parallèle avec nos livres Italiens , tous écrits avec cette sécheresse , cette gêne , que prescrit la superstition.

J'étois d'abord Chrétien de bonne

---

(1) Mylord Torland étoit un sçavant Anglois, grand antiquaire: la passion des anciens momens, l'avoit fixé en Italie, il résidoit surtout à Naples, pour y voir de près les trésors d'Herculanum. Le Baron de Salveri pere, très-versé dans la même littérature, charmé de son érudition & de ses talens, l'amena à Salveri, où il demeura près d'un an; ce fut alors, que, quoiqu'il professât à l'extérieur la Religion Catholique, il inspira secrètement au jeune Baron, le goût de la fausse philosophie.

foi & par principes. La Philosophie, a ébranlé cette conviction , m'a inspiré des doutes violens , mais sans me fixer , telle est ma cruelle situation : je ne suis ni Chrétien affermi , ni Philosophe décidé , un Pirrhonisme défolant est mon partage. Ne pouvant plus en supporter le poids , je suis venu en France pour me former un système fixe & certain.

Voilà , Monsieur , la source de mon étonnement sur vos discours. Il sembloit que vous me les adressiez , que vous lisiez dans mon ame , tant ils avoient un rapport marqué avec mes sentimens & mon projet. Ce hazard singulier m'a ouvert les yeux , & m'a donné une vive espérance de trouver enfin le repos de mon esprit si agité. Il s'agit de détruire les vestiges même des préjugés de mon éducation , & de dissiper les nuages que je trouve encore dans la philosophie. Vous le pouvez , si vous voulez bien écouter

avec complaisance mes doutes & mes objections : vos lumieres supérieures m'éclaireront , je suis très-disposé à les recevoir avec reconnoissance & avidité.

Tout ici , Monsieur , favorise mes desirs. Je passerai l'été à Nointon : le Marquis étant intimement lié avec le Comte de Livert , nous pourrons chaque jour conférer de vive voix , ou par écrit : jamais je ne trouverai une occasion aussi heureuse , pour m'instruire à fond de la Philosophie. J'espere que vous ne vous refuserez point à ce trait d'amitié & de zèle, Un mot : & je vous ouvre mon ame toute entiere.

---

#### LETTRE IV.

*M. de Simpal , au Baron de Salveri.*

TOUT est intéressant dans vous , Monsieur ; je ne parle ni de votre

naissance , ni de votre rang : le Philosophe ne sçait point encenser ces frivoles avantages , dont chaque jour des fots sont décorés : l'esprit , les talens , le caractère , la candeur , le zele de la Philosophie , la probité ; que de titres plus précieux ! Jugez donc avec quel empressement je reçois votre secret ? Jugez combien votre situation , vos projets , m'ont touché , pénétré !

Je vais d'abord répondre à votre confiance par la mienne. Né à Paris , j'ai sucé presque dès mon enfance , le lait de la Philosophie , nouvelle encore. J'ai ouvert à ce brillant horison , les yeux de ma raison naissante. J'ai lû , médité , dévoré tous les ouvrages dans ce genre. Je suis lié avec ces Sçavans , dont le génie & les lumieres éclairent la France & l'Europe : ils m'accordent leur estime , & me promettent que bientôt je serai associé à leur gloire. Ceci , Monsieur , n'est précisément

que pour mériter & assurer votre confiance.

La fortune, comme vous le sçavez, ne couronne pas toujours les talens ; & tous les Poètes n'ont pas le palais des délices. L'envie, la calomnie, le fanatisme m'avoient desservi dans un certain tribunal ; l'impression d'un ouvrage anonyme dont le style me décèla, me menaçant d'une sévère disgrâce, je songeai à quitter Paris, & j'avois peu de ressource, (1) M. le

(1) Le Comte de Livert, autrefois très-lié avec le Baron d'Etanges & M. de Volmar, avoit vu de près les anecdotes de cette maison, célébrées par le fameux Rousseau. Une affaire d'honneur & d'intérêt les avoit brouillé : aussi n'en est-il point parlé dans ces Lettres. Simpal tenta inutilement de les racommoder par le moyen de S. Preux ; le Comte s'y est refusé. Ce Philosophe appelé par M. d'Orbes, y élève ses enfants, & ceux de M. de Volmar, depuis la mort de la célèbre Julie. Il s'y conduit avec sagesse, & y est sur un ton de distinction & d'amitié.

Comte de Livert qui étoit pour lors dans la capitale, fçut mon embarras : il m'offrit un afyle dans fon château, je l'acceptai avec reconnoiffance : j'y ai paflé un an : le Comte & la Comteffe veulent absolument m'y fixer pour toujours. C'eft , comme vous l'avez vu , une maifon des plus refpectables ; mais j'ofe vous le dire , depuis mon féjour elle a changé de face. Ils vivoient en gens de qualité : du refte , ils ne fe doutoient ni des Sciences , ni de la Philofophie ; je leur en ai donné les principes. Leur fille unique , par fon caractère , fon efprit , fes talens , eft l'image parfaite de Julie d'Etanges , dont le château eft peu éloigné. J'aurois fort fouhaité me lier particulièrement avec M. de S. Preux , mais la maifon d'Orbes eft brouillée avec celle-ci ; notre feule fociété intime eft celle du Marquis de Nointon. Jugez s'il nous fera aifé de former , de cimenter votre correfpondance

respondance littéraire? L'été suffit & au-delà , pour vous faire pénétrer dans toute la profondeur de la Philosophie, je m'y livrerai avec un zèle infatigable.

Je regarde, Monsieur , comme un des jours les plus heureux de ma vie, celui qui me procure l'avantage de connoître votre cœur , & de vous ouvrir le mien : je me flatte de détruire les vestiges même de vos anciens préjugés: ils ne m'étonnent plus, dès que vous avez été élevé dans les ténèbres de la superstition Italienne. Je vous ouvrirai le sanctuaire lumineux de la Philosophie , j'en écarterai tous les nuages , & vous jouirez enfin des douceurs de la conviction & de la paix. Ce séjour tranquille & champêtre, fera favorable à ce projet : dégagés du tumulte & des affaires, nous pouvons nous en occuper uniquement.



## L E T T R E V.

*Le Baron de Salveri , à M. Simpal,*

J'E ne puis bien vous exprimer , Monsieur , ma reconnoissance & ma joie : cet heureux début est au-delà de mon attente ; tant d'événements singuliers , semblent vous avoir amenés à Livert , pour le repos de mon cœur , & le bonheur de mes jours. Que je serai flatté de le tenir de vous ! entrons en matiere.

Mon projet , mon desir le plus ardent est celui d'être Philosophe , mais Philosophe par principes : Philosophe convaincu , & affermi dans mon système. Bien différent de ceux , qui affichent l'incrédulité , & n'apprennent qu'à nier , je ne puis rien nier , rien adopter qu'avec une pleine conviction ; pour cela , j'espère que vous voudrez bien écouter avec com-

plaifance , mes doutes , & y répondre folidement.

Oferois - je d'abord vous faire un aveu ? dans l'admiration même où me jetterent les differtations de vos Sçavans , je crus y appercevoir un ton haut & décifif; fans doute , c'eft un ftyle d'autorité. Voudriez - vous me dire la juſte idée que je dois me former des Philoſophes ? le degré de confidération où ils font en France ?

---

## LE T T R E VI.

*M. Simpal , au Baron de Salveri.*

**J'**ENTRE , Monſieur , dans tous vos ſentiments : l'examen réfléchi , c'eſt la ſage méthode que moi-même je vous aurois propoſé : oui , je vous promets , ſoit dans la ſolution de vos doutes , ſoit dans les preuves de nos ſyſtèmes , d'aller à la démonſtration & à l'évidence.

Commençons par votre question préliminaire. Pour apprécier nos Philosophes , dépouillez-vous des préjugés Italiens ; vos Prêtres vous les peignent comme des impies , parce qu'ils combattent leurs superstitions & leur fanatisme : c'est ignorance & calomnie. Les Philosophes sont les premiers êtres de l'Univers : les seuls êtres pensants , parce que seuls ils font usage du génie & de la raison : seuls ils peuvent éclairer les hommes , & les tirer de l'inertie où une crédulité aveugle , voudroit les retenir.

*Le ton haut & décisif*, que vous avez observé , est leur privilège : ils sont l'ornement & la gloire de leur patrie , & de leur siècle : leurs lumières profondes & universelles leur donnent une autorité , qu'ils doivent connoître & faire sentir. Aussi l'un d'eux nous dit , avec autant de vérité que de noble enthousiasme , *qu'il considère le monde comme son école*,

*& le genre humain comme son pupille.*  
 Tel est le tribunal du Philosophe.  
 Son Licée, c'est l'Univers : ses Disci-  
 ples , tous les hommes.

*Le Philosophe , dit un grand Ecri-  
 vain , est l'Amateur de la sagesse &  
 de la vérité : tous les Philosophes  
 ont eu ce double caractère. Quoi-  
 qu'intéressé à faire ce portrait , il n'en  
 est pas moins réel. Aussi appelle-t-il  
 Bayle, l'immortel Bayle, l'honneur de  
 la raison humaine.*

Raison non  
 alphabétique, art.  
 Philoſoph.

ibid.

Je pourrois vous exposer une mul-  
 titude d'éloges tous plus flatteurs les  
 uns que les autres : vous y verriez  
 sous des traits brillans , la sublimité  
 de leurs talents , la force & l'étendue  
 de leur génie : mais je me borne à  
 vous annoncer un ouvrage unique  
 dans ce genre , auquel travaille un  
 de ces Messieurs que vous avez vu à  
 Livert. Il extrait leurs écrits , les  
 piéces fugitives de leurs protégés ,  
 les journaux & tout ce qu'ils ont mu-

tuellement consacré à leur gloire. Il m'a assuré que le seul article de M. D. V. formeroit un volume , jugez de l'étendue de ce recueil immense ; ce sera un précieux monument , qui , mieux que les statues de marbre , immortalisera ces grands hommes.

Je ne puis me refuser à vous présenter ce fameux texte de l'Encyclopédie. Nous avons eu , » s'il est » permis de s'exprimer ainsi , des » Contemporains dans le siècle de » Louis XIV.... Perraut , Terrasson , » Boindin , sous lesquels la raison & » l'esprit philosophique , ou de doute , » a fait de si grands progrès. A l'exception de ces grands hommes , » il n'y avoit peut-être pas un homme , » qui eût écrit une page que l'on » daignât lire aujourd'hui dans l'Encyclopédie. « Rien n'est plus énergique , pour peindre l'éclat & la prééminence de la Philosophie du dix-huitième siècle : car enfin celui de

Louis XIV avoit, jusqu'ici passé pour un des plus sçavants en tout genre. Eh bien, de tant d'ouvrages, à peine en tireriez-vous *une page que l'on daignât lire aujourd'hui*. Je n'ajouterai rien à la force de cette pensée.

Voici cependant un autre texte bien brillant encore. » Nous sommes » persuadés, comme l'a dit avec raison l'un des Rédacteurs, que si par » un de ces désastres affreux, épouvantables, & tels que la terre effrayée en a éprouvé quelquefois, » tous les livres François venoient » à périr, & qu'il n'échappât à cette » perte générale que l'Encyclopédie; » ce Dictionnaire seul tiendrait lieu » de tous les écrits, & dédommageroit si bien les races futures de la » privation des autres, qu'on ne s'apercevrait bientôt plus d'avoir rien » perdu. « Je ne crois pas qu'il soit possible d'imaginer rien d'aussi flatteur : ce seroit le cas d'appliquer la

pensée du Calife qui fit brûler la superbe bibliothèque d'Alexandrie. *Journal Encycl. Juillet 1770*, p. 169.

LES Philosophes ne se bornent point à la sphère des Sciences, elle est trop étroite, ils embrassent les mœurs & la Religion; ils substituent aux leçons des Prêtres, les lumières de la raison; ils établissent les principes & les règles de la société, les maximes de la politique, donnent de sages leçons aux Princes, & aux gouvernements. Voyez le Contrat social, le Code de la Nature, le Livre de l'Esprit, Bélizaire & tant d'autres. Ce tribunal civil n'a pas encore eu un grand succès, les travaux & les recherches l'augmenteront insensiblement. Car enfin les anciens Philosophes ont souvent été Législateurs, pourquoi les modernes plus instruits qu'eux ne jouiroient-ils pas des mêmes privilèges? ils méritent la préférence à tous égards: » je ne serois pas sur-

» pris si les Philosophes de ce temps-  
 » là avoient été renvoyés dans leurs  
 » écoles ; car je sens qu'ils devoient  
 » être fort ennuyeux ; mais qu'au-  
 » jourd'hui ce qu'on appelle un grand  
 » Philosophe , ne soit pas bien ac-  
 » cueilli chez les Rois , qu'ils n'en  
 » fassent pas leurs amis , voilà ce qui  
 » me surprend. « Oui, mon cher Ba-  
 » ron, *les amis des Rois*, s'ils ne le  
 » sont pas, ils méritent de l'être.

Rien n'exprime mieux l'utilité &  
 la dignité des leçons philosophiques ;  
 & en général ce qu'il faut observer ,  
 c'est que ces leçons ne sont point  
 d'une sagesse simple & ordinaire ,  
 mais l'extrait d'un génie supérieur &  
 d'une combinaison profonde. Voici  
 la noble image qu'en trace le Livre de  
 l'Esprit. » Toujours occupé de grands  
 » objets , si je me recueille dans le  
 » silence & la solitude ; ce n'est

p. 22.

B 7



» mais celles de l'Univers ; ce n'est  
 » point pour y pénétrer les petits se-  
 » crets des Cours , mais ceux de la  
 » Nature. » Ce regard est supérieur  
 à la plus vaste politique , puisque sous  
 un seul point de vue , il offre au  
 Philosophe l'Univers & les siècles.  
 Ecoutez encore ; » contemplant la  
 » terre , elle se réduit insensiblement  
 » devant un Philosophe à un petit  
 » espace : elle prend à ses yeux la  
 » forme d'une bourgade habitée par  
 » différentes familles , qui prirent le  
 » nom de Chinoise , d'Angloise , de  
 » François. » ( p. 110. ) Comment  
 s'abaisser sur les petits faits , sur les  
 usages de cette terre , lorsque placé  
 dans un observatoire sublime , on ne  
 voit dans le monde qu'une bourgade  
 & quelques cabanes ? » Je rougis de  
 » la petitesse du globe ; or si j'ai tant  
 » de honte de la ruche , jugez du mé-  
 » pris que j'ai de l'insecte qui l'ha-  
 » bite ; le plus grand Législateur n'est

» à mes yeux que le Roi des abeilles. »  
 Un commentaire sur ce texte , en  
 affoibliroit la pompe & la grandeur.

Ce n'est là , Monsieur , qu'un léger  
 essai de ce que je pourrois vous tracer  
 sur la gloire des Philosophes ; ne  
 vous étonnez plus après cela , du  
 style , & de l'autorité de leurs leçons ;  
 faits pour illustrer la nation , pour  
 éclairer les hommes , pour régler la  
 morale & le culte , pour instruire  
 dans le grand la législation elle-même ,  
 pour contempler la Nature & l'Uni-  
 vers , ils ont droit d'ériger un tribu-  
 nal , & dès qu'ils ont parlé , cette an-  
 cienne sentence , *le Maître l'a dit* ,  
 devient le sceau de leurs oracles.



## L E T T R E   V I I .

*Le Baron de Salveri, à M. Simpal.*

J'AI quitté l'Italie , Monsieur , pour venir en France admirer les Philosophes , & me former à leur école ; ainsi je suis enchanté de l'éloge que vous en faites , & je sçais vous attribuer toute la part que vous y méritez. Je comprends avec vous , qu'un seul de ces génies supérieurs , illustre sa nation & son siècle , & que nous leur devons un tribut d'admiration & de reconnoissance. Voici cependant quelques observations.

Les éloges les plus justes , ne deviennent-ils pas suspects , quand ils sont mutuels ? J'aimerois mieux voir les Philosophes loués par d'autres que par eux-mêmes. Je crains que ce vaste recueil d'éloges ne soit pas bien reçu.

Nous ne sommes plus dans les siècles , où les Philosophes arrangeoient les loix, le gouvernement : ne feroient-ils pas mieux de se borner à attaquer la superstition , & à établir le règne de la raison ?

La pensée de l'Encyclopédie sur le siècle de Louis XIV , a quelque chose de trop fort ; le progrès des modernes , fut-il supérieur , ne peut ravir la gloire de tant de génies qui l'ont illustré. Je craindrois que ce jugement ne fût amèrement critiqué.

*L'observatoire* du Livre de l'Esprit me paroît d'une grandeur *ampoulée* , le sublime doit avoir une noble simplicité.

Je ne puis souscrire à la maxime des Disciples de Pithagore ; quelque respectable que soit pour moi l'autorité des Philosophes , je n'adopte leurs opinions , qu'après un examen réfléchi. J'ai cru même que ma liberté de choisir , étoit une suite de

la liberté de penser , qu'on dit être le caractère & le privilège des Philosophes François: me trompé-je ? (1)

---

*Observations de L'Editeur. (1)*

CES réflexions du Baron , & celles qui suivront après chaque Lettre de M. Simpal , sont très-justes , mais trop foibles. Le Baron n'osoit pas les presser ( il me l'a avoué ) par la crainte de déplaire au Philosophe. J'ai cru devoir y suppléer , en y joignant des Observations.

Les éloges mutuels & mandiés , ne sont que pour la vanité , & ne forment pas une gloire réelle. Si on leur opposoit les traits envieux & caustiques , que ces Sçavants se sont mutuellement lancés , cette double colonne feroit un contraste singulier. D'ailleurs la littérature n'est point par elle-même un mérite essentiel. Ces talents dirigés contre la vérité , deviennent un titre & un monument d'opprobre.

Le faste & la pompe des regards de l'Auteur de *l'Esprit* bien appréciée , est une enflure , qui rentre dans la petitesse. Que répondre à un Philosophe qui rougit de ce que la terre est si petite , & qui méprise ( l'homme ) *l'insecte qui l'habite* ? C'est bien le cas de rougir de l'orgueil & de la *dérraison* , de ces leçons ampoulées.

J'ai voulu vérifier moi-même le texte Encyclopédique. Je ne pouvois croire qu'on y eut écrit sérieusement, que dans un siècle, caractérisé chez les modernes, comme celui d'Auguste chez les anciens, il n'y avoit peut-être pas une page, qu'on daignât lire aujourd'hui dans l'Encyclopédie. Disons plutôt, que dans l'ensemble des écrits de l'Univers, il n'y a peut-être pas une maxime plus orgueilleuse & plus pitoyable.

En vain les Philosophes prétendent-ils étendre leur sagesse & leur empire, sur les loix & la Religion ? leur district unique est la carrière des sciences humaines & des Lettres, carrière qu'ils n'épuiseront jamais. Les Princes sçauront maintenir leur autorité, & la Religion défendre ses vérités. Tout ce qu'ils opposeront à ces principes immuables, ne sera jamais que présomption & erreur. Il seroit fort singulier que les talens donnassent le droit de régler des Puissances établies par le Seigneur.

Ce début de M. Simpal, ces éloges si brillans qu'il fait de nos Philosophes, ne vérifient-ils pas, ce que S. Jérôme nous dit des faux Philosophes de son temps ; *Philosophus mundi, animal gloria; popularis aura, atque rumorum, venale mancipium*, Tome 4. Epist. 54. ad Pam.

## L E T T R E   V I I I .

*M. Simpal, au Baron de Salveri.*

U N mot suffit , Monsieur , à vos Observations. Les éloges ne se prennent pas dans une rigueur géométrique ; aucun de ceux que je vous ai cités , qui n'ait son genre de vérité. Venons à la liberté de penser.

C'est-là le droit le plus précieux de la Philosophie. Il est méconnu en Italie , & dans ces pays où régner l'ignorance & le fanatisme. Le génie y a des entraves , & le moindre trait d'une noble hardiesse , y est sévèrement puni. Cette injustice Vandale , excite les plaintes & les clameurs de nos Sçavants. » Arracher aux hommes la  
 » liberté de penser ! juste ciel ! tyrans  
 » fanatiques , commencez donc par  
 » nous couper les mains qui peuvent  
 » écrire ; arrachez nous la langue qui

» parle contre vous ; arrachez-nous  
 » l'ame qui n'a contre vous que des  
 » sentiments d'horreur. « Rien ne  
 marque mieux l'indignation , qu'une  
 plainte aussi amere.

Au reste , nous avons secoué ce  
 joug humiliant. » Le génie François  
 » est peut-être égal aujourd'hui à  
 » celui des Anglois en Philosophie. «  
 C'est tout dire , la liberté entiere de  
 penser a pris naissance dans ces cli-  
 mats fortunés ; nous l'y avons pui-  
 sée , & déjà nous égalons nos Maîtres ,  
 si même nous ne les surpassons.

Aussi l'Auteur de l'Esprit assure  
 qu'il est utile *de tout penser & de tout  
 dire* ; » en vain des hommes vils &  
 » lâches , voudroient la proscrire ( la  
 » liberté ) lui donner le nom odieux  
 » de licence.... Les erreurs même ces-  
 » sent d'être dangereuses lorsqu'il est  
 » permis de les contredire ; « (Préf.)  
 c'est-là le germe du progrès philoso-  
 phique ; sans cette noble audace , le génie

Mélange  
 litt. Tom.  
 p. 340.

Encyclop  
 Tom. 7.  
 286.



perd ses ressorts , l'esprit ses saillies ; plus de chef-d'œuvres , plus de découvertes dans aucun genre ; c'est une stupidité , une inertie dans la nation entière , qui n'ose sortir des bornes où le fanatisme & la superstition la retiennent. » Combien de pays où  
 » la Philosophie n'a pas moins fait  
 » de progrès ( qu'à Genève ) mais où  
 » la vérité est encore captive ; où la  
 » raison n'ose élever sa voix , pour  
 » foudroyer ce qu'elle condamne en  
 » silence ; ou même trop d'Ecri-  
 » vains pusillanimes , qu'on appelle  
 » sages , respectent les préjugés qu'ils  
 » pourroient combattre , avec autant  
 » de décence que de sûreté. » Voilà le portrait de l'Italie ; vous avez certainement des sages , mais trop pusillanimes ; ils gémissent en secret , & n'osent produire les vérités fortes , qui pourroient arracher le bandeau des peuples.

Nous nous donnons ici plus de

libertés ; & à part le gouvernement & les loix , qu'on est forcé de respecter (encore même plusieurs sçavent imiter en secret la fermeté des feuilles Angloises) rien ne gêne nos opinions. Nous ne suivons dans nos systêmes , soit de physique , soit de morale , soit de culte , que la raison seule , que nos sentimens propres ; nous laissons crier les partisans des préjugés nationaux , les fanatiques , les Prêtres ; de cette heureuse liberté , naît le progrès des Sciences , la perfection de la morale , la destruction du fanatisme , en un mot la Philosophie toute entiere.

De-là , j'en conviens , naît aussi une variété d'opinions , chaque Philosophe étant Maître absolu de les choisir , ou même de les créer ; mais outre que ce privilége est bien flatteur , il ne peut que multiplier les richesses , & offrir un plus grand nombre de systêmes , pour assortir la variété des esprits.

Je résume en un mot, une liberté entière de tout penser & de tout dire, voilà l'appanage du Philosophe, voilà le germe de son émulation, & le vrai principe de ses progrès ; voilà la route sûre & agréable ouverte à tous ceux, qui comme vous veulent s'initier dans la Philosophie.

M. le Comte me fait espérer que nous vous verrons demain ; j'en suis enchanté ; il est essentiel que nous conférions , pour ouvrir avec plus d'ordre & de justesse, le cours de nos dissertations.

---

## LETTRE IX.

*Le Comte de Livert , au Marquis de Nointon.*

**J**E vous renvoye, mon cher Marquis, votre Baron Italien ; les jours qu'il nous a donnés ont été trop rapides. Nos Dames sont enchantées de son

caractère & de sa politesse ; nos Sçavants le font de son esprit & de ses connoissances ; ils augurent qu'il fera un grand chemin dans la Philosophie , & sont étonnés qu'un Italien soit si instruit. Simpall sur-tout s'en est emparé ; ils paroissent très-contens l'un de l'autre , & ont formé le projet de se revoir souvent.

Nos Philosophes retournent demain à Lyon , ils laisseront ici un grand vuide. Je goûte fort leur société, & leur ai fait promettre de revenir. M. Simpall veut bien, pour se prêter à nos desirs, rester à Livert ; il continuera de mettre nos Dames dans le goût de la belle Philosophie, & m'assure qu'elles y font de grands progrès. Pour moi je n'en prends qu'une teinture pour m'instruire & m'amuser.

Je sçais, mon cher voisin, que le séjour de Simpall chez moi vous étonne ; rien cependant n'est plus naturel

que cet événement , & vous eussiez fait de même à ma place. Le hazard me procura sa connoissance. Persécuté pour avoir composé un Livre, qui au fond lui fait honneur, il étoit sans ressource. Ses malheurs, son peu de fortune, sa cruelle situation me toucha ; je lui offris un asyle pour le dérober aux poursuites ; n'est-ce pas là , un trait d'humanité ? Son caractère d'ailleurs est des plus lians : plein d'esprit , il fait l'agrément de nos conversations , & brille dans toutes les compagnies. Que de titres qui m'y attachent ! Ceci, loin d'interrompre notre société , la resserrera encore ; j'espère que le Baron viendra souvent nous voir , vous ferez de la partie,

## L E T T R E X.

*Le Marquis de Nointon, (1) au Comte  
de Livert.*

J E suis charmé, mon cher Comte, que vous soyez content du Baron; il est d'une maison distinguée dans le Milanois. Je liai pendant la dernière guerre une société étroite avec le Baron de Salveri son pere; je passai chez lui un quartier d'hyver, & j'y

---

Le Marquis de Nointon (1) est l'ami intime du Baron de Salveri pere, qu'il avoit connu pendant les guerres d'Italie. Retiré dans ses terres depuis la paix, il y vit tranquillement, & avec splendeur. Cette retraite, après le tumulte des armes, lui a inspiré des sentiments d'ordre & de Religion; M. de Monti, Colonel au service du Roi de Sardaigne, y avoit beaucoup contribué par ses sages avis. Le Marquis, sans être sçavant, a toutes les connoissances de son état, & y joint un jugement très-solide,

ai fait depuis ce temps quelques voyages. Le jeune Baron s'attacha à moi; & dans le desir de voir la France, il me pria de lui obtenir cette grace de son pere. Il vient d'arriver, & ne partira pour Paris, qu'à la fin de l'Automne.

Je sçavois déjà quelque chose de l'histoire de votre Philosophe. Je vous avouerai que je n'aime pas ces Sçavants qui se font chasser de leur pays. Je ne sçais si vous faites sagement de le fixer chez vous; cent fois vous avez condamné devant moi la Baronne d'Etanges, d'avoir donné entrée dans sa maison à St. Preux, sous le titre de Philosophe, & vous faites plus encore; je crains que vous ne vous en repentiez. Ce mot doit vous suffire.

Au reste, le Baron en est très-content; il lui trouve de l'esprit, un grand fonds de connoissances, & se propose d'avoir avec lui de sçavantes conversations;

fations ; je les crois bons l'un pour l'autre , & les laisserai tranquillement aux prises. Mais je vous l'avoue , je ne verrois pas de bon œil , qu'on vînt donner à nos Dames des leçons de Philosophie ; elle est trop suspecte dans ce siècle , d'ailleurs ce n'est point leur état.

Croyez-moi, mon cher voisin, laissons aux Sçavans la carrière des sciences philosophiques. Une vie douce & tranquille après le tumulte des armes , une lecture amusante , & quelquefois solide ; la chasse , la pêche , la société de nos amis , le soin de mes affaires ; par dessus tout , la pratique des devoirs de la Religion , voilà ma sphère ; je me borne là , faites comme moi , & laissez les leçons de votre Simpal. Je profiterai toujours avec empressement des occasions qui pourront multiplier les agrémens de notre société , elle est aussi constante qu'ancienne ; le Baron ne pourra qu'en res-



ferrer les liens. Vous lui devez une visite , ne tardez pas ; j'ai bien des choses à vous communiquer.

---

## LETTRE XI.

*Le Baron de Salveri , à M. Simpal,*

**J**E pars pour Genève, Monsieur ; la curiosité de voir une ville si fameuse par ses révolutions , son commerce , & par son heureuse situation m'a décidé à accompagner le Marquis que des affaires y appellent. Mon plus grand motif est d'y voir le Héros de la Philosophie, ( M. D. V. ) je vous instruirai de tout , à mon retour.

Je trouve très-commode le système de la liberté de penser & d'écrire ; il est cependant des abus possibles. Si en Italie nous sommes trop gênés , il peut être qu'en Angleterre & même en France on aille au-delà des bornes , & que les inconvéniens de cette liber-

té, l'emportent sur les avantages; ceci n'est qu'une réflexion générale, & je suis persuadé que la sagesse de votre choix, sauvera tous les abus, pour ne m'en offrir que les biens réels. Je vous donnerai de mes nouvelles en arrivant à Genève (1).

---

### *Observations de l'Editeur (1).*

*La liberté de penser*, dans le sens philosophique, est l'erreur la plus condamnable. Elle suppose que l'homme, parce qu'il peut choisir librement ses opinions, les peut choisir *légitimement*, quoique opposées à la vérité. C'est par une sorte d'impiété, prétendre que l'esprit de l'homme est indépendant de la vérité éternelle.

*La liberté de tout dire*, est plus condamnable encore. C'est permettre aux esprits, je dis les plus téméraires, de répandre impunément toutes leurs erreurs; c'est ouvrir la porte au mensonge & à la séduction. Que cette *liberté* soit venue d'Angleterre en France; que de-là, elle inonde l'Univers, l'abus n'en sera ni moins criant, ni moins funeste. L'homme

quoique libre, s'égare s'il résiste à la vérité, s'il combat la vérité. Lorsqu'à des égarements funestes, il ajoute encore le plan de séduction, l'autorité peut & doit le réprimer. Voilà le langage de la raison.

La gloire de l'Ostracisme moderne est une chimère. La condamnation que font nos tribunaux des ouvrages qui attaquent l'Autel ou le trône, est un jugement légal, qui flétrit leurs auteurs, ( fussent-ils de grands génies ) d'un opprobre réel ; cette tache les présentera à tous les siècles, comme les ennemis de la vérité.

Si quelque chose marque , non pas le zèle modeste de la vérité , mais l'orgueil & la haine ; c'est cette exclamation colère *arrachez-nous l'ame*, &c. est-ce ainsi que parle le desir d'éclairer les hommes ?



## L E T T R E   X I I .

*Le Baron de Salveri , à M. Simpal.*

**J**E vis hier , Monsieur , le célèbre Voltaire , présenté par le Marquis de Nointon , comme l'un de ses amis , j'ai été accueilli avec politesse ; sa maison est brillante , & sur un grand ton. Cet éclat m'intéressoit peu , j'ai vu ailleurs des châteaux de délices ; je n'y cherchois que le Philosophe. V. est un vieillard , qui a encore le feu & les faillies d'une vive jeunesse ; j'ai passé avec lui des jours délicieux , & ne pouvois me lasser de sa conversation. J'ai cru observer que son génie étoit plus universel , que profond , & qu'il effleuroit avec beaucoup d'esprit & de graces , toutes les matières. Ma partie étoit à-peu-près le silence , & je crois qu'il m'a jugé automate Italien ; mais j'aime mieux écouter , ré-

fléchir , que parler sur-tout vis-à-vis ces grands Maîtres , dont le nom seul m'en impose. J'ai sur-tout remarqué dans lui la haute estime de ses talens , le mépris de ceux qui pensent différemment , & le goût décidé de lancer des traits vifs & caustiques.

Une anecdote assez singulière m'amusa. Un Abbé inconnu , que M. D. V. reçut honnêtement , parce qu'il étoit venu avec le parent d'un Cardinal , faisoit à-peu-près mon personnage. Mais dans un dîner , où l'on agita quelques thèses philosophiques , il tint tête avec fermeté à M. D. V. sur les miracles ; lui prouva qu'il étoit contre toutes les notions de l'être contingent de supposer les loix physiques , nécessaires & immuables par leur nature ; & contre toutes les règles de la sagesse , de ne pas en regarder l'interruption comme une œuvre divine , & un sceau de vérité. La chose n'alla pas plus loin ; après le

dîner je suivis l'Abbé qui étoit allé rêver dans un bosquet. Je revins à la même conversation ; lui , me sçachant Italien , me parla avec confiance. Voltaire, me dit-il , ne me connoît pas ; j'ai refuté ses erreurs ; je suis cependant venu sans crainte ; la compagnie qui m'a amené est trop respectable , & d'ailleurs , s'il vient à me connoître , je suis , comme vous le voyez , très-disposé à lui bien répondre. Vous me demandez mon sentiment ? le voici. Voltaire a de l'esprit & des talens dans un degré supérieur ; il mérite toute sa réputation littéraire ; sa gloire , s'il se fut borné à la carrière des sciences , seroit entière. Mais il l'a tellement souillée , & sur-tout depuis quelques années par des écrits licentieux & impies , qu'on doit le regarder comme l'ennemi de la Religion le plus acharné. La conversation fut longue ; l'Abbé me fit un détail critique & raisonné de ses principaux

ouvrages ; j'écoutai , & m'en tins là

Le lendemain je retournai à Genève , & j'allai voir la bibliothèque publique ; elle est nombreuse & bien choisie. Le Ministre bibliothécaire est très-instruit. Encore rempli de ce que m'avoit dit l'Abbé, je voulus sçavoir ce qu'il pensoit sur Voltaire. J'en fis l'éloge , & je félicitai sa ville du voisinage d'un si grand homme. Vous vous trompez, Monsieur , me dit-il ; le Conseil de la république voit avec douleur , qu'il inspire à nos citoyens le goût du luxe & de la comédie ; & nous sommes plus touchés encore , de ce qu'il y répand le germe de l'irréligion. Tous ses ouvrages ne respirent que sa haine contre le Christianisme ; les derniers sur-tout , sont si remplis d'indécences & de blasphêmes , qu'en déshonorant ainsi ses talens & sa vieillesse , il ne mérite malgré sa haute réputation littéraire , que l'indignation des gens sensés.

Jugez, Monsieur, de mon étonnement. J'ai cru devoir vous confier ces suffrages si opposés aux éloges pompeux que vous m'avez cités ; vous sçauvez sans doute dissiper certains nuages, qu'excite naturellement une contrariété si frappante d'opinions.

---

### L E T T R E   X I I I .

*M. de Simpal, au Baron de Salverî.*

**E**ST-IL possible, Monsieur, que vous soyez ébranlé par les discours ignares d'un Abbé cagot, & par les déclamations d'un Ministre ? Ne voyez-vous pas que la jalousie, la haine, l'intérêt dictent leur jugement ? le mien ne porte que sur la vérité.

Deux objets dans les ouvrages philosophiques de V. celui des Sciences & celui de la Religion ; sur le premier, ses ennemis même conviennent de la supériorité de son génie



& de ses lumieres: sur le second, attendiez-vous qu'un Abbé & un Ministre loueroient son zèle à détruire leurs superstitions ? Tout adverfaire du Christianisme , l'est nécessairement de ces prédicants.

Point de nuages , Monsieur , sur ces vaines critiques ; ce sont là des préjugés d'état. Je vous prouverai l'équité de tous les éloges que je vous ai fait de V. je vous montrerai dans ses ouvrages la doctrine la plus lumineuse de la Philosophie ; je vous développerai , ( mais il n'en est pas encore temps ) que dans ses écrits même traités de voluptueux & d'impies , est caché un motif réel de raison & de vertus. Ainsi suspendez votre jugement ; hâtez-vous de revenir , le Comte le desire ; la Comtesse l'ordonne , on vous attend avec le plus vif empressement.



## L E T T R E   X I V .

*Le Baron de Salvéri, à M. Simpal.*

N O U V E L étonnement , Monsieur ; étant retourné le lendemain à la bibliothèque , il me vint dans l'idée de parler de M. Rousseau , comme d'un citoyen qui illustroit sa patrie. Le Ministre me dit en souriant , bien d'autres que vous , Monsieur , le pensent ; ce n'est point ici le suffrage des gens judicieux , & je vais vous l'exposer : Rousseau est un génie supérieur à Voltaire , & son style est d'une énergie , d'une beauté , d'un sentiment qui n'est qu'à lui ; il eût mérité le plus haut degré de gloire , si lui-même n'y avoit mis obstacle par ses singularités , & ses inconséquences.

Il a tracé dans l'inégalité des conditions , l'image de l'homme primi-

tif, la plus révoltante & la plus folle ; abusant de ses talens , pour établir des paradoxes.

Il a écrit contre la comédie , lui-même en a composé , ainsi qu'un Roman le plus tendre & le plus passionné Il a parlé avec sublimité & feu sur l'Evangile , & il le détruit ; il fait d'un Vicaire Savoyard, un incrédule ou un Déiste , & tout à la fois un zélé Pasteur. Il prêche sans cesse l'humanité, la société, & il pousse à l'excès une candeur originale, une bisarrierie de goût ; toujours errant , accueilli par-tout, ne se soutenant nulle part , manquant même à ses bienfaiteurs , témoin M. Hume. Ainsi a-t-il quitté successivement Paris, le Valais, l'Angleterre. Il s'est retiré assez longtemps dans un village de Bresse pour y herboriser. De-là, il est revenu dans la capitale ; on va le voir avec une curiosité qui tient de l'enthousiasme. C'est par la critique des hommes,

des usages , des loix qu'il vise à la singularité & à la gloire. Aussi a-t-il mécontenté ses citoyens eux-mêmes , qui si long-temps l'avoient admiré ; Voltaire & lui , loin de s'aider mutuellement se sont souvent combattus , & prennent des routes toutes différentes.

Ce suffrage , Monsieur , dans un patriote m'a plus frappé encore que le portrait de V. Si ces deux grands Philosophes ont tant de misères , & si peu de justesse , qu'attendre des Philosophes subalternes ? De grace , rassurez-moi , fixez-moi ; car je vous l'avoue se suis ébranlé.

---

---

## L E T T R E   X V.

*Le Marquis de Nointon , au Baron  
de Salverì.*

C'EST malgré moi , mon cher Baron , que je vous ai laissé à Genève ;

je n'ai pu résister à vos desirs , & j'ai bien vu qu'il n'étoit pas aisé d'arracher les Sçavants d'une riche bibliothèque. A votre âge de pareils plaisirs n'auroient pas prolongé mon séjour dans une ville. J'applaudis à votre sagesse & à votre goût ; cependant ne tardez pas à revenir ; nos amis de Fribourg arrivent dans peu, vous ferez charmé de les connoître, je vous attends tout de suite.

---

## L E T T R E   X V I.

*M. Simpal , au Baron de Salverì.*

**V**ous n'avez pas encore reçu ma dernière , Monsieur , elle répond d'avance aux suffrages de votre Ministre. Il est très-vrai que (1) M. R. a été quel-

---

(1) Il est singulier & curieux de voir dans les Mélanges de littérature , dont on connoit le trop célèbre Auteur , ce suffrage sur M. R.

quefois bisarre & inconséquent, très-vrai, que V. & lui sont souvent opposés ; de-là, que conclure contre la Philosophie ? ne vous ai-je pas cité

» Pardonnons à ce pauvre Jean-Jacques, lorsqu'il n'écrit que pour se contredire ; lorsqu'a-  
 » près avoir donné une comédie sifflée sur le  
 » théâtre de Paris, il injurie ceux qui en font  
 » jouer à cent lieues de-là ; lorsqu'il cherche  
 » des protecteurs & qu'il les outrage ; lorsqu'il  
 » déclame contre les romans, & qu'il fait des  
 » romans, dont le Héros est un sot précepteur,  
 » qui reçoit l'aumône d'une Suissesse à laquelle  
 » il a fait un enfant, & qui va dépenser son  
 » argent dans un bordel de Paris ; laissons le  
 » croire qu'il a surpassé Fénelon & Xénophon,  
 » en élevant un jeune homme de qualité dans  
 » le métier de menuisier ; ces extravagantes  
 » platitudes ne méritent pas un decret de prise  
 » de corps ; les petites maisons suffisent avec  
 » de bonsbouillons, de la saignée & du régime «.  
 D'ailleurs, sur ce texte de M. R. qui juge si  
 amèrement le *premier qui a enclos un champ*.

» Il faut que ce soit quelque voleur de grand  
 » chemin bel esprit, qui ait écrit cette imperti-  
 » nence,

Tome  
 pag. 164

Raison  
 alphabet,  
 A. B. C.

comme son privilège essentiel la liberté des opinions ? choisissez dans ces deux fameux génies celles qui vous conviendront. Quel que soit votre choix , vous ferez également Philosophe.

Au reste , je ne prétends point assimiler en tout genre ces deux Sçavans. M. D. V. a toujours été (à quelques momens de maladie dangereuse près), le défenseur constant de la Philosophie, l'adversaire intrépide de la superstition , & ses derniers ouvrages ont même plus de force & d'amertume que les premiers. M. R. quoique plein de lumière & de zèle pour attaquer le Christianisme , pousse l'inconséquence , jusqu'à le défendre ensuite.

---

» Je soupçonne seulement que c'est un gueux  
 » fort paresseux... L'Auteur de ce passage me pa-  
 » roît un animal bien infociable ; « & c'est ainsi  
 que ces Messieurs se traitent , quand ils ont des  
 opinions différentes.

Non-seulement il établit la loi, la conscience, l'immortalité, la spiritualité, & bien des objets sur lesquels il donne des armes aux Chrétiens ; mais il fait un pompeux éloge de leur Evangile, éloge que pour la nouveauté du fait ils ont sçu enchasser par-tout ; bien plus, il a encore l'imprudence de nous attaquer. » On n'étudie plus, dit-il, on n'observe plus, » & on nous donne gratuitement pour » de la Philosophie les rêves d'une » nuit. On me dira que je rêve aussi, » j'en conviens ; mais ce que les autres » n'ont garde de faire, je donne mes » rêves pour des rêves. « M. R. est le maître de se donner pour *réveur*, les singularités peuvent lui mériter cette épithète ; mais pourquoi l'adapter à tous les Philosophes ?

Il joint à ses critiques de vives déclamations ; il ose dire que l'esprit philosophique » avilit les ames, con- » centre toutes les passions dans la

Emile, T.  
p. 252.

Tom. 2.  
p. 13.



» bassesse de l'intérêt particulier , dans  
 » l'abjection du moins humain , & s'ape  
 » à petit bruit les fondemens de toute  
 » société. « Il ajoute qu'il est plus  
 funeste dans les conséquences que le  
 fanatisme même ; il y joint des in-  
 jures ; » où est le Philosophe , qui pour  
 » sa gloire ne tromperoit pas le genre  
 » humain. « Et ailleurs , je puis aimer  
 » le bien , le faire , & je me compare-  
 » rois aux bêtes ; ame abjecte , c'est ta  
 » triste Philosophie qui te rend fem-  
 » blable à elle , ou plutôt , tu veux en  
 » vain t'avilir. « Que de Sarcasmes  
 qui annoncent un faux frere ! le plus  
 piquant est celui de *Philosophe d'un*  
*jour* ; dans sa bouche il devient un  
 proverbe , & cent fois déjà on me l'a  
 répété.

Vous voyez , Monsieur , que je suis  
 sincere , & que mon suffrage est impar-  
 tial. Mais en vous avouant les foibles  
 de ces deux grands hommes , je ne  
 prétends point diminuer leur gloire

& leur autorité philosophique. L'un & l'autre ont dit des choses admirables; rien n'égale la force des raisonnements de R. quand il combat le Christianisme; ainsi n'écoutez point les préventions d'un Ministre, & soyez bien persuadé que malgré les déclamations des fanatiques & des envieux, R. & V. sont peut-être les deux plus grands hommes de l'Univers.

---

## LETTRE XVII.

*Le Baron de Salveri, à M. Simpal.*

J'ARRIVE de Genève, Monsieur, où j'ai reçu vos deux lettres. J'ai aimé votre candeur, en me développant les traits que M. R. a lancé contre la Philosophie. Comme vous je les trouve bien caustiques, sur-tout venant d'un si fameux Philosophe. Rien ne prouve mieux la liberté & la singularité d'un génie, qui veut aller à

la gloire en pensant fortement, & en pensant seul.

Vos lettres sont judicieuses, & remplies de zèle; elles avoient détruit en partie les impressions que m'avoient données l'Abbé & le Ministre. J'ai eu l'occasion de conférer avec un sçavant Anglois, il pense précisément comme vous, & a entièrement calmé mes craintes.

J'allai hier prendre congé du sçavant Ministre qui m'a accueilli avec tant de politesse; en le quittant il me donna encore un avis. Vous allez à Paris, m'a-t-il dit, j'ai demeuré longtemps dans cette ville célèbre, je puis vous prévenir sur un objet. Vous croyez peut-être n'y voir que de grands Philosophes, vous vous trompez; s'il en est de fameux, la plupart ne sont que des *échos*, qui répètent ce qu'ils ont lu dans les brochures du jour. Du reste, pas un de leurs systèmes philosophiques, qui n'ait été

examiné, confondu par de justes critiques ; les tribunaux conservateurs de la Religion sévissent chaque jour contre les libelles impies , & séviroient contre les Auteurs s'ils étoient connus. Il n'a fallu même , que quelques petites brochures , pleines de sel & d'ironie , pour décrier la Philosophie. L'histoire des Cacouacs , & la comédie des Philosophes , firent il y a quelques années un bruit étonnant , & *le sifflet des Alétophiles* fit trembler les Philosophes.

Un mot d'éclaircissement , Monsieur , & tout sera dit sur cet article (1).

---

### *Observations de l'Editeur (1).*

Les deux portraits de nos deux Coriphées de la Philosophie moderne , loin d'être outrés , ne sont pas même finis. Tant d'écarts dans leurs ouvrages changent , aux yeux des gens sensés , la gloire littéraire , ( que d'ailleurs ils méritent ) en juste condamnation , par l'abus énorme qu'ils ont fait de leurs talens. L'apologie qu'en fait Simpal , est la foiblesse même.

Il est singulier que M. R. soit tombé dans une inconséquence aussi frappante, par ses critiques amères de la Philosophie, & des Philosophes. Il rend par-là, malgré lui, un témoignage éclatant à la vérité. L'erreur se dément toujours.

La pensée du Bibliothécaire, sur le grand nombre des incrédules *échos* est très-réelle. Il en est peu même dans la capitale, qui soient ce qu'on appelle *pricurpiés*. Presque tous répètent, & crient sans l'entendre.

Ce n'est point Simpal qui dissipa les nuages du Baron, sur les Philosophes; c'est le Lord Koron qui logeoit près de lui à Genève. Rempli de la plus haute vénération pour les deux Sçavans, il sçut l'inspirer au Baron, & détruire les doutes solides, que lui avoient donnés l'Abbé & le Bibliothécaire. En étoient-ils moins réels, moins insolubles ?



## L E T T R E   X V I I I .

*Le Marquis de Nointon , au Comte  
de Livert.*

LE Baron est arrivé , mon cher Comte ; la compagnie que j'attendois de Fribourg est ici depuis hier. Le plus grand agrément que je puisse leur procurer , c'est votre société & celle de vos Dames. Venez au plutôt , ne manquez pas d'amener M. Simpal , il y trouvera des gens d'esprit , qui pourront disserter avec lui , à moins que le Baron ne l'occupe tout entier. Nous les laisserons faire , & nous nous chargerons d'amuser les Dames par des plaisirs champêtres ; je vous attends demain,



## L E T T R E   X I X.

*M. Simpal , au Baron de Salveri.*

M O N S I E U R le Comte , Monsieur ,  
vient de m'annoncer le voyage le plus  
gracieux à Nointon. Je n'ai point  
cependant voulu laisser partir votre  
expres sans vous dire un mot.

J'avoue que nos ouvrages philoso-  
phiques ont tous été amèrement cri-  
tiqués. Voici sur cet objet la pensée de  
l'Auteur du Despotisme Oriental , of-  
frant son hommage à un sage persé-  
cuté. » Je remarque que sous votre  
» époque vous y faites le rôle de grand  
» homme ; que tous ces cris , qui de  
» près paroîtroient sans doute des  
» rugissemens , ne sont que des cris  
» de grenouilles qui se perdent dans  
» la sphère d'un étroit horizon ; que  
» les traces de ces reptiles s'effacent  
» dans leurs limons ; je crois que  
votre

» votre nom seul & votre ouvrage  
 » s'élèvera & subsistera pour faire la  
 » méditation de tous ceux qui sça-  
 » vent lire & penser. « Ce seul texte  
 met en poudre ces Ecrivains envieux  
 & téméraires , & fait sortir de leurs  
 critiques même la gloire des sages  
 persécutés, insultés par de vils mor-  
 tels.

Le libelle des Cacouacs, n'est qu'une  
 fade plaisanterie. Que signifient ces  
 castolettes d'encens ? cette taille de  
 Géans réduite à celle des Pigmées ? ce  
 langage de galimathias ? cette vertu  
 de la Méque & du Pérou ? ce sifflet  
 des Alétophiles ? ces charmes magi-  
 ques ? Est-il possible que de telles *baliver-  
 vernes* aient pu attirer des *lazzi* aux  
 Philosophes ? Je dis la même chose  
 de la pitoyable comédie qui auroit  
 du être sifflée dès son affiche. Je me  
 reproche de m'arrêter à ces minuties.

Il n'en est pas de même des tribu-  
 naux ; c'est le coup le plus redoutable



que puisse effuyer la Philosophie. Je ne sçais par quelle fatalité dans un siècle aussi éclairé, régné encore l'ancienne manie de l'ostracisme. Chaque jour des sages à qui on devoit des statues, font dans le cas des Socrate & des Aristide. Les jaloux, les brouillons, les fanatiques excitent des clameurs, & souvent les tribunaux sont forcés de suivre le torrent de la fermentation ; ainsi l'Auteur de *l'Esprit*, s'est-il vu obligé après mille démarches humiliantes de chanter *la palinodie* & de demander grace, M. R. sur la confession du Vicaire Savoyard, a essuyé mille persécutions. M. M. pour avoir enseigné la tolérance philosophique dans son roman de Bélizaire, a eu le même sort. De-là, la Philosophie judicieuse prend un sage parti ; les préjugés nationaux, quoique très-diminués, ont encore une certaine force, il faut des siècles pour les déraciner entièrement, Attaquer de front

la superstition régnante , & afficher son nom , c'est s'exposer en pure perte. Outre que personne ne veut sacrifier à la Philosophie son repos & sa fortune , ces hardis projets lui nuisent , bien loin d'en avancer les progrès ; le moyen le plus sûr est donc de garder prudemment l'*incognito*. On met alors ses intérêts & sa personne à l'abri ; les livres seuls sont supprimés & brûlés ; & loin que cette flétrissure prétendue en ôte la gloire & les succès , elle les augmente. Un arrêt donne de la célébrité à un ouvrage.

Ne vous effrayez donc plus de ces petits orages , ils annoncent de près le calme ; ce temps heureux , où les Philosophes protégés , encouragés par les tribunaux & la nation , pourront librement développer toutes leurs opinions ; où loin de craindre la rigueur des loix , elles leur décerneront une palme d'honneur & de triomphe.

Avançons par de nobles travaux ce siècle d'or , celui du génie & de la vérité.

C'est ainsi , Monsieur , qu'un Philosophe raisonne fortement ; & que des choses même qui semblent décrier aux yeux des ignorans la Philosophie , il en déduit le motif de son zèle.

---

---

## LETTRE XX.

*Le Comte de Livert , au Marquis de Nointon.*

**I**L n'y a que vous , mon cher Marquis , qui puissiez réunir ainsi une société aussi brillante & aussi aimable , & l'amuser chaque jour par de nouvelles fêtes. Ces huit jours n'ont paru que des moments , & la variété des plaisirs les rendoit plus doux & plus rapides encore. Nos Dames sont enchantées de vos belles Allemandes , la

pauvre Eugénie a versé des larmes bien sincères en se séparant de l'aimable Sophie. Je trouve de la ressemblance dans leur figure & leur caractère. Sçavez-vous qu'elles se sont promises une amitié inviolable, & que l'an prochain, toute la bonne compagnie viendra nous voir à Livert.

Je ne conçois pas comment la Marquise a pu suffire ; elle ne quittoit presque point la société, & veilloit à tout avec un détail admirable. Il faut convenir que si elle a moins de Philosophie que la Comtesse, elle a bien plus d'ordre.

Simpal est très-content des deux Littérateurs ; il m'a avoué qu'il en connoissoit peu à Paris qui eussent autant de goût & d'érudition. Mais le Baron sur-tout l'occupoit, & ils préféreroient l'un & l'autre leurs doctes Dissertations aux plaisirs les plus amusans.

Vous qui aimez la guerre, mon

cher Marquis , vous avez dû vous intéresser vivement aux récits de vos deux Officiers généraux ; ils nous ont appris mille anecdotes , mille secrets de politique qui portent le jour dans les événements. J'avois plus de plaisir de les entendre , que d'assister à vos beaux concerts.

Nous rentrons dans la retraite ; c'est le cas de recourir à la consolation de la Philosophie , aussi Simpal a-t-il doublé la dose de ses leçons pour réparer le temps perdu.

---

## LETTRE XXI.

*Le Baron de Salveri , à M. Simpal.*

**J**E souscris , Monsieur , à votre suffrage sur la gloire & l'autorité des Philosophes ; vous avez achevé de dissiper les impressions qui me restroient encore ; d'après ce préliminaire , commençons. Le plan de la Philoso-

phie est de détruire le Christianisme. L'ouvrage n'eût-il pas été bien plus facile dans sa naissance , du temps des Celse & des Porphyre ? outre que ces Sçavans\*étoient soutenus par la puissance civile, un mot eût anéanti l'édifice du mensonge , il suffisoit de crier à l'imposture notoire. Pourquoi donc ne l'ont-ils pas fait ? leur silence devient entre les mains des Chrétiens une preuve d'une force singulière ; ils sçavent la faire valoir ; ils soutiennent qu'il a fallu des motifs de certitude & d'évidence, des miracles réels & constatés , des prophéties averées pour établir le Christianisme, malgré ces redoutables ennemis.

Ils se trompent sans doute , mais cette idée reproduit sans cesse mes nuages. Voudriez-vous me dire les moyens nouveaux & victorieux qu'ont trouvé les Philosophes , pour exécuter un ouvrage , où ont échoué tous les sages de l'Empire , il y a dix-sept

siècles ? J'attends avec avidité le développement des ressorts admirables de cette sage politique.

---

## LETTRE XXII.

*M. Simpal , au Baron de Salverì.*

J E vois, Monsieur, par votre début que vous êtes très-instruit. Loin que vos observations me fassent de la peine, j'en suis charmé, elles ne serviront qu'à mieux affermir nos systèmes ; ici je vous l'avoue, je n'ai point d'antagoniste ; le Comte & la Comtesse reçoivent tout sans examen, & même ils ne sont point en état de saisir mes preuves. Leur conquête trop facile me flatte moins que celle d'un homme d'esprit, qui comme vous, entend, réplique, & ne se rend qu'à la démonstration.

Vous ne vous trompez pas, Monsieur, notre but est de détruire le

» veaux, ont été incertains sur la na- Phil. du bon  
 » ture de l'ame, & nous ne sçaurons sens, T. 2.  
 » jamais par la raison si elle est maté- p. 168.  
 » rielle, ou immatérielle. » Aussi les  
 modernes établissent que Dieu peut  
 donner à la matiere la faculté de pen-  
 ser. M. D. V. le dit d'après Loke.  
 » Je suis corps, & je pense, je n'en  
 » sçais pas davantage. Si je ne con- Dix-septie.  
 » sulte que mes foibles lumieres, irai- lettre phil.  
 » je attribuer à une cause inconnue,  
 » ce que je puis si aisément attribuer  
 » à la seule cause seconde que je con- M. D. V.  
 » nois un peu. « Ces opinions qui. T. 4. p. 163.  
 semblent ne présenter que la possibi-  
 lité de la matiere pensante, sont main-  
 tenant un système certain. Il est très-  
 inutile de supposer une ame distincte  
 de la matiere, puisque la matiere peut  
 remplir toutes les opérations de cette  
 ame.

Ecoutez l'Auteur de l'*Esprit*. » La  
 » sensibilité physique..... seule produit  
 » toutes nos idées. (p. 6.) Il appelle



» nos deux puissances passives..... la  
 » sensibilité physique..... la mémoire ,  
 » causes productrices de nos pensées. »  
 (p. 2.) Tout cela vous convainc, que  
 ce que l'on dit venir d'une ame spiri-  
 tuelle, ne vient que des puissances  
 corporelles.

berté de  
 tr, p. 83.

Voici du plus précis encore. » Le  
 » propre du cerveau dans tous les  
 » animaux, est de penser, de juger des  
 » rapports qui nous sont faits par les  
 » autres sens, & de les combiner ; &  
 » plus bas, la pensée & la raison n'é-  
 » tant qu'une modification des orga-  
 » nes, sans lesquels ils peuvent aussi  
 » peu subsister que la couleur sans  
 » corps, & l'étendue sans matière. «  
 (p. 88) Tel est le progrès de la vé-  
 rité ; on ne peut la dire toute entière,  
 que lorsque des esprits fins & prudents,  
 en ont heureusement amené l'aurore.  
 « La clef du système ; *c'est la chaîne*  
*des régnes de la Nature.* Je m'expli-  
 que ; depuis l'ame de l'homme jusqu'à

l'insecte , jusqu'à la fleur , jusqu'au marbre, tout est lié; on distingue le règne animal, végétal & minéral; mais ces especes d'êtres, qui d'abord paroissent différentes, sont analogues, étant réunies par des nuances imperceptibles; ainsi de la classe des ames sublimes & Philosophes, on descend par des gradations à celle des hommes bornés; de celle-ci, à celle des singes, des chiens, & enfin des huitres; quelques nuances, (que nous ignorons peut-être) unissent l'huitre au végétal le plus parfait; comme le plus imparfait, touche de très-près le règne minéral; de-là il résulte que la matiere, par des organes plus ou moins déliés, devenant *végétale & animale*, acquiert ainsi la faculté de penser.



## L E T T R E   X X.

*M. de Simpal , au Baron.*

**J**E ne veux ici, mon cher Baron ,  
que tirer une conséquence de ma précédente ; l'égalité des hommes & des bêtes ; que ceci ne vous humilie point ; le Philosophe ignore la sotte vanité , & remonte toujours au principe des choses.

Le singe n'a de supériorité sur l'âne que par des organes plus déliés. L'homme de même, n'a que cet avantage sur les animaux. Ecoutez d'abord la jolie peinture que fait Pope du temps heureux où nous vivions avec eux, comme avec des freres.

Avec les animaux, l'homme d'intelligence,  
A l'ombre des forêts, vivoit en assurance.....  
La terre sans travaux, sans soins & sans culture,  
Leur donnoit même lit, & même nourriture.  
L'homme & les animaux réunissant leurs voix,

Pour louer leur Auteur s'assembloient dans les  
bois..

Ces bois étoient leur temple:....

Aimable égalité qu'es-tu devenue ?  
L'homme s'est rendu le tyran & le  
bourreau de ses semblables , plutôt  
que le maître. Aussi en a-t-il été sévé-  
rement puni; c'est de la barbarie qu'il  
a eu de tuer & de manger les animaux,  
que viennent ses passions.

La fièvre , la douleur , une foule de maux,  
Sortirent à l'envi du sang des animaux :  
De ce sang étranger la fougue impétueuse ,  
Mit dans les passions une ardeur furieuse.

Pag. 32.

Vous voyez que nos passions trop  
vives , & nos malheurs naissent de  
l'injustice que nous avons eue , de rom-  
pre les nœuds de l'égalité , en tuant  
& mangeant nos freres.

L'Auteur des Mélanges prouve cette  
égalité par l'écriture Chrétienne ; le  
serpent qui parla à Adam ; l'âne qui  
reprit Balaam ; le jeûne des animaux  
à Ninive , &c. » Tout cela prouve

T. 5. p. 346

» évidemment , que les hommes & les  
 » bêtes étoient regardés , comme deux  
 » especes de même genre ; les Arabes  
 » ont encore le même sentiment. «

Aussi a-t-on universellement abandonné le système ridicule de Descartes ; les Philosophes attribuent aux bêtes , non-seulement la sensation , mais la réflexion ; je soutiens , ( dit la Philosophie du bon sens ) » je soutiens  
 » que les bêtes ont une ame capable  
 » de toutes les opérations que forme  
 » l'esprit de l'homme. La premiere est  
 » de concevoir ; la seconde d'assembler ses pensées ; la troisieme d'en  
 » tirer une juste conséquence. .... je  
 » réduits en forme l'argument que fait  
 » le chien. Si je faute , je suis flatté ;  
 » si je ne faute pas , je suis battu ; fau-  
 » tons donc. «

L'Auteur de la liberté de penser , nous dit ; » que toute la différence de  
 » la raison humaine à celle des ani-  
 » maux , consiste dans celle de l'orga-

« nification de leurs cerveaux. » Et il ajoute ; « cette différence ne constitue pas une diversité de substance , entre ce qui pense , voit , & entend mieux , & ce qui le fait moins bien. » ( p. 84 ) Le même Auteur s'explique plus clairement encore ; « en admettant une ame universelle répandue dans toute la matiere , & sur-tout dans l'air , de laquelle toutes les ames particulieres sont tirées..... il n'y a aucune diversité de nature dans la matiere animante qui fait les ames raisonnables , sensibles, végétatives. » Concluons ; point de différence spécifique entre les ames des hommes & des animaux.

Liberté de  
penser, p. 944

Vous me demanderez peut-être d'où naît leur inégalité prodigieuse ? Si on compare les succès étonnants de ceux-là , dans les Arts & les Sciences , avec l'instinct de chaque espece ; quelle disparité ! l'Auteur de *l'Esprit* en a découvert les raisons. » La vie des animaux est plus courte... ils ont

P, 23

» moins de besoins.... ils ne forment  
 » qu'une société fugitive devant l'hom-  
 » me.... il est d'ailleurs l'animal le plus  
 » multiplié. «

En voici d'autres encore. » Les pat-  
 » tes des animaux sont toutes termi-  
 » nées , ou par de la corne, ou par des  
 » ongles , ou par des griffes. « Et si  
 nous avons la même conformation ,  
 » les hommes seroient encore errans  
 » dans les forêts , comme des trou-  
 » peaux fugitifs. ( p. 4. ) A l'égard des  
 singes , qui ont plus de conformité  
 avec nous ; » ils sont frugivores.... &  
 » ( étant ) comme les enfans dans un  
 » mouvement perpétuel , ils ne sont  
 » pas susceptibles de l'ennui. » ( p. 3 ).

Au reste, je ne prétends point assu-  
 rer que l'ame d'un éléphant ou d'un  
 âne , soit aussi parfaite que la nôtre.  
 Le diamant & la boue sont matière :  
 quelle différence entre ces parties ,  
*premières ouvrières de la nature* , qui  
 les constituent *telles* ! Il en est de même

## L E T T R E   X X I I I .

*Le Baron de Salveri, à M. Simpal.*

J E vous l'avoue , Monsieur , je ne voyois aucune réponse à la victoire du Christianisme sur les Celse , & à leur silence sur les faits qui en font la base. J'admire la ressource singulière & subtile de vos Sçavans , qui ont scû revendiquer à leur tribunal la révélation , en l'envisageant comme *doctrine*. Je ne puis nier ce droit ; seulement permettez - moi quelques Observations.

De ce que la révélation est une doctrine , il ne suit pas , qu'elle ne soit point *un fait*. S'il existe , les Chrétiens au lieu de confronter la révélation à la raison philosophique , ne pourroient ils pas conclure ; telle doctrine , tel objet est révélé ; donc il est vrai , quoique la raison ne puisse pas



en éclaircir toutes les ténèbres ? Ne pourroient-ils pas conclure encore ; telle doctrine est révélée , donc elle est utile & salutaire , quoique nous n'en connoissions pas tous les genres d'utilité.

Je ne puis croire qu'il faille que Dieu parle *immédiatement* à tous les hommes , pour leur révéler ses volontés ; que ses oracles n'aient pas des Signes de divinité , précisément parce que tous ne les croient pas. De ce qu'il y a des Athées , on ne conclut pas que l'Existence de Dieu ne soit pas démontrée.

Ceci , Monsieur , n'est que pour vous exposer dans la dernière candeur les vestiges même de mes préjugés ; très-persuadé que vos lumières sçauront les effacer (1).

*Observations de l'Editeur. (1)*

JAMAIS les Philosophes ne répondront à l'ob-

jection foudroyante du silence , & de la défaite des Celse & des Porphyre. Il est impossible de nier sensément au dix-huitieme siecle , des faits , dont les ennemis les plus puissans , les plus acharnés du Christianisme n'ont pu prouver l'imposture à leur naissance ; des faits qui les ont terrassés , confondus. Tous les Sophismes ne peuvent altérer la force de cette démonstration convaincante.

On juge les faits quelconques , par les règles des faits , & la doctrine par les règles de la doctrine , ce sont des genres disparates. Jamais les objections contre celle-ci , n'empêcheront qu'un fait démontré ne soit réel.

Il est faux que Dieu ait tout dit à nos yeux , à notre conscience , à notre jugement. Il est encore une infinité d'objets , qu'il peut nous manifester comme il le voudra , sans le secours de la Logique.

Prétendre que la révélation une fois prouvée , l'homme pour la croire , doive examiner si elle est conforme , ou contraire à la raison , ce seroit dire que Dieu ne peut rien nous apprendre , soit en faits , soit en dogmes , que ce dont notre raisonnement peut concevoir & démontrer le fond intime ; c'est dire qu'il n'y a rien de possible ni dans les voyes , ni dans l'essence de Dieu , qui soit au dessus des lumieres de l'homme. La

prétention feroit d'un orgueil , qui tiendrait déjà grotesque.

J'ai cherché de la bonne foi , dans cette maxime , *mon Pasteur l'a dit* ; je ne puis l'y trouver. L'appui de la foi n'est pas le prône d'un Curé , mais l'ensemble invincible des preuves du Christianisme ; ensemble qu'il expose comme Ministre de l'Eglise : ensemble qui forme la soumission , précisément comme elle forme celle du fidèle. Sur cette maxime de R. ne feroit-ce point le cas de lui dire , ce qu'il adresse à Montagne ; *toi qui te piques de franchise & de vérité , sois sincère & vrai , si un Philosophe peut l'être ?*

Sans doute , *il faut des raisons pour soumettre notre raison*. Telles sont les preuves combinées de la Religion ; elles sont si puissantes , que ne pas y *soumettre son raisonnement* , c'est manquer essentiellement , & à la justice & à la raison.

M. R. voudroit-il que Dieu eut conservé sur le Mont Sinaï le spectacle de sa gloire ? ou sur le tombeau de Jésus-Christ , l'éclat de son corps ressuscité , afin de convaincre tous les hommes de la vérité des deux révélations ? Comment qualifier cette idée ? Dieu parle à tous , *immédiatement* , quand il donne à tous les moyens suffisans pour connoître ses Oracles ; moyens proportionnés à leurs devoirs. S'ils y résistent ,

s'ils en abusent , c'est une révolte volontaire ; & dès-lors criminelle ; révolte qui ne peut ôter *les Signes de divinité* empreints sur la Religion & les Oracles. Ainsi les ressources que Simpal juge si admirables , ne sont que de foibles Sophismes.



## L E T T R E   X X I V .

*M. Simpal , au Baron de Salveri.*

**I**L est vrai, Monsieur, que j'ai consenti à écouter toutes vos Observations; mais il est juste aussi de faire une autre convention. 1°. Si je ne vous donnois que mes opinions, vous pourriez les combattre avec une sorte d'égalité; ici ce sont les propres textes de nos plus célèbres Philosophes; dès-lors, en vous laissant un certain droit de les examiner, il convient cependant de soumettre vos lumieres à une si puissante autorité.

2°. Je sens la force que les préjugés ont encore sur vous; je me réserve à y répondre de vive voix; si je repliquois, la dissertation ne finiroit point, & nous manquerions notre but. La carrière est vaste, n'ajoutons point d'épisodes inutiles, ainsi mar-

quez-moi toujours la sensation que feront mes lettres dans votre esprit ; & quand il vous restera des doutes , je m'engage à les dissiper entièrement dans nos visites.

D'après ces conventions je vais suivre ma marche. La même ressource que tire la révélation de l'ordre des faits , pour la juger comme *doctrine* au tribunal de la raison , tire également de cet ordre des *faits*, les miracles même , & je ne crois pas que la sagacité puisse aller plus loin.

Les Chrétiens croient triompher quand ils disent , Jésus-Christ est sorti du tombeau ; Dieu a opéré des miracles frappants , pour attester la vérité de la révélation ; donc elle est divine. L'argument paroît concluant ; mais nos Savans anéantissent cette preuve ; écoutez la force des textes de M. R.  
 » Où sont ces prodiges ? dans des  
 » livres ; & qui a fait ces livres ? des  
 » hommes ; & qui a vu ces prodiges ?

Emile , T.  
3. p. 133.

» des hommes qui les attestent ; quoi !  
 » toujours des témoignages humains !  
 » toujours des hommes qui me rap-  
 » portent ce que d'autres hommes  
 » ont rapporté ! « C'est-là trancher  
 la difficulté ; il feroit difficile au Phi-  
 losophe lui-même , de se refuser au  
 témoignage d'une œuvre divine , re-  
 connue pour telle , parce que la raison  
 lui apprend que Dieu ne peut appuyer  
 le mensonge. Mais au lieu de dispu-  
 ter sur la force des miracles , il est  
 plus aisé & plus subtil de détourner  
 cette controverse épineuse , & d'em-  
 ployer un moyen infailible de sortir  
 d'embarras. Les miracles sont rappor-  
 tés dans les livres , & dans des livres  
 écrits par des hommes ; or en exa-  
 minant *les livres & les hommes* on  
 fait naître cent questions , dont le  
 résultat est que les hommes pouvant  
 tous se tromper ou tromper , ce qu'ils  
 rapportent peut être faux ; ainsi en  
 prouvant l'erreur possible des hommes,  
 on

on est dispensé de croire les miracles, & conséquemment la révélation fondée sur les miracles. On ne peut imaginer une tournure plus favorable à la Philosophie.

Il est cependant une objection spécieuse. Je sçais qu'on regarderoit comme un extravagant celui qui nieroit l'existence d'Auguste, les proscriptions de Marius & de Sylla ; les batailles de Cannes ou de Pharsale, sous le prétexte que ces faits sont dans des livres écrits par des hommes. Il a donc fallu, par une nouvelle combinaison de sagesse, trouver une différence entre les miracles & les faits humains. » L'on ne peut autoriser » une absurdité sur le témoignage des » hommes ; encore une fois, voyons » des preuves surnaturelles, car l'at-  
 » testation du genre humain n'en est » pas une. « Voici l'usage de cette sentence admirable. Tout ce qui n'est pas dans l'ordre de la nature, (con-

*Ibid.* T. 32  
p. 147. vj



féquemment le miracle ainfi que le myftère), n'eft aux yeux du Philofophe qu'une *abfurdité* , dès-lors le témoignage du genre humain ne peut le prouver. Ainfi fans nier la certitude ordinaire des faits historiques avérés , on tire de cette claffe les miracles ; on les juge impossibles , & on prononce hardiment que l'attestation du genre humain ne peut les prouver. Jugez de l'avantage de cette fage maxime , qui d'un feul coup fappe , & l'existence & l'autorité des miracles.

C'eft dans le même efprit , que l'Auteur des penfées philofophiques dit : » tout Paris m'attesteroit qu'un » mort vient de reffufciter à Paffi que » je n'en croirois rien. « Il feroit abfurde de ne pas croire un fait humain ; tel par exemple que le voyage du Roi de Danemarck , fur le témoignage public de cette ville immense ; mais il feroit très-fage de ne pas croire

un miracle , parce que c'est un fait extraordinaire.

M. R. ajoute une pensée très-forte dans l'hypothèse même d'un miracle, tel que la résurrection d'un mort.

» Quelque frappant que put me pa-

Lettre de la  
Montagne.

» roître un tel spectacle , je ne vou-

» drois pas pour rien au monde en

» être témoin , car que sçais-je ce qui

» pourroit en arriver ? J'aurois grand

» peur qu'il ne me rendît fou. » Pour-

roit-il assurer plus fortement que le

miracle ne peut servir de preuves à la

Religion , qu'en craignant que la ré-

surrection même d'un mort opérée

sous ses yeux , au lieu de le convaincre ,

de le soumettre à la foi , ne le rendît fou ?

L'Auteur des pensées philosophi-

ques s'explique avec la même force

d'esprit. » Pontife de Mahomet re-

» dresse des boiteux , fais parler des

» muets , rends la vue aux aveugles ,

» ressuscite les morts ; & à ton grand

» étonnement ma foi n'en fera point

9. scs

„ ébranlée. Veux-tu que je devienne  
 „ ton prosélite, laisse tous les prestiges,  
 „ & raisonnons. « Vous comprenez  
 le sens, Outre que Mahomet ne s'est  
 pas flatté de faire des miracles, notre  
 sçavant ne prétendoit pas prémunir  
 les Parisiens contre les rêveries de  
 cet imposteur. Mais comme il n'étoit  
 point décent de citer clairement à  
 Paris ce fameux texte de l'Evangile,  
 pour le combattre, il l'a *finement*  
 adapté à Mahomet ; le vrai résultat  
 est, que tous ces miracles, fussent-ils  
 même réels, ne prouveroient rien.  
 „ Une seule démonstration, dit-il en-  
 „ core, me prouve plus que cinquante  
 „ faits. « Voilà la seule maniere de  
 prouver une Religion ; la Logique, &  
 non les miracles. « Trouve-les ces  
 „ raisons, (continue-t-il avec une iro-  
 „ nie fine & amère) ? Quoi donc ! te  
 „ seroit-il plus facile de redresser un  
 „ boiteux que de m'éclairer ? « Sentez-  
 vous la justesse & la force de ce re-

proche ? Toute l'autorité prétendue des miracles disparoît devant ces raisonnemens.

En voici de nouveaux & aussi victorieux. » Puisqu'un miracle est une » exception aux loix de la nature , » pour en juger il faut connoître ces » loix ; & pour en juger sainement , » il faut les connoître toutes. « Or , comme il est impossible de connoître toutes les loix de la nature , il est impossible de discerner un miracle ; & conséquemment , impossible de prouver par un miracle.

Il y a plus encore ; non-seulement on ne peut discerner un vrai prodige , mais par sa nature même il implique : » ou le monde subsiste par sa propre » nature , par ses loix physiques , ou Physique , liberté. » un Etre Suprême l'a formé sur ses » loix suprêmes. Dans l'un & l'autre » cas , ces loix sont immuables ; dans » l'un & l'autre cas , tout est nécessaire ; » & ailleurs ( article *miracle* ).

» Un miracle est la violation des loix  
 » mathématiques divines, immuables,  
 » éternelles. Par ce seul exposé un  
 » miracle est une contradiction dans  
 » les termes «.

J'aurois pu commencer la discussion par cette preuve tranchante. Les ignorans ou trompés par des prestiges , ou frappés de tout ce qu'ils croient voir de merveilleux , crient sans cesse aux prodiges. Le Philosophe dans tous ces faits prétendus miraculeux ne voit que la Nature ; il sçait que ses loix étant immuables , tout ce qu'on appelle miracle implique ; parce qu'il implique d'interrompre , ou de changer des loix éternelles.

Voilà , Monsieur , les différents moyens , tous remplis de sagacité & de force , qu'ont imaginé les Philosophes , pour détruire l'autorité des miracles , quoique crus & annoncés depuis dix-sept siècles. Vous admirerez sans doute ce trait étonnant d'in-

vention & de génie. Faire disparoître les faits , & le témoignage des siècles , pour y substituer la force invincible du raisonnement ; jamais peut-être depuis la naissance de la Philosophie rien n'a mieux fait sentir les ressources & les progrès du génie.

---

## LETTRE XXV.

*Le Baron , à M. de Simpal.*

**I**L n'est pas possible , Monsieur , d'imaginer rien d'aussi subtil , d'aussi neuf contre les miracles , que le développement des idées renfermées dans votre lettre. Cependant je vous l'avoue , je trouve la méthode plus ingénieuse que solide ; rien ne m'y a paru bien convaincant. De l'erreur possible de chaque homme , je ne puis en déduire qu'il n'y ait pas des faits constants & avérés ; où bien il faut adopter un Pirrhonisme général. Je

ne puis fouscrire , ni à la fermeté de celui qui ne croiroit pas la réfurrection d'un mort attestée par tout Paris ; ni à l'obftination de celui qui craindroit de devenir fou , plutôt que de croire. Je n'ai jamais regardé le miracle comme impossible , & quoi qu'il en foit de mes préjugés , deux chofes me font grand plaifir ; l'une que vous veuillez bien écouter toutes mes objections ; l'autre que vous en réferviez l'examen réfléchi , & la réponfe détaillée , à nos conférences de vive voix. Qu'il me tarde qu'elles n'ayent dissipé tous mes doutes ! je fens que malgré vos lettres , ils renaiffent toujours (1).

---

*Observations de l'Editeur. (1)*

TIRER le miracle de l'ordre des faits , pour en éluder l'autorité feroit effectivement une reffource finguliere , mais elle eft encore plus fragile qu'elle n'eft commode.

Les prodiges font écrits par des hommes ;

Il n'y a qu'un profond Métaphysicien qui puisse chercher dans le fond même de notre être, & dans les fibres du corps, la vraie cause de nos illusions sur la liberté. Cette cause une fois connue, paroît très-simple. La voici; tous les ordres que l'homme reçoit, viennent des fibres du cerveau: mais ces ordres produisant l'inclination, l'attrait, le goût, par-là même sont toujours conformes à l'inclination. Cette conformité fait croire à l'ame qu'elle se détermine elle-même, parce que les fibres ne la déterminent jamais qu'à ce qu'elle aime.

Dès-lors tombent toutes les preuves de la liberté, tirées du sentiment intime. Un de nos Auteurs nous donne encore une nouvelle source de cette illusion. » Je crois avoir choisi, je m'ap-  
 » plaudis de ma liberté. Une détermi-  
 » nation absolument nécessaire nous  
 » entraîne, & nous ne voulons pas  
 » être esclaves. Que nous sommes

Discours sur  
la vie heu-  
reuse, p. 72.



» fous ! & fous d'autant plus malheur-  
 » reux , que nous nous reprochons  
 » fans cesse de ne pas avoir fait ce  
 » qu'il n'étoit pas en notre pouvoir  
 » de faire. » C'est donc la vanité qui  
 nous persuade que nous sommes li-  
 bres ; *nous ne voulons pas être esclaves* ; & notre folie est , que nous ne  
 nous faisons libres , que pour nous  
 déchirer nous-mêmes , en nous repro-  
 chant sottement d'avoir fait , ce qu'il  
 nous a été impossible de ne pas faire.

Que la Philosophie est plus raison-  
 nable & plus douce ! elle sçait que les  
 remords répandent l'amertume & la  
 crainte ; aussi veut-elle nous en déli-  
 vrer , afin que rien ne trouble la paix  
 de nos plaisirs. Elle appelle le remords  
 » une fâcheuse réminiscence... un vieux  
 » préjugé.... La plus essentielle des gra-  
 » ces à mon avis , c'est de l'exempter  
 » de remords..... Ils sont inutiles avant  
 » le crime , ils ne servent pas plus ,  
 » après que devant.... La bonne Phi-

» Iosophie se deshonoreroit en pure  
 » perte en réalisant des spectres , qui  
 » n'effrayent que les plus honnêtes  
 » gens. » Vous sentez tout l'avantage  
 du système. L'homme délivré de ces  
 phantômes inquiétants , & de ces ter-  
 reurs paniques , jouit tranquillement  
 des douces passions de la nature , des  
 biens de la vie présente , sans écouter  
 les reproches prétendus de sa con-  
 science, ni les menaces d'un sombre  
 avenir. Conséquence géométrique : là,  
 où il n'y a point de liberté , il n'y a  
 point de crime réel : là , où il n'y a  
 point de crime , il ne peut y avoir de  
 remords.

Vous craindrez peut-être quelques  
 écueils dans cette morale ; l'Auteur  
 de la liberté de penser avoue que  
 » cette vérité est dangereuse pour ceux  
 » qui ont de mauvaises inclinations, «  
 ( p. 150 ) Mais ce n'est point là un  
 danger réel , puisque les mauvaises  
 inclinations venant , ainsi que les ac-

tes, des fibres du cerveau, ce ne sont que des dérangements physiques.

Chose étonnante, ce système, qui d'abord semble ôter l'émulation, les loix, les leçons, renferme au contraire  
 » des avantages. Il détruit la vanité,  
 » il donne beaucoup de pitié pour les  
 » méchants, il n'ôte nullement l'es-  
 » pérance de les corriger, parce qu'à  
 » force d'exhortations & d'exemples,  
 » on peut mettre dans leur cerveau les  
 » dispositions qui les déterminent à la  
 » vertu, & c'est ce qui conserve les  
 » loix, les peines & les récompenses. «  
 (p. 149). Car enfin, nos déterminations naissant des fibres du cerveau, le sage ne peut en tirer un sujet de gloire; il y auroit autant de petitesse qu'à s'enfler de sa taille & de sa figure. Les méchants méritent plus de pitié que d'indignation; s'ils sont tels, ce n'est pas leur faute.

Il n'est pas non plus impossible de les corriger; il ne s'agit que de chan-

ger les dispositions du cerveau. Or tous les jours, ( sans faire un parallèle exact ) on instruit & on forme les animaux par des moyens physiques , pourquoi ne pourroit on pas également former les hommes ?

Voilà , mon cher Baron , le court extrait de ce que la Philosophie offre de plus lumineux & de plus solide sur la liberté.

## LETTRE XXVI.

*Le Marquis de Nointon , à M. de Monti.*

J'ai bien senti , mon cher ami , que vos deux dernières lettres étoient fortes & raisonnées , mais je n'entends gueres ces thèses métaphysiques. Seulement j'en ai conclu ( ce que déjà je sçavois ) que la matiere ne peut penser ; que notre ame est toute spirituelle , & que celles des bêtes n'ont

rien de commun avec nous , ni dans leurs devoirs , ni dans leur sort. Voilà toute ma métaphysique , je laisse au Baron le soin de bien suivre vos dissertations.

Il en fait exactement la lecture dans notre petit cercle , ainsi que des lettres de Simpal. La Marquise ~~se~~ prétend assez sçavante pour sentir que chez Simpal tout est mensonge & impiété , & chez vous , lumière & religion. Quoique d'abord nous ayons blâmé le projet d'arracher le Code , nous en sentons cependant l'utilité , & nous avons l'espérance de détromper par ce moyen le Comte & la Comtesse.

Je vous envoie une lettre bien abstraite encore , mais que je crois très-dangereuse. Vous en jugerez.



## L E T T R E   X X V I I .

*M. de Monti, au Marquis de Nointon.*

Vous avez bien raison, mon cher Marquis , de juger la lettre de Simpal très-dangereuse. Détruire la liberté de l'homme , l'égaliser à une balance & aux animaux , ce n'est pas seulement ôter la loi morale , le vice , la vertu , c'est renverser la société. Car si l'homme agit sans choix , s'il produit ses actes par nécessité ; pourquoi les loix civiles , les peines , les récompenses ? pourquoi des Princes , des Magistrats , des échaffauds ? est-il un trône pour régir les animaux dans les forêts ? Les hommes s'ils ne sont pas libres , sont incapables de législation. Nul forfait , nulle injustice , qu'on ne puisse & qu'on ne doive excuser , bien loin de les punir. On démontreroit , qu'en ôtant la liberté , toute loi soit divine , soit hu-

maine , n'est que folie dans ses préceptes , barbarie dans ses châtimens ,

Aussi Simpall annonce le vrai motif qui engage à saper la liberté ; celui d'étouffer les remords : la voix d'une conscience , qui reclame contre elle-même , se déchire elle-même , trouble & désole. Il est plus commode de regarder ces remords comme préjugés de l'enfance & tyrannie de la Religion. Misérable audace ! peut-elle anéantir les traits ineffaçables de vérité & de sainteté que Dieu a gravé dans nous ? ces vestiges de sa loi suprême , notre règle nécessaire & éternelle ? peut-elle rassurer contre la terreur & les menaces de cette loi vengeresse ? l'endurcissement d'un être coupable fera-t-il donc son impunité & sa paix ?

Mais sur quoi porte ce pernicieux système ? sur le mensonge & la fragilité même. On nous dit que comme il est impossible qu'une chose soit , & ne soit pas tout à la fois , il est de

Vous voulez m'amener à vos sentimens; que diriez-vous si vous même nous vous agrégions? je n'en désespere point, lorsque vous connoîtrez mieux la Philosophie. Du reste, Philosophe ou non, vous serez toujours pour moi le Marquis de Nointon, je veux dire le meilleur de mes amis.

---

## LETTRE XXVIII.

*Le Baron de Salveri, à M. Simpal.*

**J**E vais, Monsieur, vous apprendre une anecdote, elle ne dérangera point nos projets. Le Marquis m'ayant surpris précisément lorsque je vous écrivois, mon embarras lui a fait soupçonner un mystère; je me suis vu forcé à lui dire le fait & j'ai été fort étonné de sa réponse. Malgré les égards que je lui dois, je pense & penserai toujours comme il me plaira. Ainsi, Monsieur, continuons. Seulement obser-



vons nous, & prenons des messagers sûrs & secrets.

J'attends avec empressement vos idées sur les prophéties. Ce concours des anciens oracles, & des événements me paroît quelque chose de frappant ; apprenez-moi, je vous prie, le moyen dont se servent les Philosophes pour en éluder la force ?

Car enfin, 1°. les livres prophétiques viennent des Juifs ennemis jurés des Chrétiens ; on ne peut donc en contester ni l'existence ni la date ; point essentiel des oracles.

2°. Les premiers Rabins aussi maladroits que les Celse, convinrent en général, du sens de ces prophéties, dans les disputes primitives ; & ce que les Rabins des siècles suivans, ont imaginé pour donner le change, est si absurde, si puerile, que nous n'oserions nous en servir. Comment sauver ces deux inconvéniens qui semblent consacrer l'autorité de ces livres ?

## L E T T R E   X X I X.

*M. Simpal, au Baron de Salveri.*

Vous voyez, Monsieur, les prophéties sous un regard bien différent du mien, je ne m'en étonne point ; c'est-là un regard d'habitude & de préjugé.

Je conviens avec vous que les livres viennent des Juifs, qu'on ne peut en nier la date ancienne, & que les premiers Juifs ont été des mal-adroits. Mais la ressource du génie, supplée encore à leur ineptie.

1°. La Philosophie veut absolument des démonstrations. Or quelle démonstration tirer de ces livres obscurs, dont on ne peut même deviner le sens ? Ce sont des *hiéroglyphes de Memphis*, vrai langage symbolique, auquel chacun peut donner une clef arbitraire. Dès-lors on ne peut rien conclure, rien prouver de certain ; il

suffit de répondre , *je n'y vois rien.*

2°. Ce que les Juifs appellent prophétie , sont des livres historiques de leur nation ; ils annoncent des faits particuliers, des guerres, des menaces ; pourquoi y chercher les dogmes d'une Religion future ?

3°. Les Prophètes sont de tems , & souvent de siècles différents ; leurs récits, non-seulement ne se concilient point , ne forment point un tout ; mais le style de chacun , est sans ordre , sans suite ; comment à travers tant de cahos , trouver une prédiction sûre & claire des événements & des dogmes du Christianisme ?

4°. Il est dans les prophéties certains traits bisarres , que les Chrétiens regardent comme profonds & allégoriques ; tels que celui d'Osée , quand il eut ordre de prendre une femme de mauvaise vie ; celui d'Ezéchiél à qui Dieu ordonna de dormir sur son côté droit , & ensuite sur son côté gauche ,

& de manger trois cents quatre-vingt-dix jours un pain très-dégoûtant. Nous séparons l'allégorie, nous rapportons ces faits sous une face ridicule; cela les rend méprisables, & ôte la gravité & l'autorité des prophéties.

Ces moyens sont inépuisables; plusieurs de nos Sçavans s'y sont exercés; voici encore un raisonnement neuf & tranchant. » Pour qu'elle ( la » prophétie ) la fîsse ( autorité sur moi ) » il faudroit trois choses dont le cours est impossible; sçavoir, que » j'eusse été témoin de la prophétie; » que je fusse témoin de l'événement; » & qu'il me fût démontré que cet » événement n'a pu quadrer fortuite- » ment avec la prophétie. « Maxime qui singulière en apparence, est pleine de force & de justesse. Ceux qui ont entendu l'Oracle, n'ont pas vu l'événement; ceux qui l'ont vu n'ont point entendu l'Oracle. Nous n'avons nous, ni vu ni entendu; s'il existe le souvenir

Emile  
3. P. 14

de quelque événement , il a pu être fortuit ; avec ces principes , jamais on ne forcera un Philosophe à croire une prophétie ; elle ne peut acquérir la force d'une démonstration , ni même d'une preuve. Ainsi par un trait hardi de génie , on anéantit tous ces prétendus Oracles.

---

## LETTRE XXX.

*Le Baron de Salveri , à M. Simpal.*

**V**ous m'étonnez toujours , Monsieur , & sur-tout par des idées fortes & neuves. D'abord elles me saisissent , elles semblent me convaincre ; puis mes observations naissent , & mon irrésolution se soutient.

Pour constater des prophéties est-il nécessaire que tout y soit clairement expliqué , jusqu'à un mot , à un fait ? quand il y auroit des choses cachées sous un voile , ne peut-il pas y en

avoir de certaines, dont l'accomplissement forme (d'après l'Oracle) une évidence, qu'il est impossible d'attribuer au hazard puisqu'on en voit, & la sagesse & le motif?

2°. Un Prophète n'a-t-il pas pu annoncer des faits historiques prochains; & tout à la fois des faits éloignés? L'accomplissement de ceux-là imprimoit plus d'autorité sur les futurs.

3°. Sur cette multitude de petits faits, voici une comparaison familière. Les batailles d'Alexandre offrent ce Prince en grand; on le connoît, on y voit ses exploits, sans connoître le visage & le nom de tous les soldats Grecs ou Persans. Ne pourroit-il pas en être de même? Si la Religion du Messie est le grand objet des prophéties, ne peut-on pas l'y reconnoître sans voir clairement tous les petits faits, ou analogues ou disparates?

4°. Quoique les Prophètes n'aient pas donné à leurs Oracles un ordre

exact & géométrique , cela empêche-t-il , qu'ils n'aient annoncé sous des paroles & des images variées , les mêmes leçons morales , les mêmes dogmes ? Leur concert ( quant au fond ) dans des temps & sous des styles différents , n'en est-il pas plus admirable ?

Langue Hébraïque.

L'usage des Orientaux étoit (& il l'est encore) de peindre sous des allégories & des paraboles. Faut-il s'attacher à l'écorce de ces allégories , ou à l'objet qu'elles expriment. On sçait d'ailleurs que la langue Hébraïque a ses tournures & ses images. Le raisonnement de M. R. ne paroît point soutenable. Sans avoir vu ni Isaïe ni Jésus-Christ , je puis me convaincre par des preuves invincibles de fait , que Jésus a existé , a opéré telles choses ; me convaincre encore , qu'Isaïe les avoit annoncées sept à huit siècles auparavant. Prétendre que pour vérifier ce rapport , il faille avoir vu le

Prophète

Prophète (1) & l'événement , c'est un paradoxe insoutenable.

Vous serez étonné peut-être, qu'avec autant de desirs d'être promptement convaincu , je forme tant de doutes ; je le suis moi-même ; mais j'espère que nos discussions profondes & réfléchies , formeront bientôt ma conviction entière.

Voici, Monsieur, l'objet qui m'inquiète le plus : l'établissement du Christianisme. J'ai lu dans tous les ouvrages philosophiques , qu'on n'étoit Chrétien que *par préjugé* ; le desir d'affermir cette opinion, m'a fait remonter à l'origine. Là, je me suis mis, en quelque sorte , dans l'esprit & le cœur d'un Payen, ou d'un Juif ; & le

(1) M. Simpal n'attaquant les prophéties que sous quelques idées vagues , les observations du Baron suffisoient pour les détruire. Une matière aussi vaste ne pouvoit être discutée à fond dans quelques lettres.

*I. Partie.*

F



regard seul de cette hypothèse m'a effrayé; il falloit que le Payen quittât un culte licentieux, des Dieux tranquilles & commodes, une morale douce & sensuelle pour embrasser une Religion incompréhensible & sévère; & cela, malgré le fanatisme des Prêtres d'idoles, les lumières des Philosophes, l'autorité des loix, la terreur des tribunaux, autant d'obstacles terribles. Il falloit que le Juif renonçât à la loi de Moïse, au Sanctuaire de Jérusalem, à ses rites, à ses espérances, à ses privilèges, pour adorer un homme condamné à la mort par la Synagogue, c'étoit-là, détruire en quelque sorte son Etre. Jamais d'exemple de préjugés plus violents que dans l'ame de ce Payen, de ce Juif, sollicité à se faire Chrétien.

J'ai vu encore, que pour ce grand ouvrage, ses Fondateurs n'ont employé aucuns moyens humains; ni richesses ni plaisirs, ni crédit ni élo-

quence, ni promesses. Qu'eux-mêmes, loin d'avoir aucun intérêt, ils n'attendoient que les persécutions, le déshonneur & les souffrances ; qu'ils les annonçoient également à leurs Prosélites.

J'ai vu le Christianisme naître & s'étendre avec rapidité dans un siècle de lumières & de Philosophie ; dans un siècle de faste, de mollesse & de volupté. Puis comparant ce progrès singulier, à la trempe & au cours ordinaire des esprits & des cœurs, ce succès m'a paru si étonnant, que je n'ai pu en trouver l'exemple dans l'Univers, moins encore en démêler la cause.

Otez-moi, Monsieur, cette idée qui m'inquiète. Montrez-moi dans la Philosophie une ressource, qui remette ce fait étonnant, dans la classe des faits ordinaires. Car enfin loin de voir un préjugé dans ces premiers Chrétiens, j'y vois qu'ils ont triomphé de tous les préjugés.

## L E T T R E   X X X I.

*M. Simpal , au Baron de Salveri.*

J AI compris, Monsieur, toute la force de votre observation; & je crois avec vous, qu'il n'est guere possible d'accuser les premiers Chrétiens d'avoir cru par préjugé. Vous me demandez quel moyen a trouvé la Philosophie, pour montrer que la naissance & le progrès du Christianisme est un fait naturel? voici le plus plausible.

1°. L'habitude des Payens à croire sans preuve, toutes les fables de la Mythologie, a pu les engager à croire des mystères qui étoient également incompréhensibles.

2°. La morale sévère de l'Evangile contredisoit toutes les passions; mais il est par-tout une classe d'hommes sombres & attrabilaires, ennemis des plaisirs par singularité & par orgueil;

aussi auront-ils embrassé le Christianisme conforme à leurs idées noires ? Ne voit-on pas cet exemple parmi les Brachmanes & les Bonzes ?

A l'égard du progrès celui du Mahométisme a été plus rapide , & on n'en conclut pas qu'il soit divin.

Quoi qu'il en soit , l'établissement d'une secte , ne fera jamais la preuve de la vérité. Ainsi qu'on dise qu'un million d'hommes embrassèrent le Christianisme , je répondrai , ( sans qu'on puisse me démontrer le contraire ), qu'il y avoit un million de fous dans l'Empire.

Les Martyrs ne forment point une preuve ; on en a vu dans toutes les sectes d'erreur. » Tout raisonnement » qui prouve pour deux partis , ne » prouve ni pour l'un ni pour l'autre. « *Pensées* 955.  
D'ailleurs nos Sçavans ont démontré qu'il y a eu peu de Martyrs ; que la plûpart ont été punis comme rebelles , & non comme Chrétiens.

De tout ceci concluons ; quoiqu'au premier regard l'établissement du Christianisme paroisse surprenant , c'est un fait naturel , comme tant d'autres faits singuliers , qu'on voit naître du caprice & de la variété des caractères.

---

## L E T T R E   X X X I I .

*Le Baron de Salveri , à M. Simpal.*

J'AI bien compris , Monsieur , que vos réponses à mes objections sur l'établissement du Christianisme , n'étoient qu'un court précis de ce que vous voulez me développer avec plus de force & d'étendue. Aussi n'ont-elles pu ôter mes perplexités.

Je ne vois point de parallèle , entre le delire de la Mythologie , dont les Payens n'avoient qu'une idée confuse sans conviction , & la croyance ferme des Mystères Chrétiens ; elle

fit le caractère des Philosophes eux-mêmes qui embrassèrent l'Évangile.

Qu'il y ait des fous attrabilaires , je ne me persuaderai jamais , que des millions d'hommes l'aient été dans tout l'Empire , pour embrasser sans preuves & sans motifs une morale sévère , opposée à celle du paganisme , comme le jour l'est à la nuit. C'eût été un renversement général de raison.

Le progrès du Mahométisme , fut le fruit des armes , & d'une morale sensuelle ; dès-lors plus de merveilles.

Que de choses encore à vous dire ! sans autre détail , mon étonnement & mon anxiété sur cet objet subsiste. Nous y reviendrons dans nos conférences.

Allons au point capital , d'où naît principalement mon opposition presque invincible au Christianisme ; celui des Mystères : ils révoltent mes sens & ma raison ; & je desire ardemment

que vous acheviez de détruire un foible reste de préjugés (1).

---

*Observations de l'Editeur (1).*

JAMAIS les Philosophes n'affoibliront l'éclat des merveilles , qui impriment sur l'établissement du Christianisme le sceau de la Divinité. Les réponses de Simpal sont la foiblesse même ; au lieu que l'exposé du Baron , est une démonstration morale sans réplique.

Les Fables Payennes étoient des opinions confuses , reléguées dans les écoles & les Sanctuaires ; chacun croyoit ou ne croyoit pas , rien n'étoit plus libre. Les Mystères Chrétiens étoient des dogmes étonnants , incompréhensibles , proposés à tous , & que tous devoient croire , jusqu'à mourir dans les supplices pour attester leur foi. C'est ce grand spectacle qu'ont donné des millions d'hommes pendant trois siècles. En vain les Philosophes voudroient ravir au Christianisme ce trait divin , qui consacre la force & la conviction de ses premiers Adorateurs ; en vain osent-ils dire qu'il y a eu peu de Martyrs , & que la plupart l'ont été par leur imprudence , c'est-là démentir les histoires avérées. Nous ne pouvons ici entrer dans cette exacte discussion ;

» l'on nous fait adorer. » Avouez que jamais l'Athéisme n'a été enseigné avec plus de force & de clarté.

Je vous avouerai même que j'ai trouvé ses maximes sur la société , & le gouvernement un peu vives ; je crains que les tribunaux n'en soient mécontents ; il tend à rendre les peuples maîtres de l'autorité des Princes , qu'ils peuvent balancer , modérer , restreindre ; dont même ils peuvent les dépouiller , s'ils jugent la chose convenable à leurs intérêts. Je ne m'étendrai point sur cet article , il est trop délicat.

L'ouvrage est écrit avec autant de force , de style , que de pensées. Mon ami Ribelle me marque qu'il a fait une sensation étonnante ; & que de tous les livres philosophiques , il n'en est aucun où on trouve cette empreinte de génie , cette hardiesse de maximes & d'expressions ; cette profondeur de nature physique & morale ; cet ordre



réfléchi, combiné de principes & de conséquences ; pour tout dire : seul , il tiendrait presque lieu de Code philosophique. Il semble nous avoir prévenu , en formant par son génie & ses profondes combinaisons , ce Code entier , que je vous ai montré épars dans cent Philosophes. On peut le comparer à la foudre ; formée de mille exhalaisons , elle devient un Agent qui écrase les hommes , qui renverse les tours.

---

## LETTRE XXXII.

*M. Simpal , à M. Ribelle.*

**J**E suis fort content , cher ami , de ta lettre à la Comtesse. Tu la lui devois en conscience ; une troisième dans le goût des premières auroit achevé l'ivresse. Tu lui en donnes la dose suffisante pour animer son travail , & tu t'en réserve prudemment l'examen.

Laiſſons la brouiller du papier ; ce ſera l'ouvrage de Pénélope.

Je penſe comme toi ; le ſyſtème de la Nature eſt un des plus forts du Code ; j'ai été moi-même ſurpris de cette généreuſe audace ; déſormais nous pouvons tout oſer. Souvent trop de timidité nuit ; ſentons mieux nos forces ; agiſſons avec vigueur ; montrons-nous à découvert, il eſt temps ou jamais.

Tu es preſque tenté d'envier mon fort ; je ſens qu'il eſt brillant ; mais ſçais tu bien apprécier les agréments de la capitale ? eſt-il rien de plus gracieux que la conquête de tes deux Dames ? que les ſociétés de nos Sçavans , dans ces cercles libres & ſecrets, où l'on parle ſans contrainte ? Au reſte, jouiſſons de nos avantages ; faiſons mieux encore ; uniſſons-les. Je partagerai avec toi les plaiſirs & les lauriers de Paris ; & tu viendras goûter la tranquillité & la douceur du Valais. Accepte le marché.

## L E T T R E   X X X I I I .

*La Comtesse de Livert , à M. Ribelle.*

V o u s avez donc , Monsieur , goûté le plan de mon ouvrage ; rien ne me flatte plus délicieusement qu'un suffrage si éclairé. Il est vrai que ce plan est neuf ; & quoique j'aie lu souvent Dom Quichote , nulle part je n'avois vu l'idée des Chevaliers littéraires.

Permettez-moi , Monsieur , de vous faire quelques questions ? Je voudrois joindre à l'ouvrage un corps de statuts pour les Chevaliers ; pour les Dames présidentes des actes littéraires ; pour les Académiciens , ne suffira-t-il pas de les faire homologuer dans les tribunaux académiques ? Aurai-je quelque privilège distinctif , en qualité de fondatrice des académies ?

Dois-je mêler dans mes statuts , & mon plan , le caractère de l'amour

héroïque des anciens Chevaliers ? feroit-il du goût de notre siècle , & de celui des Philosophes ?

A qui dois-je dédier l'ouvrage ? est-ce aux Philosophes ? ou plutôt pour ne point faire de jaloux , ne pourrois-je pas le dédier à Apollon ?

Vous m'aviez flatté , Monsieur ; d'une palme qui feroit le bonheur de ma vie ; oserois-je vous demander le temps & le détail de la cérémonie ? Peut-être pensez-vous ( votre silence me le persuade ) qu'il faudroit attendre mon ouvrage ; le terme est bien long ; d'ailleurs ce laurier exciteroit mon ardeur ; les lumieres que je pourrois à Paris rendroient ma plume plus énergique , & mon imagination plus féconde. Voyez , Monsieur , s'il feroit possible de hâter ce triomphe ; il est plus flatteur pour moi , que celui des conquérans Romains.

Dès aujourd'hui , Monsieur , je vais travailler constamment à mon ouvrage.

ge ; aussi-tôt qu'il fera fini , je vous prierai de tenir parole , & de venir l'examiner. Quelles délices ! quelle gloire ! je crains de ne pouvoir en supporter le poids ; si vous m'accordez votre suffrage , j'aurois bientôt celui de votre illustre Académie.

---

## LETTRE XXXIV.

*Le Marquis de Nointon , à M. de Monti.*

**J**E reviens , mon cher Colonel , d'un petit voyage ; j'ai trouvé en arrivant votre lettre au Baron , & le même jour Simpal lui a écrit ce beau détail sur la mortalité de l'ame. Il n'est pas besoin de métaphysique pour y répondre. Je n'y vois qu'un Docteur effrené , qui dit audacieusement & sans preuves , l'ame est mortelle ; nous n'existons que pour cette vie. Réellement je suis surpris que dans la fo-

ciété l'on ose applaudir à des Maîtres de mensonge qui établissent gravement une doctrine si horrible , qu'ils se perdent eux-mêmes ; on ne peut pas les empêcher de périr dans leur désespoir. Mais qu'ils trompent les hommes , qu'ils les précipitent dans une erreur si meurtrière , voilà ce qui excite l'indignation.

En lisant ainsi un recueil d'absurdités & d'impiétés , extraites d'ouvrages , où elles se mêlent quelquefois avec des traits de génie estimables d'ailleurs , il me vient une idée. Il est souvent dans les petites Maisons , des gens qui raisonnent avec justesse & esprit sur bien des points , & qui sur d'autres sont dans le délire , croyant toutefois bien raisonner. Voilà nos Philosophes. Parlent-ils des sciences ? on voit briller l'esprit & les talens. Differtent-ils sur la Religion ? On ne les connoît plus , leur préjugé va au délire.

Le pauvre Comte est toujours dupe, ainsi que la Comtesse ; j'en suis désolé , & voudrois bien lui ôter son bandeau. Comment m'y prendre ? votre conseil.

---

## LETTRE XXXV.

*M. de Monti, au Marquis de Nointon.*

VOTRE indignation , mon cher Marquis, sur la doctrine qui nie l'immortalité de l'ame , est très-juste. C'est-là avilir l'homme , & perdre la société ; mais ce qui m'a frappé encore davantage , c'est la foiblesse des raisons de Simpal. Pour nier l'immortalité , il faudroit des démonstrations , & il la nie sans preuves ; je dis plus, il est impossible d'en trouver des preuves ; point de certitude que l'audace d'un impie , qui pour se rassurer contre les terreurs, dit , & tâche de croire que tout périt à la mort.

perfectionner. Il passe tout l'été dans le pays , & s'est adressé à moi pour s'instruire à fond. Flatté d'un prosélité de cette distinction, je m'y livre avec zèle. Ce jeune homme joint à beaucoup d'esprit des connoissances supérieures à son âge. Il m'écoute avec docilité ; cependant il me fait des repliques très-embarrassantes ; je t'ai souvent souhaité pour m'en donner des solutions tranchantes ; car il veut la justesse & la certitude.

Voilà, cher ami, mes nouvelles ; tu y prends trop d'intérêt pour te les laisser ignorer ; tu trouveras dans moi , au comble même de la gloire & de la fortune , l'ami qui partagea jadis tes travaux & tes disgraces.





---

 LETTRE XXXV.

*M. de Monti , (1) au Marquis de Nointon.*

**I**L est vrai, mon cher Marquis , que je comptois aller vous voir dans la belle saison ; des affaires indispensables retardent malgré moi ce voyage jusqu'en automne. Je n'oublierai ja-

---

(1) M. de Monti , qui dès sa jeunesse , & dans le tumulte même de l'état militaire avoit toujours conservé une Religion solide & éclairée , s'étoit appliqué par un motif de zèle depuis sa retraite , à la lecture profonde de tous les ouvrages sur la Religion , relatifs aux erreurs de la Philosophie moderne ; & il en disserloit avec beaucoup de justesse & de discernement. Ami particulier du Marquis de Nointon , il fit chez lui un séjour assez long , quand celui là se retira des troupes ; ses conseils éclairés lui inspirèrent un esprit de lumière & d'ordre , & dans sa Religion & dans sa conduite. De-là , la tentative du Marquis pour procurer le même avantage au Baron. ,

mais le délicieux séjour que j'ai fait à Nointon; qu'il me fera doux de le voir renaître !

Venons au fait : votre crainte est juste ; sur votre narré seul , je crois le Baron perdu. Un jeune homme qui se livre aux Philosophes , le devient infailliblement. Je partage votre regret , celui du Baron pere que j'ai toujours aimé & honoré. Je serois charmé de remplir vos vues , mais la chose n'est pas possible. Si vous pouviez l'engager de venir à Lyon , où son pere a d'importantes affaires , je tâcherois de m'insinuer dans son esprit & de mériter sa confiance.

Vous devriez , mon cher Marquis , l'amener vous-même chez moi ; je lui procurerois bien des agréments dans cette grande ville , & j'y joindrois les amusements de ma campagne. Elle est située sur un côteau entre Vienne & Lyon ; le regard embrasse les bords délicieux , qui s'étendent de l'une à

l'autre ville ; vous y verrez les bosquets & les jardins où la belle Nature a eu besoin de très-peu d'art. J'y ai une société peu nombreuse mais choisie ; je partage mon temps entre ces délassemens , & l'étude de l'Histoire naturelle. J'en ai un cabinet qu'en province on peut appeller riche. Je joins à ces Observations une lecture intéressante , & me suis formé une collection de livres de bon goût. Me livrant sur-tout à l'étude profonde de la Religion , qui comme vous le sçavez , m'a principalement occupé dans tous les temps. Ainsi coulent rapidement mes jours. dans une retraite tranquille & aimable ; plus ma carrière a été tumultueuse , plus ce repos où je jouis de moi-même , est doux à mon cœur.

## L E T T R E   X X X V I.

*Simpal, au Baron de Salveri.*

**L**ES Mystères , mon cher Baron , vous révoltent , je n'en suis point étonné. Dès qu'une fois on est sorti des leçons de l'enfance , la raison les détruit ; elle montre le faux de ces objets , qu'on avoit cru par routine & docilité. Trois raisons victorieuses , doivent effacer les vestiges même de vos préjugés.

1°. L'inutilité , ou même *la répugnance morale* des Mystères. Ils ne sont ( d'après les termes cités de M. R. ) *ni utiles à l'homme , ni honorables à son Auteur*. Or si Dieu révéloit des objets , ce seroit pour l'utilité du genre humain & pour sa gloire ; au lieu que les Mystères Chrétiens avilissent tous cette gloire , & ne servent de rien à l'homme.

2°. Les Mystères sont impénétrables. Or tout dogme proposé à l'homme, doit être un objet qu'il puisse connoître, une vérité à la portée de ses lumières. » Pour juger les dogmes, » elle (la raison) me dit qu'ils doivent » être clairs, lumineux, frappans par » leur évidence. La révélation ne leur » ôtant pas (aux Mystères) ce qu'ils » ont de caché, d'impénétrable, il » est naturel d'en conclure qu'ils ne » sont pas révélés ; « voici la force de ces raisonnemens. Tout ce que Dieu nous dit par la raison, est à la portée de nos facultés ; donc il doit mettre également au niveau de nos facultés, il doit nous faire également comprendre ce qu'il dit dans la révélation ; donc les dogmes étant incompréhensibles, ne sont ni vrais ni révélés. Principe essentiel que les Philosophes n'abandonneront jamais,

En vain leur opposeroit-on qu'il y a bien des objets dans la Nature qu'ils

Emile, T.  
3. p. 133.

Rel. essen-  
tielle, T. I.  
p. 140.

ne peuvent connoître ; différence énorme. On travaille sérieusement à *l'interprétation de la Nature*. Nous avons sur cette riche matière d'excellens ouvrages. On a découvert l'attraction, l'électricité, & bien d'autres secrets ; les recherches sont telles, qu'on doit espérer que dans quelques siècles on connoitra à fond le Sanctuaire de la Nature. Ainsi de son obscurité actuelle, on ne peut rien conclure en faveur de l'obscurité des dogmes.

3°. Les dogmes sont contraires à l'évidence & à la raison. » La raison » nous apprend que le tout est plus » grand que sa partie , mais moi je » vous apprend de la part de Dieu Emile, T. 3. p. 140. » que le tout est moins grand que sa » partie. » Ne prenez pas ceci tout-à-fait à la lettre ; il n'y a aucun dogme qui propose le tout moins grand que sa partie ; sans doute M. R. n'a voulu annoncer par-là , que le résultat de la foi chrétienne. Une chose fut-elle aussi

contradictoire , que la partie plus grande que le tout , elle ordonneroit de la croire.

Analyse de  
Bayle, T. 3.

M. Bayle dans la fameuse contro-  
verse d'un Philosophe & d'un Abbé,  
détaille clairement les contradictions  
formelles des Mystères. » Il est évi-  
» dent que les choses qui ne diffèrent  
» pas d'une troisième ne diffèrent pas  
» entr'elles ; c'est la base de tous nos  
» raisonnements ; & néanmoins la ré-  
» vélacion du Mystère de la Sainte  
» Trinité nous assure que cet axiome  
» est faux. » Vous sentez que Bayle  
ne conclut pas la fausseté de l'axiome,  
mais celle du dogme.

» Il est évident que pour faire un  
» homme qui soit réellement & par-  
» faitement une personne , il suffit  
» d'unir ensemble un corps humain  
» & une ame raisonnable. Cependant  
» le Mystère de l'Incarnation nous  
» persuade que cela ne suffit pas ; d'où  
» il s'ensuit , que ni vous ni moi ne  
sçaurions

» sçaurions être certains , si nous som-  
 » mes des personnes. « Or un Myf-  
 tère qui combat la certitude de notre  
 existence personnelle , est contraire à  
 l'évidence.

» Il est évident qu'un corps humain  
 » ne peut pas être en plusieurs lieux  
 » tout à la fois ; & que sa tête ne sçau-  
 » roit être pénétrée avec toutes ses  
 » autres parties sous un point indivi-  
 » sible ; & néanmoins le Mystère de  
 » l'Eucharistie nous apprend que ces  
 » deux choses se font tous les jours «.

Je pourrois vous citer mille textes  
 encore , mais je me borne à vous  
 exposer les trois genres d'objections ;  
 l'inutilité , l'incompréhensibilité , la  
 contradiction des Mystères. Chacun  
 de ces genres , est susceptible de dé-  
 tail & d'objections variées à l'infini.  
 A mesure que vous lirez nos ouvrages ,  
 vous sçauvez les discerner & les ap-  
 pliquer. Je ne m'étends point sur cet  
 objet , déjà vous pensez comme nous,



## L E T T R E   X X X V I I .

*Le Baron, à M. de Simpal.*

Vous ferez étonné, Monsieur , & je le fuis moi-même ; votre lettre a produit fur moi l'effet le plus fingulier, Mon opposition aux Myftères étoit , & est encore extrême ; ç'a été dans tous les temps la source de mes doutes , parce que pour croire , je veux voir & comprendre ; tous les objets du Christianisme , en absorbant mes lumières , me jettoient dans les ténèbres. J'espérois que vos discussions m'éclaireroient : point du tout ; d'un côté mon opposition subsiste ; elle a même augmenté ; de l'autre vos textes ne m'ont pas convaincu ; je sens pourtant que c'est-là , tout ce qu'on peut dire de plus fort (1).

---

(1) On voit ici la marche de l'incrédulité ;

1°. La raison ne peut exiger qu'on lui fasse comprendre tout ce qu'on lui propose , mais seulement qu'on lui en prouve l'existence & la vérité, elle est fragile & bornée , elle ne peut donc embrasser des objets infinis , ni lier des conséquences à l'infini. Votre argument : *tel Mystère est impénétrable , donc il est faux , donc il n'est pas révélé* , me paroît combattu par celui-ci. *Tel Mystère est révélé ; donc quoique impénétrable il est vrai*. De-là , il suit que l'incompréhensibilité ; c'est-à-dire , l'élévation au dessus des lumieres de l'homme , n'est point ( précisément

---

elle ne vient pas de la saine raison , mais des ténébres , soit des sens , soit de l'esprit , soit du cœur. Le Baron étoit convaincu que Simpall ne pouvoit résoudre aucune de ces difficultés ; au lieu d'en conclure la vérité du Christianisme , il résiste à cette lumiere , & cherche lui-même une autre méthode pour s'égarer , pour y trouver sa paix , alors même qu'il la fuyoit. Que d'exemples d'un semblable égarement !

par - là ) fausseté , & contradiction.  
 . Je n'ai point encore vu de réponse  
 au parallèle de la profondeur des ob-  
 jets de la Nature & de ceux de la Re-  
 ligion. Nous connoissons l'existence  
 de ceux - là , leurs propriétés , leurs  
 rapports , & le fond nous est absolu-  
 ment inconnu. Trois mille ans de  
 recherches n'ont point encore ouvert  
 le Sanctuaire intime de la Nature , &  
 probablement nous ne le connoîtrons  
 jamais. L'attraction, l'électricité, l'ai-  
 man & tant de découvertes curieuses  
 ou utiles , ne sont que des loix & des  
 effets , & non pas le fond de la Nature ;  
 toute la Philosophie échoue contre un  
 germe de plante , contre un atome.  
 Nous croyons , nous voyons ces ob-  
 jets , ils sont certains , & jamais nous  
 n'en saisissons le fond. Le livre de l'*in-  
 terprétation de la Nature* ne dit rien ,  
 & est inintelligible.

A l'égard des textes qui annoncent  
 des contradictions métaphysiques ,

celui de M. R. suppose une chimère ,  
je suis surpris qu'il l'ait imputée.

Ceux de M. Bayle sont plus spécieux ; j'y ai souvent entendu répondre. Mais pour ne point entrer dans ces questions abstraites , je vais vous dire l'impression que ces textes m'ont laissé. Vous en serez étonné , je crois cependant avoir saisi le vrai point de vue.

Toutes ces discussions , loin de me fixer augmentent mes ténèbres & mes doutes ; aussi ai-je choisi une voye plus lumineuse. Je me suis replié sur mes idées , & j'ai vu que les objets du Christianisme révoltoient les sens , & un certain *instinct* de raison , si j'ose ainsi m'exprimer. Plus je les ai examinés , plus j'ai senti croître ma répugnance. Je me suis livré à cet argument secret & intime , & il a fait disparoître également , & mes préjugés & vos démonstrations. Ainsi laissant cette discussion où je ne vois rien ,

j'ai abandonné les Myſtères , pour un Théiſme pur & ſpirituel.

Telle eſt, Monſieur, la route par où je veux revenir ſur tous nos pas. Vous m'avez expoſé de forts raifonnemens, appuyés de textes précis & reſpectables. Cependant vous avez vu par mes réponſes qu'une partie de mes doutes ſubſiſtoit ; & pour ne point multiplier à l'infini les repliques , nous ſommes convenus que vous diſſiperiez ces doutes dans nos conférences. Prenons ce ſage parti ; je veux en épuifant les matieres , parvenir à mon objet , qui eſt la certitude & la paix. Je veux y réunir les fruits de mes anciennes recherches, les fruits de vos lettres, & des connoiſſances profondes que vous n'avez encore pu me communiquer ; les fruits même de toutes mes objections de détail, en les faiſant céder à l'éclat & à l'enſemble de la lumière philoſophique. A l'aide de ce flambeau, j'arracherai ces épines impor-

tûnes qui ne me tourmentent malgré moi, que parce qu'une noble audace n'a pas encore ôté la foiblesse & les entraves de mon éducation. Je serai le plus heureux des hommes, si je reviens de Livert aussi éclairé, & aussi ferme que vous l'êtes. Vous voyez mon projet & mon desir, trouvez, je vous prie, les moyens sûrs de l'effectuer.

P. S. Nous ne parlerons point du culte ; je ne l'envisagé que comme un symbole & une image. Si la Religion est divine, tous les rites qu'elle prescrit, sont utiles & respectables. Si elle est fausse & superstitieuse, les rites ont le même caractère. Je fais donc dépendre le culte entier d'un point décisif : *la Religion est-elle divine ?* Cette méthode me paroît dans l'ordre géométrique (1).

---

*Observations de l'Editeur (1).*

LES incrédules opposent trois prétendues dé-

monstrations aux Mystères , pour se dispenser d'adhérer aux preuves qui démontrent que ces Mystères sont révélés.

1<sup>o</sup>. *La contradiction morale*, c'est-à-dire , la disconvenance des Mystères , & de la grandeur de l'Etre suprême ; c'est-là une témérité inouïe. Dieu est toujours essentiellement grand , essentiellement immuable en lui-même. L'Incarnation du verbe , & toutes ses opérations , loin de déroger à cette gloire , n'ont d'autre objet que de la faire connoître & aimer. Pour juger que ces œuvres sont indignes du Très-haut , il faudroit connoître à fond tous les rapports de l'Etre infini , soit intérieurs , soit extérieurs , ce qui implique. Il est un jugement plus sage & plus sûr. Dieu a opéré telle œuvre ; donc cette œuvre est digne de lui , & utile à l'homme. Ce jugement est évidemment vrai.

2<sup>o</sup>. *L'incompréhensibilité* est la chose du monde la plus simple. Outre que les objets de la Nature , tous incompréhensibles , quant au fond le démontrent , la raison le dit hautement. Notre esprit est borné ; il n'a qu'une portion très-mince de lumieres. Dieu est infini ; il suit donc nécessairement , qu'il est dans cet Etre infini , des objets infiniment supérieurs aux facultés intellectuelles de l'homme ; voilà le Mystère. Loin que cette idée étonne , absorbe nos

Le réquisitoire du célèbre Avocat Général du Parlement de Paris, M. Séguier ; piece admirable , où la force de l'éloquence , l'amour de la justice , le zèle de la vérité brillent sous mille traits qui étonnent , qui pénètrent , qui enflamment de Religion tout à la fois , & d'indignation. Je ne puis m'empêcher de vous en tracer quelques lambeaux. Admirez ce noble début , digne du Prince des Orateurs.

» Jusqu'à quand abusera-t-on de notre patience ? s'écrioit l'Orateur Romain , dans un temps où la république exposée à toute les fureurs d'une faction prête à éclater , comptoit au nombre des conjurés , les citoyens les plus illustres , mêlés avec la plus vile populace ! Ne pourrons-nous pas aujourd'hui adresser les mêmes plaintes aux Ecrivains de ce siècle , à la vue de cette espece de confédération , qui réunit presque tous les Auteurs en tout genre contre



» la Religion & le Gouvernement ? Il  
 » n'est plus possible de se le dissimu-  
 » ler : cette ligue criminelle a trahi  
 » elle-même son secret. Le zélé Ma-  
 » gistrat pourroit-il trouver une allu-  
 » sion plus forte & plus heureuse pour  
 » marquer sa vive indignation ?

» Il s'est élevé au milieu de nous  
 » une secte impie & audacieuse ; elle a  
 » décoré sa fausse sagesse du nom de  
 » Philosophie.... ses partisans se sont  
 » élevés en précepteurs du genre hu-  
 » main. *Liberté de penser* ; voilà leur  
 » cri , & ce cri s'est fait entendre d'une  
 » extrémité du monde à l'autre. D'une  
 » main ils ont tenté d'ébranler le  
 » trône ; de l'autre ils ont voulu ren-  
 » verser les autels. » Vive peinture de  
 nos orgueilleux Philosophes , & de  
 leur malheureux concert. Quelle hor-  
 rible sagesse , sous le nom respectable  
 de la Philosophie ! fut-il jamais prof-  
 titué plus indignement !

» Ceux qui étoient le plus faits pour

» éclairer leurs contemporains, se sont  
 » mis à la tête des incrédules ; ils ont  
 » déployé l'étendard de la révolte ; &  
 » par cet esprit d'indépendance ils ont  
 » cru ajouter à leur célébrité. Une  
 » foule d'Ecrivains obscurs , ne pou-  
 » vant s'illustrer par les mêmes talens,  
 » a fait paroître la même audace ; &  
 » ils n'ont dû leur réputation qu'à la  
 » licence de leurs écrits , & au funeste  
 » appas du Pirrhonisme qu'ils ont  
 » présenté ». Peut-on méconnoître  
 les chefs & les Coriphées de la Phi-  
 losophie ? & cette troupe subalterne ,  
 qui n'ayant que l'audace & l'impiété ,  
 marchent sous leurs étendards , &  
 s'imaginent partager leur gloire ?

L'illustre Orateur discerne ensuite  
 les genres de style, les mêmes préci-  
 fément que ceux qui tracent dans le  
 Code Simpal , les règles horribles de  
 la composition ; règles qui ne sont  
 que trop réelles ; style obscène & vo-  
 luptueux ; style insidieux de bienfai-

fance, style de gravité & de réflexions, style léger & agréable, tout est caractérisé, tout est foudroyé; » cette secte d'angereuse a employé toutes les ressources, & pour étendre la corruption, elle a empoisonné, pour ainsi dire, les sources publiques. Eloquence, poésie, histoire, romans, jusqu'aux dictionnaires, tout a été infecté. « Là sous un seul trait est exprimé l'indigne abus que la Philosophie fait de toutes les sciences; partout elle insinue des traits pestilentiels.

» Nous n'ignorons pas à quelle haine nous nous exposons, en osant déferer aux Magistrats une cabale aussi entreprenante qu'elle est nombreuse. Mais quelque risque qu'il puisse y avoir à se déclarer contre ces Apôtres de la tolérance, les plus intolérans des hommes, dès qu'on se refuse à leurs opinions; nous remplirons le ministère qui.

» nous est confié , avec l'intrépidité  
 » que donne la défense de la vérité ,  
 » & l'amour du bien public. « Quel  
 Ministre, quel citoyen sensé , après ce  
 beau trait de sagesse & de vigueur ,  
 refuseroit , où il le faut , de se montrer ?  
 auroit la lâcheté de craindre de tels  
 ennemis ? que peuvent-ils après tout ?  
 ils ont épuisé leurs foudres.

» Nous étions occupés à rassembler  
 » toutes ces productions funestes ,  
 » lorsque nous avons été informés que  
 » ce même désordre avoit excité l'in-  
 » dignation de l'assemblée générale du  
 » Clergé de France. Le Roi lui-même  
 » nous a fait connoître que les Evê-  
 » ques de son Royaume avoient por-  
 » té aux pieds du trône des plaintes  
 » également vives & respectueuses , sur  
 » l'audace effrenée des écrits irréli-  
 » gieux.

» Vous applaudirez sans doute à  
 » une démarche que la Religion ou-  
 » tragée attendoit du zèle de ses pre-

» miers Ministres , & dont la piété du  
 » Roi annonçoit le succès ; & vous ne  
 » serez pas étonné , que joignant nos  
 » efforts , à ceux de cette illustre as-  
 » semblée , nous portions aujourd'hui  
 » dans le temple de la justice, les mêmes  
 » plaintes & les mêmes vœux. « Un  
 concert aussi édifiant , & aussi redou-  
 table devoit humilier, terrasser ces su-  
 perbes Ecrivains: de quel poids sont des  
 éloges trompeurs , qu'on s'obstine de  
 donner à leurs talens, lorsque les deux  
 sanctuaires s'accordent pour les flé-  
 trir !

L'illustre Orateur dépeint ensuite,  
 dans sa vive amertume les ravages de  
 cette Philosophie funeste : ils sont uni-  
 versels , ils ont pénétré des palais aux  
 chaumières. » Bientôt plus de foi ,  
 » plus de Religion & plus de mœurs.  
 » L'innocence primitive s'est altérée ,  
 » le souffle brûlant de l'impiété a des-  
 » séché les ames & consumé la vertu. «  
 Il faut que ces ravages soient déjà

bien répandus pour exciter un zèle aussi ardent ! Ces faits si affligeans pour la Religion & l'humanité , ne sont que trop réels & trop notoires.

Après un court précis de six ouvrages de ténèbres , le Démonsthène Chrétien , vient au *système de la Nature* & débute ainsi : » Il est le comble  
 » du scandale , & couronne tous les  
 » attentats dont l'impiété est coupable  
 » envers l'Etat & la Religion..... La  
 » cabale philosophique dont il est devenu le Code , annonce avec orgueil  
 » ce nouveau *système de la Nature* ,  
 » comme devant anéantir tous les  
 » préjugés , rappeler l'Univers entier  
 » à son état primitif , & faire rentrer le  
 » genre humain dans tous ses droits. «  
 Ainsi nos sages insensés , ne rougissent-ils point de parler d'un livre sorti de l'enfer pour corrompre & perdre la terre ; après cela jugeons du prix de leurs éloges.

L'Orateur analyse ensuite avec au-

tant de clarté que de justesse ; confond  
 avec autant de zèle que d'autorité ce  
 libelle détestable. Sans le fuivre dans  
 ce détail si intéressant , je me borne  
 à vous proposer ces traits frappans ,  
 sur les ravages que voudroit faire dans  
 la société le coupable Auteur du *syste-  
 me de la Nature* ; » les sociétés ne  
 » sont à ses yeux qu'un vil assemblage  
 » d'hommes lâches , ignorans , cor-  
 » rompus , prosternés devant des Prê-  
 » tres qui les trompent , & des Princes  
 » qui les oppriment. Les chefs des  
 » nations sont des méchans & des  
 » usurpateurs qui sacrifient les peu-  
 » ples à leurs folles passions , & qui ne  
 » s'arrogent le titre fastueux de repré-  
 » sentans de Dieu , que pour exercer  
 » impunément le despotisme. De ces  
 » principes l'Auteur fait sortir une  
 » foule de maximes séditionnaires , & vo-  
 » mit contre les Souverains des in-  
 » vectives , que nous ne répéterons  
 » pas dans ce lieu sacré , où la majesté

## L E T T R E   X L I I .

*Le Comte de Livert , au Marquis  
de Nointon.*

Vous avez bien perdu , mon cher Marquis ; le Baron Danois qui nous a donné huit jours , est d'un caractère charmant , d'une gaieté aimable ; il joint les talens à la douceur de la société. Nos Messieurs le regardent comme un homme d'un vrai mérite ; il nous a appris mille choses curieuses du Nord , soit de Politique & d'usage , soit de Physique & d'Histoire naturelle. Les jolis Magots , que ces Lapons de Groenland ; le beau Lac que la mer glaciale ! Quels monstres que les baleines !

Le Baron a été très-flatté de sçavoir au vrai l'état de la branche des Salveri en Danemarck ; celui qui après la déroute du malheureux Sforce alla



s'y refugier , servit avec éclat , parvint aux premiers grades militaires , & obtint un fief considérable de l'Empire dans le Holstein ; ses descendans ont été plus connus sous le nom de Baron Desbing. Ils ont possédé les plus grandes charges , fait de belles actions ; actuellement encore les deux freres sont Officiers généraux , & décorés de l'Ordre de l'Eléphant.

Vous sentez combien ce détail a fait de plaisir au Baron , d'autant mieux que ce Seigneur Danois qui l'a très-fort goûté , s'est chargé d'établir entre les deux branches une correspondance d'amitié , & même d'intérêt , au cas que l'une des deux manquât ; le Baron vous dira mieux le fait. Je vous le renvoye bien malgré nous ; mais il avoit trop d'empressement de vous revoir.



## L E T T R E   X L I I I .

*Le Baron , à M. Simpal.*

Ils sont donc écoulés ces heureux jours, mon cher Simpal ! Que dis-je ! non, ils durent encore, le souvenir en sera pour moi délicieux & éternel, & le bonheur qu'ils m'ont procuré inaltérable. Le Marquis étonné de ma joie, l'attribue aux nouvelles flatteuses que j'ai eu sur les Salveri Danois ; assurément cela m'a fait grand plaisir ; mais ma félicité naît de ma paix ; j'en ai puisée dans vous , dans les trésors de la Philosophie. Oui , il me falloit un temps , & un séjour aussi tranquille , pour ce grand ouvrage ; vos lettres seules n'auroient pu l'opérer. Dans ces entrevues solitaires , dans ces bosquets écartés , dans ces nuits presque entières , où entraînés par le feu & l'intérêt que nous mettions dans nos

differtations , nous étions si étonnés de voir déjà renaître le jour , quelle multitude de choses ! quelle confiance intime ! tout y naissoit du cœur , tout y rentroit : non , il ne m'a plus été possible d'y résister , & votre victoire fait ma paix & mon bonheur.

Chose étonnante ! vous ne m'avez presque rien dit de nouveau ; seulement vous avez développé les textes avec plus d'étendue & de force , avec plus de zèle encore & d'intérêt ; & les mêmes objets , qui dans vos lettres m'avoient peu éclairé , ainsi proposés , pressés , ont été pour moi des traits vifs de lumière & de certitude. Il me sembloit qu'on m'arrachoit un bandeau , qu'on dessilloit mes yeux ; mes préjugés si importuns & toujours renaissans , sont dissipés ; la Philosophie se présente sous une nouvelle face ; tant il vrai qu'il est des moments heureux où il faut saisir la vérité !

C'en est donc fait , mon cher Sim-

pal, plus d'objections & de doutes, ni sur le Christianisme, ni sur la Philosophie. Je pense en tout d'après vous, & comme vous. Voilà le point d'appui nouveau de toutes nos dissertations; elles n'auront pour objet que de m'ouvrir le sanctuaire le plus intime de la Philosophie, que de m'en livrer les richesses. Quelle vaste & sublime carrière !

Une seule chose m'embarrasse; étant Italien, il faudra bien que je me conforme au culte. Si j'affiche la Philosophie, je m'expose au mécontentement d'un pere, au mépris de mes citoyens, aux loix sévères des tribunaux. Quoi faire ? heureuse la nation où sans danger on peut s'éloigner des temples & mépriser le culte ! Quand régnera donc cette tranquille tolérance en Italie ! quoi ! faudra-t-il penser en Philosophe & copier le Chrétien ? je ne puis m'y résoudre. Je crois y voir l'indigne dissimulation d'un Ado-

rateur hypocrite. Guidez-moi dans cet embarras ; inspirez-moi toute la force philosophique , & nulle considération humaine ne m'arrêtera.

---

## LETTRE XLIV.

*Le Marquis de Nointon , au Comte de Livert.*

**J**E suis doublement affligé , mon cher Comte , de n'avoir pu accompagner le Baron à Livert. Il m'a tout raconté , & jamais je ne l'ai vu si joyeux. Le Chevalier Danois lui a dit les choses les plus flatteuses sur la branche Salveri ; je crois même qu'après qu'ils se seront mutuellement écrits , il est dans le dessein d'aller jusqu'en Danemarck. Tout occupé de ce singulier événement , j'imagine que la Philosophie a été bien languissante , & Simpal oublié ; puisse-t-il l'oublier pour toujours ! Je ne sçais pourquoi

mes craintes sur cette société trop  
assidue augmentent,

---

## LETTRE XLV.

*Simpal , au Baron de Salvèri.*

VOTRE paix , mon cher Baron ,  
votre joie pure & vive , votre félicité  
nouvelle me met au comble de mes  
vœux. Vous avez pris le seul moyen  
qui put vous y conduire , & vous l'avez  
saisi avec une justesse & une pénétra-  
tion qui m'a frappé. Je ne puis vous  
le cacher , mon cher Baron , vos ob-  
jections vives & renaissantes m'ef-  
frayoient ; aux textes les plus précis ,  
vous opposiez toujours ce que les  
Chrétiens allèguent de plus spécieux ,  
vous appelliez cela *vos nuages* , &  
moi je les regardois comme violens  
préjugés , que je craignois fort de ne  
pouvoir vaincre. Aussi scûs-je habile-  
ment vous proposer de ne rien repli-

quer par lettres ; jamais nous n'aurions pu éclaircir les matieres , ni fixer votre conviction. Je sentoís l'avantage des discussions de vive voix , & le succès a surpassé mes espérances.

J'en conviens , mon cher Baron , je n'ai rien ajouté à la force des textes , & néanmoins je ne suis point étonné de votre prodigieux changement. Pas un de ces textes qui ne soit une source féconde de lumieres & de vérités ; surtout étant ainsi analysés , développés , par un raisonnement suivi ; ils ont donc porté la conviction dans votre ame ; plus de nuages , plus de perplexités ; vous avez enfin secoué le joug des préjugés Chrétiens , & vous voulez vous livrer avec ardeur à la Philosophie. Voilà , mon cher Baron , l'heureux terme de nos desirs & de nos projets.

Entrons dans cette nouvelle carrière je vous parlerai désormais , non pas comme à un Profélite , mais comme

à l'Adepté le plus décidé; je vous ouvrirai le Sanctuaire intime de la Philosophie, sans vous cacher aucun de ces secrets , qu'on ne confie qu'aux partisans les plus zélés, les plus éprouvés , ou plutôt qu'aux Maîtres de ce grand Art. Ce nouveau projet resserre nos liens, les rend plus solides encore & plus aimables. Ce n'est pas seulement l'amitié, l'estime, la confiance qui nous unit; c'est *l'intimité de l'être*, si je puis ainsi m'exprimer. Nous n'aurons plus qu'un sentiment, qu'un esprit, qu'une ame. Livrez-vous, mon cher Baron, à cette effusion de nos cœurs; vous n'y trouverez que paix, que lumières, que délices, & tous ces avantages seront mutuels; déjà je les éprouve. \*

P. S. Voici ce que je pense sur le culte d'après Rousseau, Voltaire & tant d'autres. Vous sçavez le trait du Vicaire Savoyard Déiste & bon Curé; de M. de Volmar, Athée & Chrétien



extérieur ; que ce soit votre règle , & en voici les motifs. Le culte est un usage local ; on le doit à la bienséance & aux loix. Ce n'est donc point par dissimulation & hypocrisie qu'on s'y foumer , mais par une sage politique. Les anciens Philosophes alloient aux Temples & aux sacrifices , regardant ce culte comme un emblème ; imitons les : qu'importe sous quelles emblèmes nous exprimions nos sentimens ! que ce soient celles des Mosquées , ou des Temples d'Italie , tout est égal au Philosophe. Telle est sa sagesse , telle est sa force ; toujours dans les cultes même opposés , véritable Adorateur (1).

---

(1) Cette singulière décision est chaque jour réduite en pratique. C'est-là , dans toute la rigueur des termes , une lâche hypocrisie , une imposture réfléchie , une impiété réelle. Car enfin supposons un Théiste , qui connoissant & adorant un Dieu , regarde comme superstitions & mensonges tout culte , toute révélation ; peut-il sans outrager le Dieu de la vérité , professer

---

 LETTRE XLVI.

*Le Baron de Salveri pere , à son fils.*

**J**E reçois , mon cher fils , une lettre du Commandant du Lyonnais , entièrement dévoué à nos intérêts. Il me marque le succès favorable qu'il augure de l'affaire importante dont il a bien voulu se charger. Vous n'êtes pas loin de Lyon , ne manquez pas d'y aller ; votre présence y fera très-utile ; d'ailleurs vous devez cette déférence

---

extérieurement un culte faux , & cela pour plaire aux hommes , & suivre leurs loix , leurs usages d'erreur ? peut-il retenir captive la vérité qu'il connoît ? protéger , appuyer le mensonge en y adhérant publiquement ? y affermir ses freres en les trompant ? Que d'Adorateurs semblables dans le Christianisme même , parmi les Philosophes ! Ce que je dis de ce Théiste , se dit également de toute secte possible.

H ij

à un homme qui nous oblige si galamment.

Vous trouverez encore , ou à Lyon ou dans un château peu éloigné , M. de Monti , ancien ami de la maison , & celui du Marquis ; il fera enchanté de vous recevoir. C'est un Sçavant , mais un Sçavant vertueux & Chrétien , qui dans le tumulte des armes , a conservé les principes de sa Religion , & toutes les vertus sociales.

Je pense que vous ne tarderez point d'aller à Paris ; c'est l'objet que je me suis proposé , en consentant à votre voyage. Vous devez juger , mon cher fils , de ce qu'il m'en a coûté par la tendresse que j'ai toujours eue pour vous : (1) j'ai sacrifié mon repos & ma

(1) Le Baron de Salveri pere , joignoit la Littérature & les beaux Arts à un caractère reconnu de droiture , & à une solide Religion. Il avoit servi avec distinction , & vivoit depuis sa retraite en grand Seigneur à Milan & dans ses terres.

consolation à vos intérêts ; ainsi un pere raisonnable doit-il agir.

J'ai bien de la joie de vous sçavoir chez notre ami le Marquis de Nointon ; c'est une maison de piété & d'honneur ; vous ne pouvez y puiser que de bons principes , y voir que de bons exemples ; remettez lui cette lettre.

Vous voilà prêt , mon cher fils , à faire un voyage gracieux , mais peut-être dangereux ; écoutez sur cet objet les avis d'un pere qui vous aime tendrement. Je connois le grand monde , j'ai demeuré assez long-temps à Paris , j'y ai vécu dans des sociétés distinguées , & je puis vous y tracer une route de prudence.

---

Il aimoit tendrement son fils , sur lequel il avoit formé de hautes espérances. Son cœur est exprimé dans cette lettre si pathétique. Il n'y avoit que le délire de la Philosophie qui put armer un fils estimable d'ailleurs & bien né , contre des avis si sages & si touchants.

Je veux d'abord que vous y paroissiez sur un ton de décence convenable à votre rang. Point de dépenses folles & ruineuses ; à l'égard des dépenses utiles , ou même ( dans les occasions ) des dépenses d'éclat , ne vous refusez rien , mon Banquier sera à vos ordres ; ce que j'ai est à vous , & la chose du monde qui m'intéresse le moins , dans mes justes craintes , c'est la fortune.

Vous êtes jeune encore , & le grand théâtre où vous allez vous montrer est plein de dangers. Par la tendresse que j'ai pour vous , mon cher fils ; par tous les sentiments que vous me devez , & qui sont je le sçais gravés dans votre cœur , évitez les pièges qu'on tendra à vos mœurs & à votre Religion. Je vous crois en garde contre les premiers. Les maisons distinguées où vous aurez accès , conserveront vos sentiments d'honneur ; je suis bien convaincu que vous éviterez la société libertine des jeunes Seigneurs , qui re-

gardent comme l'appanage de leur rang , de se faire gloire de leurs débauches ; & de consumer avant leur majorité même , des biens immenses pour enrichir des Actrices. Non , mon fils n'aura jamais cette bassesse.

Mais le piège qui me fait trembler c'est celui de la fausse philosophie. Paris en est le centre ; là , se réunissent les Sçavans les plus illustres du Royaume, & il en est , m'a-t on assuré, qui ont conjuré de détruire s'il étoit possible le Christianisme , par leurs séduisants écrits. Que ne puis-je, mon fils , ranimer ici ma tendresse , ma force, mon zèle, mon autorité, pour imprimer ineffaçablement dans vous l'horreur de cette impiété !

Vous êtes Italien, mon fils ; ce nom seul vous attirera des dérisions ; on nous croit tous cagots, fanatiques , ignorans ; vous sçavez cependant que j'ai cherché les Maîtres les plus célèbres , pour vous ouvrir la carrière des

Sciences ; peu de jeunes gens à Paris , ont pu avoir une meilleure éducation. Quoi qu'il en soit , sur le titre seul d'Italien , on vous traitera de dévot , superstitieux , & pour effacer cette tache , on tâchera de vous rendre impie.

Evitez , mon cher fils , un scandale si affreux ; séparez-vous de ces Sçavans pervers , qui sous prétexte de perfectionner les Sciences , sapent la Religion. Si vous aimez leur société , vous adopterez leurs principes , vous courrez à votre perte.

Souvenez-vous des leçons de vérité , qui dès votre enfance , ont gravé dans vous les principes du Christianisme ; souvenez-vous de votre oncle , Prélat si respectable , si éclairé ; d'une famille où la piété a été comme héréditaire ; souvenez-vous que vos parens alors Sénateurs à Venise , ont foudroyé l'Académie naissante de l'impie Socin. Souvenez - vous d'un pere qui vous

loi morale est inséparable de l'essence du premier être; or, s'il n'y a point d'immortalité, cette loi est sans force, sans motif; cette loi n'existe plus relativement aux hommes, puisqu'un être qui bientôt rentre dans le néant, n'a que des devoirs relatifs à son existence fugitive; donc comme la loi éternelle est d'une nécessité géométrique, l'immortalité d'un être moral, est ( d'après les desseins du Créateur ) de même nature. Ce rapport est essentiellement vrai.

Il est une société fondée sur la sagesse & la volonté du Créateur; pour l'affermir, la perpétuer, il a donné aux hommes le pouvoir de faire des loix; ces loix attachent la gloire à la vertu, le châtimement à l'injustice. Or, cette force seroit ( presque toujours ) chimérique; les loix humaines ne pouvant former un lien de conscience, qu'autant que Dieu lui-même en est le vengeur; le mauvais citoyen pour-



roit , ou les éluder par adresse , ou les rompre avec violence ; la société seroit dans le cahos , elle périroit. Donc comme il est une société établie par le Créateur , affermie par les hommes , il est une immortalité ; puisque c'est-là le sceau auguste , qui , seul puisse former l'obligation constante , & la force invincible des loix humaines.

Que d'autres preuves encore ! je les supprime. Or , point de preuves possibles de la mortalité , que des souhaits. On défie ces Messieurs d'en produire une autre ; après cela appréciez le *pari*. Vous y trouverez , avec une séduction réfléchie , une imposture révoltante.

Il est insensé encore , d'avouer qu'on est sur son être & son sort , dans le doute & les ténèbres , & cependant de se vanter qu'on jouit de la paix ; qu'on ne s'afflige non plus de ces ténèbres , que de ne pas avoir des aîles. Mensonge formel , démenti par la

conscience , par la nature même & la trempe du cœur. Il seroit fou de désirer des aîles ; il est sage , il est même *nécessaire* de souhaiter vivement de connoître sa route & sa fin. La seule perplexité sur cet objet , désole & consterne ; cette perplexité empêche de prendre les moyens d'arriver à sa fin , elle y met de puissants obstacles , & conséquemment expose à perdre sans ressource son sort & son bien-être. Or , il n'y a que des aveugles , ou des gens en délire , qu'un danger si affreux n'allarme point.

Si comme les Philosophes l'avouent , l'opinion de la mortalité est dangereuse au peuple , pourquoi la frénésie de la lui annoncer ? veulent-ils écraser la société ? le peuple n'en forme-t-il pas les trois quarts ? n'étant plus retenu par la crainte de l'avenir , s'il suit la fougue de ses passions & de ses intérêts que deviendrons-nous ? que les Vassaux mécontents , furieux

attaquent leur Seigneur , les peuples leurs Magistrats , les soldats leurs Généraux , les sujets leurs Princes ? que les injustes pillent , que les assassins égorgent , &c. où en fera la société ? Tel est le système effréné que nos Philosophes humains & bienfaisans , ne frémissent pas de donner ?

Que ce système ne soit dangereux qu'au bas peuple , & non pas *aux gens d'un certain rang* , c'est une assertion pitoyable , démentie par les faits. Où sont donc les rivalités , les haines , les jalousies , les vengeances , les meurtres ? où sont les usures , les injustices , les vols & les rapines ? où sont les vexations , les concussions publiques ? où sont , en un mot , les grands scélérats , les perturbateurs , les dévastateurs ? Parmi les gens *d'un certain rang* , plus ils sont élevés dans la société , plus leurs passions sont voraces & terribles. Dans le genre de nuire & de dévorer , si les petits sont

des *belèttes*, les grands sont des *lions*; le parallèle est exact.

A l'égard du Philosophe, on démontreroit par les règles du calcul, que de tous les Matérialistes, c'est celui dont on doit le plus se défier. Qu'un citoyen grossier croie que tout périt avec le corps, il ne se gênera point dans ses passions; mais enfin il ne sçaura pas combiner son système. Le Philosophe se croyant une fois convaincu, sçaura extraire avec plus d'esprit, plus d'art, plus d'intérêt, les effets meurtriers du principe. Dire que la société, étant *sa seule divinité*, il lui offre l'hommage & l'encens de la probité, ce paradoxe seroit plutôt la matière d'une comédie, que d'une dissertation. La société est nécessairement fondée sur l'ordre éternel. Tout homme qui n'a point de Religion, n'a point de société par principes; c'est une société de calcul & de politique; il n'en remplit les de-

voirs qu'autant que son goût , son intérêt l'y porte.

Qu'il prétende ensuite être *pétri du levain de l'ordre* ; avoir le *tempérament d'agir par raison* : cet orgueil tient du grotesque & du délire. Il est comme tout autre pétri du levain de misère ; porté à la fausse félicité , à l'injustice ; comme tout autre , il suivra ses passions , il leur sacrifiera les plus justes intérêts des citoyens & de la patrie. Tel est l'homme , tel est le Philosophe.

Tout ce qu'ils allèguent de pompeux & de sublime , *ordre , raison , probité , honneur , sentiment délicat d'amour-propre* , &c. ne sont dans leurs bouches que des termes ampoulés , vuides de sens. Ils en ôtent , par leurs principes même , la force & la réalité. Malgré ces protestations prétendues de sagesse , on leur dira toujours avec un des leurs. *Où est le Philosophe , qui pour sa gloire ne tromperoit pas le genre humain ?*

Quoi ! ne rien craindre , ne rien espérer pour une autre vie , est un motif de plus pour bien faire en celle-ci ? quoi , le motif humain & naturel , seul possible alors , a plus de force que celui de l'immortalité ? ce paradoxe tient du délire. Car enfin , le motif de l'immortalité n'ôte aucun des motifs sensés de la nature ; il les affermit même , & il les épure. Ceux-ci , s'ils sont seuls , rentrent dans l'orgueil & l'intérêt ; & jamais ils ne peuvent engager qu'à faire le bien utile , le bien conforme aux passions. Tout désordre , toute injustice qui les protégera , (j'excepte la crainte des hommes) fera nécessairement la loi du Matérialiste.

Vous m'aviez annoncé le projet de détromper le Comte de Livert ; n'hésitez pas de le tenter. Vous le devez , & par amitié & par zèle.



## L E T T R E XLIV.

*Le Marquis de Nointon , au Comte  
de Livert.*

**I**L y a long-temps , mon cher Comte , que je veux vous ouvrir mon cœur. Au hafard de vous déplaire , j'uferai des privilèges du plus ancien & du meilleur de vos amis. Dites-moi donc , par quel *talisman* êtes-vous tout de fuite devenu Philosophe ? Nous avons toujours vécu enfemble ; passer les quartiers d'hyver dans les plaifirs , & les étés à la guerre ; lire dans les momens de loisir , ou d'ennui peut-être , quelques livres de littérature , d'hiftoire , voilà quelle étoit notre fphère. Et depuis que vous avez retiré chez vous Simpall , vous vous croyez Philosophe ? c'est un phénomène.

Je ne puis vous détromper par moi-même ; mais je dois vous rendre en

révolution ; & pour y travailler plus efficacement , il est essentiel de vous apprendre le grand art de la composition philosophique.

Pour détruire le Christianisme , il ne faut pas toujours l'attaquer de front , souvent on réussit mieux sous un voile spécieux ; & dans un ouvrage littéraire on sçait insinuer des maximes captieuses , plus efficaces qu'une controverse théologique. Cette méthode peut être comparée *aux ruses de la guerre*. Combien de fois des manœuvres secrètes ont-elles procuré la victoire , qu'une armée de cent mille hommes n'auroit pas remportée ? Il en est de même dans la guerre philosophique , une fine industrie a plus de succès que des argumens en forme. Je vais vous en citer quelques exemples ; votre imagination vive & féconde , sçaura non-seulement les imiter , mais en créer de nouveaux.

*Première ruse.* Au lieu de combat-



tre directement la révélation , feindre de la reconnoître sur certains objets , afin de les détruire plus sûrement ensuite. Bayle excelle dans ce genre ; ayant tâché d'établir que l'immortalité de l'ame ne peut être prouvée par la raison ; » cherchons , dit-il , si Dieu » a décidé pour l'immortalité de notre » ame, & tenons nous en à sa décision , » comme à un arrêt définitif & infail- » lible. « Après avoir plaidé très-for- » tement la cause des Manichéens ; » la révélation est l'unique magasin » des argumens qu'il faut opposer à » ces gens-là ; ce n'est que par cette » voie qu'on peut refuser l'éternité » d'un mauvais principe. « Et ailleurs sur le Pirrhonisme, qu'il appelle , *un grand pas vers la Religion Chrétienne.* » On doit avant toutes choses leur » faire sentir (aux Pirrhoniens) l'in- » firmité des lumieres naturelles, afin » que ce sentiment les porte à recou- » rir à un meilleur guide qui est la foi «.

Analyse de  
Bayle, T. 4.  
p. 112.

Tom. 4. p.  
210.

Tom. 3. p.  
419.

Or comme Bayle attaque en mille endroits la révélation, ces aveux simulés ne sont qu'un prétexte spécieux pour établir le Manichéisme, le Pirrhonisme, par-là précisément qu'il dit que la révélation seule peut les combattre.

Autre moyen ; passer sous silence les faits fondamentaux que les Chrétiens défendent avec plus de vigueur & d'avantage, & s'attacher aux objets de détail. Ainsi détruire une date, un petit fait, une généalogie ; prouver que l'Arche n'a pu contenir tous les animaux ; que les exploits de Samson sont ridicules ; que le Soleil n'a pu s'arrêter, &c. Une seule de ces difficultés, (& il en est mille, bien pressée anéantit l'écriture, & conséquemment la Religion.

Donner toutes les maximes de l'Evangile comme des préceptes ; & la morale devient outrée, révoltante. Eriger en points de foi les opinions

des Théologiens ; & que de bizarreries ! S'attacher à l'écorce des cérémonies des rites , & tout y paroît puérile. En relever , en railler les abus , les confondre avec le culte , & on en donne l'idée la plus grossière , la plus superstitieuse. Tirer les conséquences des principes , fussent-elles défavouées , elles frappent toujours. Ainsi d'après l'intolérance propose-t-on le Christianisme comme une Religion de sang ; d'après le culte des Saints , crie-t-on à l'idolâtrie. Aucun ouvrage même de littérature , où on ne puisse finement insinuer tous ces différents traits.

Prendre un masque , pour dire hardiment sous un personnage étranger , ce qu'on n'oseroit dire soi-même ; ce moyen a été utilement & fréquemment employé. Nous avons des voyageurs Turcs , Chinois , Juifs , Persans , Sauvages , Péruviens , & même des Cabalistiques. Il est dans toutes les règles , qu'un Juif parle en Juif , un Chinois

en Chinois , & conséquemment qu'il insulte les dogmes & le culte des Chrétiens. Il est dans les règles encore qu'un voyageur ne soit pas censé instruit à fond , & conséquemment ses bévues , ses faux narrés ne lui sont pas imputés ; ce sont des méprises & non des calomnies. Vous sentez combien de tels masques donnent de l'avantage.

Autre expédient aussi fécond , celui des allégories : je m'explique. Dans ces Voyages , & même dans toutes les Histoires & Relations il est très-permis de rapporter les diverses superstitions des peuples. Or , avec un peu d'adresse , pas un rite , pas une erreur , pas un usage grotesque ou superstitieux dans l'Univers , qui ne peigne les dogmes ou les rites Chrétiens. Ouvrez nos livres vous en verrez mille exemples. *Préjugé* , c'est le dogme , la foi ; *superstition* , c'est le culte. *Bonze & Fakir* , les Prêtres , les Moines.

(Voyez la réponse du Moulla dans les Lettres Persannes ; ou celle du Prêtre Egyptien , à un homme qui ne vouloit pas adorer les oignons. *Tais-toi misérable , tes blasphêmes me font frémir ; c'est bien à toi à en sçavoir plus que le sacré Collège*) ; le grand Lama de la Tartarie, c'est le Pape. Le fils du Soleil , fondateur de l'Empire des Incas , l'Auteur du Christianisme , &c. cette clef s'étend à tout , vous en sentez la justesse & les fruits. La méprise n'est pas possible , l'allusion étant aussi palpable , que si on écrivoit le nom au bas de l'emblème, Ainsi déclame-t-on hardiment à Paris , contre les superstitions régnantes ; car enfin , peut-on empêcher un Philosophe d'attaquer celle des Indes ?

N'ayez point de délicatesse , mon cher Baron , sur cette méthode , qui d'abord n'annonce pas de la candeur & de la bonne foi ; voici le principe de son équité & de sa justesse. Nous

attaquons l'erreur , nous défendons la saine raison. Dès-lors, dans une cause si favorable , la petite ruse n'est que sagesse de moyens. Il faut éclairer les hommes , comme ils peuvent l'être. Aussi nos Voyageurs , par ces moyens foibles en apparence , ont-ils préparé les voyes à nos brillans succès. Méditez , mon cher Baron , ces moyens ingénieux ; rendez-vous les familiers , & vous pourrez placer dans tous vos ouvrages mille traits aussi heureux.

---

## LETTRE LI.

*Le Baron de Salveri, à M. Simpal,*

**V**ous voulez donc , mon cher Simpal, que j'aspire à la dignité d'Auteur philosophique ; vous m'annoncez des succès , des triomphes , vous m'inspirez les plus hauts projets ; j'en suis flatté, j'en ai le desir, le courage, mais en ai-je les talens ? N'est-ce pas

de votre part une illusion d'amitié ? Votre confiance m'étonne presque. Quoi ! vous me traitez déjà en initié, moi qui ne suis qu'un Profélite naissant ? vous me livrez les secrets de l'Art ? Ah ! vous me pénétrez de reconnaissance, vous animez mon zèle, & vous créez mes talens.

Je ne trouve rien de si adroit, de si heureux que votre méthode. Je vous l'avoue, jadis j'aurois eu la simplicité de la condamner ; mais convaincu que nous travaillons pour la vérité, ce motif justifie toutes ces petites ruses, dès qu'elles sont utiles & même nécessaires. Ainsi saisirai-je le vrai sens des écrits philosophiques, & j'apprendrai à donner aux miens la même force.

Je reçois une lettre de mon pere ; il me donne de grands conseils pour éviter, dit-il, les écueils de la Philosophie quand j'irai à Paris. Je l'aime, l'honore & le respecte. Mais sur cet  
objet,

objet , je ne dépends de personne ; je suivrai en tout l'effort de mon génie & la liberté de mon choix. Voilà le privilège flatteur auquel je renonçois stupidement , & dont vous m'avez démontré le droit précieux.

J'attends avec empressement la suite des règles de la composition ; étoile polaire , elle me guidera dans toutes mes démarches (1).

---

*Observations de l'Editeur. (1)*

Je ne puis exprimer mon étonnement sur le changement de caractère du Baron. La séduction fut prompte & entière. *Ces ruses philosophiques* l'auroient auparavant indigné , & il les adopte.

Feindre un respect simulé pour la révélation , afin de la combattre ensuite avec plus d'avantage ; c'est outrager le Dieu de la révélation ; c'est vouloir jouer les hommes. Les gens sensés ne sont pas la victime de cette illusion.

La méthode qui attaque de petits faits isolés , que des circonstances , ou l'antiquité de ces siècles rend obscurs , est minutieuse & impuissante. Préendre renverser par-là , la Religion,



c'est vouloir abattre un cedre , en lui ôtant une feuille.

Les fausses imputations pèchent contre la vérité & la bonne foi. Il est contre l'équité d'attaquer une Religion sans la connoître ; & contre la probité , si on la connoît , de la proposer sous un faux jour pour la rendre odieuse.

Le masque des Voyageurs est usé , il ne peut amuser & séduire que des esprits oisifs & superficiels ; j'ajoute , ennemis déjà de leur Religion. Quand on la cherche sous mille traits des cultes superstitieux , ou sous des anecdotes satyriques & licentieuses , nées sous la plume d'un Auteur qui cherche à séduire en s'égayant , déjà on est séduit. Ces Voyageurs ont sans doute fait bien des ravages ; ce n'est point par la solidité des raisons , mais par des faits & des images libres , fruits d'un pinceau satyrique.

Il en est de même des allégories , pas une qui ne soit d'une fausseté palpable , pas une qui ne rende l'impiété des Auteurs. N'osant attaquer ouvertement les dogmes ou le culte de la Religion dominante , ils le font sous des emblèmes. Oh ! la docte controverse , voilà cependant la méthode d'une multitude de minces ouvrages , qui croient par-là renverser le Christianisme. Quelle foiblesse ! l'homme de bon sens & de candeur est indigné quand il apprécie des moyens si misérables.

## LETTRE LII.

*M. Ribelle, à M. Simpal,*

**J**E suis enchanté, mon cher Simpal, de ta bonne fortune. Il est singulier que ta disgrâce ait amené ton bonheur. Si ton départ eût été différé de deux jours, ta prison étoit certaine. Les Prêtres, & un homme puissant, fanatique comme eux avoient juré ta perte; ton absence les a calmés; rassure-toi, on ne pense plus à ton livre; une autre fois sois plus discret.

Si je ne te connoissois pas sincère, je prendrois ton narré pour un Roman. Te voilà donc bientôt Comte, je t'en félicite. J'ai travaillé plus que toi pour la Philosophie, elle ne m'a pas si bien récompensé; ne crois pas que je te parle par envie, je suis aussi flatté de tes succès que tu l'es toi-même; & quand tu seras bien affermi dans ton

château , j'irai t'y faire ma cour,

Le projet de plaire à la Comtesse est plus sage que celui de gagner les bonnes grâces d'Eugénie ; St. Preux s'est perdu par sa passion ; ta politique & ta réserve t'ont conduit à un succès solide. Continue ce plan de raison , il est vraiment digne d'un Philosophe.

Tu fondes de grandes espérances sur le Baron ton Prosélite ; prends garde à la dissimulation Italienne. J'augure bien cependant sur le portrait que tu fais de son caractère & de son esprit, Il t'est glorieux d'avoir acquis à la Philosophie un Seigneur de ce rang ; il pourra répandre quelques rayons de lumière dans la ténébreuse Italie.

Les choses vont ici à l'ordinaire, Nous nous assemblons régulièrement pour concerter nos plans ; nous envoyons des Emissaires dans les cercles , & chaque jour nous y voyons de nouveaux Prosélites ; nous avons sous la main, Imprimeur , Colporteur ;

ils courent des risques , mais ils vendent au poids de l'or , & cela leur inspire une noble hardiesse. Il est triste pourtant de mettre au jour de si belles choses , & de se voir forcé à l'*incognito*. Au reste , à la crainte des Magistrats près , jamais nous n'avons eu tant d'éloges , & tant de succès ; mais malgré la douceur d'un sort si riant , pas un de nous qui ne l'échangeât comme toi , contre le château de Livert.

On vient de faire imprimer des brochures pleines de sel , *le Dîner du Comte de Boulainvillier ; la Canonisation du pere Cueufin , la Paix perpétuelle , &c.* Ce dernier doit foudroyer à jamais le Christianisme : il seroit étonnant qu'il résistât à des traits qui le mettent en poudre. Je t'en envoie des exemplaires ; examine s'il est temps de le confier à la Comtesse & au Baron. Nous avons encore des porte-feuilles très-riches , mais nous les ménageons pour donner

chaque mois de la nouveauté. Entre nous cependant tout a été dit; mais le style, les images, les sarcasmes variés à l'infini présentent un tour neuf; en faut-il davantage pour plaire?

*P. S.* Je t'envoie, comme tu le desire, une lettre pour la Comtesse. Quoiqu'éprise de la gloire philosophique, si elle a de l'esprit, je crains qu'elle n'apperçoive que nous nous moquons d'elle. Vois s'il convient au succès de tes projets, de lui offrir cette dose d'encens.

---

### LETTRE LIII.

*M. Ribelle, à la Comtesse de Livert.*

**V**ous serez sans doute surprise, Madame, qu'un inconnu ait l'honneur de vous écrire. C'est sous les auspices de M. Simpal, mon ami intime; & d'ailleurs l'éclat de votre réputation littéraire, qui déjà perce dans nos

assemblées de Sçavans , m'autorise à vous féliciter de la gloire dont la Philosophie vous décore , plus que votre naissance & vos titres.

Oui , Madame , c'est-là une gloire qui n'appartient qu'à vous. La beauté , l'esprit , les grâces , les richesses , tous ces brillants avantages sont communs à bien d'autres ; seuls ils n'attireroient pas des hommages , que nous ne rendons qu'à la supériorité des talens. Les Dacier , les Deshouliere vivent encore , & déjà on a oublié les Princesses de leur siècle. Vous marchez sur leurs traces , Madame , vous les égalez , vous les surpassez ; vous aurez donc dans le temple de la gloire , un trône supérieur encore. Il est plus grand de discuter les vérités profondes de la Philosophie , que d'entendre les langues sçavantes comme Mad. Dacier , ou de faire de jolis vers comme Mad. Deshouliere.

Ce n'est ici , Madame , ni mon hom-

mâge, ni mon encens ; c'est celui de notre société entière. Le récit brillant que nous a fait M. Simpal de vos grands progrès, nous a rempli de la plus haute admiration ; ceci n'en est qu'une foible marque , & nous pensons à vous décerner par un acte solennel la palme qui vous assurera la prééminence sur toutes les Dames sçavantes de la capitale.

J'ose vous le dire , Madame , rien ne doit plus flatter que cet honneur. Notre assemblée exacte & rigide dans ses suffrages , ne les accorde qu'au mérite le plus rare ; je n'en ai vu que deux exemples , envers deux Dames illustres de Berlin & de Pétersbourg. Le Valais sera décoré du même privilège.

J'espere , Madame , que vous voudrez bien venir à Paris , pour y jouir plus délicieusement de votre gloire ; c'est le vœu de tous nos Sçavans , & des Dames Philosophes du haut rang , déposent toute rivalité pour vous en supplier elles-mêmes.

ceur qu'en donnent les anciens Moralistes , ils le peignent comme un attentat & un dérèglement ; vaine & injuste déclamation. Un crime fut-il funeste , le meurtre , par exemple , ou la rapine , ce n'est point là ce qui le rend mal moral ; c'est un trouble dans la société , sans être un égarement dans le cœur. » Le mal moral n'est dans l'homme aux yeux de la Providence , que ce que sont les imperfections dans les êtres physiques ». Or , ces imperfections ne sont pas réelles , elles ne peuvent déplaire au Créateur ; il en est de même des citoyens nuisibles ; quoiqu'ils fassent du mal à la société , leurs œuvres sont indifférentes à la Providence ; elle ne les condamne non plus qu'un arbre abatardi , ou un animal qui ne seroit pas bien conformé. Tout ceci , comme vous le voyez , fuit des principes même de la morale.

Code de la  
 Nature , p.  
 129.



## L E T T R E   L I I .

*Le Marquis de Nointon , à M. de  
Monti.*

**L**E Comte de Livert arriva hier , & apporta au Baron cette lettre de Simpal. Tout de suite je le tirai à part ; & lui répétai plus fortement encore ce que je lui avois marqué. Il m'a écouté tranquillement , mais ses préjugés l'ont emporté sur mes raisons.

Nous avions à dîner le Vicaire général d'Annecy , homme d'esprit & de mérite. L'ayant mis au fait , il fit tomber la conversation sur nos deux fameux Philosophes , Rousseau & Voltaire ; & peignit avec force & énergie l'abus de leurs talens , & le scandale de leurs écrits. Nous appuyâmes l'Orateur , & sous les justes traits de critique , le Comte ne put méconnoître Simpal. Il prit le parti du silence , le

seul possible , car notre Abbé parloit avec autant d'éloquence que d'érudition.

Le soir je fis une nouvelle tentative ; je crus trouver le Comte un peu ébranlé ; pour achever l'ouvrage , je l'ai remis au Baron , qui s'est chargé de lui développer avec sagesse & douceur , & avec un vif intérêt , non-seulement toutes les lettres , mais les anecdotes. Le Comte est sensé , il n'a encore , ni manie , ni obstination dans son système , ainsi nous espérons tous un heureux succès.

---

### LETTRE LIII.

*Le Baron de Salveri , à M. de Simpal.*

J'AI été agréablement surpris , mon cher Simpal , de voir arriver le Comte de Livert ; il nous a dit , que n'ayant pu vous accompagner la semaine dernière , il venoit s'en dédommager.

Vous jugez comment il a été accueilli; nous le garderons autant que nous pourrons. Ne foyez point en peine de lui, nous aurons grand soin d'empêcher qu'il ne s'ennuie.

Je pense comme vous que la morale est l'objet intéressant de la Philosophie, & que de l'ensemble des opinions, le résultat est de nous procurer une vie tranquille, en bannissant les loix trop sévères, & les terreurs paniques. Votre début annonce très-clairement la tige & les douces règles de la morale nouvelle. Dès qu'on la tire de nous, de nos rapports, de nos besoins, de nos penchans, elle ne peut qu'être bien favorable, j'en attends avec empressement le détail.



## L E T T R E   L I V.

*M. de Monti, au Marquis de Nointon.*

**J**E suis charmé, mon cher Marquis, que vous ayez chez vous le Vicaire général d'Annecy ; je le connois, c'est un homme d'un rare mérite & très-instruit ; il aidera le Baron par ses lumières & ses conseils ; & de-là, j'augure le succès le plus favorable.

Simpal est conséquent dans ses noirceurs ; après avoir annoncé la sagesse & la nécessité de la nouvelle morale que la Philosophie doit faire éclore, il la tire des caprices de l'homme ; voilà ce qu'il voudroit établir sur le renversement de la loi éternelle. Autant de textes, autant d'impiétés.

Il est impie de ne point remonter à la Divinité, pour y chercher le principe, la règle, la fin des actions de l'homme. Par-là même qu'il est notre

Créateur , il est notre Modérateur ; ces deux attributs sont essentiellement liés ; il faut , ou nier que Dieu ait créé l'homme , ou avouer que l'homme est soumis à son autorité. Ainsi vouloir adopter une morale réelle qui forme un lien , un devoir , & ne point admettre de loi , c'est raisonner avec autant de justesse , que si on vouloit supposer des vallées sans montagnes , & des cercles triangles.

Il est impie de prétendre que l'homme soit indépendant dans ses actions libres. Quoique par le privilège de sa liberté il puisse choisir le bien , ou le mal ; s'il choisit le mal , il viole la loi de l'ordre , qui l'oblige à conformer toutes ses actions à la volonté & à la sainteté de son Auteur ; dès-lors il est coupable , & il ne l'est que parce qu'il a été libre.

Il est impie de n'admettre d'autre règle , d'autre motif des actions de l'homme , que *sa conservation & son*

*bien-être* , ( c'est-à-dire , ses plaisirs ). C'est dégrader la dignité de l'homme ; c'est ne reconnoître que la vie & l'existence fugitive , nier le siecle éternel ; c'est ôter à Dieu son caractère auguste & inaliénable , celui de règle essentielle de tous les êtres intelligens.

Il est impie d'affurer que le vice & la vertu sont d'institution politique, ils sont d'un ordre immuable. Leur germe primitif , n'est ni la loi des hommes , ni leurs rapports , leurs besoins , mais l'équité éternelle , la *rectitude* essentiellement renfermée dans l'être infiniment parfait. De-là , émanent tous nos devoirs relatifs à Dieu , aux hommes & à nous mêmes ; l'opposition de nos actes , à ces devoirs , est un crime , parce qu'ils résistent à l'autorité immuable du Créateur. Cette tige sacrée n'empêche point que les hommes revêtus d'autorité n'ayent le droit de commander , de défendre ; que l'obéissance à leurs loix ne soit

une vertu , la révolte un vice. Mais cette autorité là même leur vient de Dieu , source unique de toute loi juste.

Il est impie enfin de dire que le mal moral , c'est-à-dire , la révolte de l'homme contre la loi éternelle , n'est aux regards de la Providence , que ce que sont les *imperfections dans les êtres physiques* ; le parallèle est ridicule. Point d'imperfection dans les êtres physiques qu'on ait droit de leur reprocher ; ils sont toujours tels que Dieu les a faits , ou que l'exige la suite & le concours des causes mécaniques. Mais le mal moral est un choix déréglé , une révolte libre de la créature ; dès-lors ce dérèglement est nécessairement opposé à sa volonté sainte.

Que d'horreurs dans une seule maxime , *la tige de la morale*. Après avoir établi un fondement aussi misérable , attendez-vous aux excès les plus monstrueux.



*des fanatiques.* Pas un de ces termes qui n'ait été utilement employé dans nos ouvrages les plus brillans ; à un homme d'imagination & d'esprit comme vous, mon cher Baron, il suffit de montrer ce style amer ; vous sçauvez le varier, & choisir les ironies , les sarcasmes convenables à l'objet & aux circonstances.

J'ai vu de nos Messieurs , qui par une fausse délicatesse le condamnoient, ils prétendoient qu'il ne s'accordoit pas assez avec la modération philosophique , & qu'exactlyment parlant , il ne prouvoit pas ; ils se trompent , & d'abord ce ton sévère d'autorité convient à de sçavans Philosophes. Voudriez-vous que des Littérateurs qui atteignent la sublimité de toutes les Sciences , qui réunissent avec la profondeur du génie , l'éminence des talens , se mesurassent à style égal avec des Prêtres & des Moines ? S'ils s'abaissent jusqu'à daigner leur répondre ,



ils doivent faire sentir leur supériorité en tout genre. Dès-lors satire, ironie, mépris, sarcasme, reproche, invective, tout est séant & convenable; tout annonce le rang & la gloire du Philosophe, & l'opprobre du pédantisme.

Ce ton est très-commode. Nos Sçavans percent toutes les Sciences; mais quand il faut descendre de la Géométrie, de l'Astronomie, ou des Mathématiques, & se mesurer *corps à corps*, avec un pesant Théologien, qui sans faillies, sans esprit, sans éloquence, ne porte que des coups fourrés de Logique, plus un Sçavant a l'esprit orné par le goût des choses brillantes, plus il est embarrassé, parce qu'il faut qu'il sorte de sa sphère. (1) Il me semble voir

---

(1) *Tu prends ton tonnerre, tu as donc tort.* Pourroit-on dire à ces Messieurs, avec un des leurs; est-ce ainsi qu'on disserte sur un objet aussi redoutable que la Religion? allons plus loin; à qui conviendrait plutôt la force & l'é-

un Mylord , (suivant l'usage ridicule de Londres) , se battre à coups de poings avec un Batelier ; ce n'est point l'usage de Paris. Ainsi au lieu de répondre directement à des *ergo* hérissés , on prend le style d'un noble courroux , & on méprise son Champion.

Ainsi jugerez-vous tout différemment de nos livres. Les traits railleurs & caustiques vous paroissent déplacés. Mais appréciez la supériorité étonnante d'un Philosophe sur un Ministre ignorant ; la commodité & l'utilité de ce style , vous avouerez que pour le

---

nergie des reproches : à ceux qui combattent , je ne dis pas simplement les errans , mais les ennemis acharnés de la vérité. Comment ne pas s'indigner de leur audace & de leurs ravages.

St. Paul s'élève avec amertume contre les sages insensés , contre ceux qui ont retenu la vérité captive. Qu'auroit-il dit de ceux , qui après tant de siècles de lumières , voudroient anéantir la vérité ; créer des systèmes plus dangereux que ceux des Payens ?

progrès de la bonne cause , il est très sage de l'employer. Quittez donc ce caractère d'une fausse modestie. Voulez-vous faire du fruit dans vos ouvrages ? imitez nos Sçavans ; armez-vous comme eux de fiel & de mépris ; joignez-y une haute idée de vos talens & de votre gloire , & les traits qui naîtront de ce germe d'autorité & de grandeur , terrasseront tous vos Adversaires.

---

## L E T T R E   L V I I I .

*M. de Monti , au Marquis de Nointon.*

**V**ous me comblez de joie , mon cher Marquis , je vais donc vous posséder dans ma solitude avec le fils de notre illustre ami ; là , nous y parlerons avec cette effusion de cœur qui eût pour vous tant de charmes , & tant d'utilité dans mon dernier voyage. Que j'ai été enchanté de la constance de vos sentiments !

Je partage vivement vos allarmes sur le pauvre Baron ; elles ne sont que trop justes. Je seconderai vos vues & votre zèle avec autant d'amitié que vous y en mettez vous-même. Mais je crains fort comme vous , que s'il s'est livré à Simpal, il ne s'arme de préjugés contre moi. Je ne puis rien pour lui s'il ne s'ouvre avec confiance. Quoi qu'il en soit , à votre arrivée nous en conférerons avec M. Pinelli, & nous prendrons le parti que la prudence & la tendresse nous suggéreront. Point de délai, je vous prie, je vous attends incessamment.

---

## LETTRE LIX.

*M. Simpal, au Baron de Salveri.*

**P**ARLONS, mon cher Baron, du style léger & galant, si utile à la Philosophie. Il est constant que le raisonnement sérieux n'est point le genre le

plus propre à nous former des Profélites. La plûpart , ou ne lifent point ce qui eft abſtrait , ou ne le comprennent point , ou s'en laſſent bientôt ; (1) c'eſt ce qui fait tomber dans la pouſſière tous les écrits de nos Adverſaires. Les imbécilles raifonnent toujours ; ils ne parlent que dogme , morale , métaphyſique ; rien de curieux & de piquant ; tout y eſt ennuyeux , ſec ,

---

(1) C'eſt dans ces frivoles & licencieux écrits , où certains Individus puisent toute leur *ſcience de nier*. Il en eſt dans les villes de province , qui ſe croyant en droit par une lueur d'eſprit , ou par le rang , d'y donner *le ton* , affichent une impiété pitoyable. Bornés à un cercle d'oïſiveté ou de plaiſirs , & ne liſant que les libelles *du jour* , cette ignorance même rend leur impiété plus audacieuſe & plus groſſière. Leur controverſe git à débiter , lorsque perſonne ne peut , ou n'oſe répondre , des blaſphêmes ignares & brutaux ; mais au fait , quelle eſt leur Philoſophie , le règne de leurs paſſions , & le deſir impuiſſant de les croire impunies. Oui , j'ai vu & je connois de tels indiividus ,

févère. On les ouvre , & on les envoie à l'Epicier. Nos ouvrages auroient à-peu-près le même sort si nous nous bornions à raisonner. Voilà pourquoi nous avons choisi de préférence le style badin & galant.

L'objet des écrits est de plaire, d'instruire, de convaincre. Il faut donc un langage analogue au caractère de ceux qu'on veut gagner ; or , avouons le , le goût du siècle est la frivolité, l'amusement ; voilà la règle des leçons philosophiques , ou bien elles seroient en pure perte. Car enfin combien de petits Maîtres qui ne sçavent que *piquetter* , & qui cependant veulent donner le ton dans les caffés , les promenades , les spectacles , & même dans de bonnes maisons ? combien de femmes spirituelles & aimables qui ne peuvent donner à la Philosophie que le temps de leur toilette , en se faisant lire les écrits du jour ? combien dans tous les états de gens qu'on peut

appeller *peuple* ; qui sans sçavoir rien par principes , veulent cependant se donner dans les cercles le relief de Philosophes ! Voilà les classes où nous multiplions les Profélites.

Or , dites le moi , quel style leur convient ? leur faut-il du sérieux , du moral ? Non , non , il faut un style jovial , badin , qui sçache peindre & embellir les riens. Bon mot , ironie , satire , *lazzis* , &c. ces petits écrits qu'on peut , ( soit dit entre nous ) appeller *des colifichets* ; ces écrits qu'on fait chaque jour éclore comme de jolies nouveautés , parce qu'on a l'art de leur donner une tournure neuve ; ces écrits qui ne demandent ni temps , ni génie , ni réflexion , & dont on retient aisément quelques contes ou épigrammes contre les Prêtres ; voilà le genre le plus utile à la Philosophie.

Je sçais que des ouvrages si frivoles ne conduisent pas à l'immortalité littéraire , mais enfin ils font du fruit ,  
&

& voilà notre objet. Il y a plus , dès qu'un Sçavant s'est acquis un nom célèbre , il imprime de la grandeur sur ses plus petites productions. Fussent-elles minces & presque triviales ; ( Miroir magique ) ! le public y trouve des profondeurs , des beautés , il y suppose une clef mystérieuse ; il s'obstine à admirer sans connoître. *Voyez Candide , l'Homme aux quarante écus* , & tant d'autres brochures de ce genre ; au fond c'est peu de chose , le nom seul de Voltaire y a créé des merveilles ; formez-vous , mon cher Baron , la même réputation & les bagatelles deviendront sous votre plume des chefs-d'œuvre dignes de l'immortalité.

Il est encore , ce qu'on appelle le style galant : la jeunesse le dévore ; tout Philosophe qui s'en sert , est assuré du succès. Des contes licencieux , des images de la douce volupté , deviennent le véhicule de la sagesse ; on ne



résiste jamais à une Morale si conforme à la Nature. La pucelle d'Orléans , les notes du Livre de l'Esprit & ses images ; certains traits d'Héloïse & tant d'autres ouvrages analogues , n'ont-ils pas eu par ce moyen de brillans succès ? Ne vous effrayez pas , ce style vous paroît peut-être peu convenable ; je veux vous montrer une combinaison réfléchie , & de puissants motifs.

1°. Ces Auteurs ne parlent si librement , que parce qu'étant élevés au dessus des sens , ils traitent des vérités physiques de l'amour , comme des vérités algébriques. Aussi Bayle a eu la réputation de dire avec un esprit chaste , les choses qui paroissent les plus obscènes. Il ne faut donc point s'arrêter à l'écorce , mais entrer dans l'esprit de l'Ecrivain. Alors plus il rapporte *crûment* des matières très-libres , plus on doit lui supposer d'élévation & de candeur. Tel un sçavant & sage Médecin , disserte sur les mala-

dies du corps humain avec la même gravité qu'un Jurisconsulte sur les loix.

2°. Ces Sçavans n'ignorent point , que par des écrits frivoles & voluptueux , ils compromettent leur réputation ; vis-à-vis les gens graves , peut-être même dans les siècles futurs. D'ailleurs faits pour les choses sublimes , il leur en coûte de se *rappetisser* en quelque sorte , pour donner des ouvrages si disparates à leur haut génie. Il n'y a donc que la politique la plus sage , & la modestie la plus réelle qui puisse les y décider ; car enfin ce n'est point une volupté grossière ; ce n'est point l'orgueil , c'est donc le sacrifice de leur propre gloire.

3°. Pour instruire efficacement les hommes , il faut sçavoir avec adresse les saisir par leurs foibles. La plupart rebutés d'une morale sérieuse , n'aiment que ce qui annonce les ris & la volupté. Il faut donc pour leur faire goûter la Philosophie , l'insinuer sous cet ap-

pas innocent , & leur apprendre la sagesse sous l'écorce du plaisir. Il seroit mieux sans doute , qu'on pût la leur faire goûter cette sagesse en elle-même , & par ses propres charmes. Mais eu égard aux goûts & aux penchans des hommes , la chose n'est pas possible. On est donc forcé de s'accommoder à leurs foiblesses , & de leur proposer l'image de la volupté , pour en faire l'emblème de la vertu. Tel est l'objet de la Philosophie ; aussi voyez quels succès !

---

## L E T T R E   L X.

*Le Baron de Salveri , à M. Simpal.*

**E**N réfléchissant , mon cher Simpal , sur vos deux dernières lettres , j'ai trouvé le moyen d'allier dans moi des sentimens qui me paroissent contraires , & qui jusqu'ici m'avoient toujours troublé.

D'abord j'ai saisi les motifs très-

judicieux des deux genres de style , & je ne puis me refuser à leur utilité. Puis me repliant sur moi-même , j'ai senti sous deux idées distinctes , l'homme & le Philosophe. Je m'explique.

A ne consulter que mon sentiment particulier , j'aurois quelque opposition à cette méthode. Je n'aimerois point prouver la Philosophie par un style , soit amer , soit frivole & trop libre. Jadis je m'arrêtois là , & je blâmois les Sçavans qui s'en servoient ; je croyois qu'ils nuisoient à la cause , loin de la protéger. C'étoit-là mon préjugé d'éducation ; mais raisonnant comme Philosophe , je pense tout différemment , & sacrifiant mes idées propres à l'intérêt de la vérité , je crois qu'on doit l'établir par tous les moyens les plus propres à la persuader. Je vois de grands hommes , qui suivent cette méthode ; très-sûrement ils ont tout combiné. D'après leur choix je soumets le mien , & étouffant

une fausse délicatesse , je ne pense qu'à l'avantage de la Philosophie. Rougirois-je de suivre Voltaire & tant d'autres , dont la sagesse est *hérissée* de pointes , ou badines ou caustiques ? qui par des pensées & des anecdotes galantes savent unir la morale à la volupté ? \*

Voilà mon modèle & ma route. Le zèle de la Philosophie animera ma composition. Je ne penserai qu'à ses intérêts , & non à mes idées. Mais dans le style le plus véhément , je conserverai l'esprit de douceur ; & dans la liberté cynique , une noble élévation au dessus des sens. Que les Cagots me blâment , eh ! que m'importe ?

Auriez-vous encore quelques idées neuves sur la composition (1) ?

### *Observations de l'Editeur. (1)*

Cette méthode si indigne , je ne dis pas de la Religion seulement , mais de la Philosophie , est le style ordinaire des brochures modernes. Les

sages anciens ne montraient dans leurs écoles que de la gravité ; nos Philosophes prétendent enseigner la vérité & la sagesse , sous des frivolités , des *lazzi* , des contes badins & licencieux. Seroient-ce donc là les Oracles de l'Eternel ? ou même ceux de la raison ? Non , non , un style si misérable annonce l'erreur des systèmes & la légèreté des Sophistes.

Les motifs de sagesse dont Simpal voudroit pallier les obscénités de Bayle & de tant d'autres sont pitoyables. Quoi ! ils n'offrent des images cyniques , que parce qu'ils sont chastes & élevés au dessus des sens ? Ils veulent sous ces traits de volupté cacher l'emblème de la vertu , afin de la faire aimer ! ils exposent leur propre gloire pour se rendre utiles par un moyen si singulier ! cette apologie n'est qu'une dérision. Une plume voluptueuse annonce un cœur corrompu , & ne peut que séduire. La jeunesse sur-tout est entraînée , & dévorant une morale impure , tombe ensuite dans toutes les erreurs. La volupté fut toujours la route du mensonge ; jamais celle de la vérité & de la vertu.



## L E T T R E   L X I.

*M. Simpal, au Baron de Salveri.*

N O N , mon cher Baron , il ne me feroit plus possible de vous rien déguiser. Voici le plus haut degré de la composition philosophique.

Nos Sçavans ont gardé long-temps un caractère de timidité en attaquant le Christianisme. Ne les accusons pas tout-à-fait de foiblesse , ils avoient des raisons très-spécieuses ; je dirois même très-solides pour leurs temps. D'abord le public n'étant point encore accoutumé à entendre foudroyer directement la Religion , eût été révolté, scandalisé. Il falloit le conduire insensiblement au point de lumiere où il est. En brusquant toutes les opinions reçues, outre que nos Messieurs auroient manqué aux bienséances essentielles, ils appréhendoient la sévé-

donne un moyen sûr & facile d'ôter la plus grande partie de ces inconvéniens. Déjà Platon l'avoit proposé dans le sage plan de sa république.

» Elle est sans doute criminelle en  
 » France ( la débauche ) puisqu'elle  
 » blesse les loix du pays ; mais elle le  
 » feroit moins si les femmes étoient  
 » communes , & les enfans déclarés  
 » enfans de l'Etat. « ( p. 147 ). La débauche n'étant criminelle , que parce que nos loix défendent l'adultère & le concubinage ; si on ôte ces loix , toutes les femmes d'une nation étant communes , tous les enfans seront freres ; dès-lors plus d'injustice dans la volupté , elle sera également conforme , & au penchant de la nature , & au bien de la société.

Je sçais , mon cher Baron , que tous nos Sçavans n'osent point parler aussi ouvertement ; mais je n'ai plus de réserve avec vous. D'ailleurs je ne vous dis rien de moi-même ; examinez ces textes , & jugez.

K v



## L E T T R E   L V I I I .

*M. de Simpal , au Comte de Livert.*

**H**UIT jours , mon cher Comte , & vous ne revenez point ? quel tendre lien vous retient si long-temps à Nointon ? vous nous aviez promis de ne rester que deux ou trois jours , oubliez-vous vos amis & le Lycée ? Madame la Comtesse me charge de presser votre retour ; & si vous ne vous rendez à nos vœux , elle m'ordonne d'aller vous chercher. Je sçais tous les agrémens que vous goûtez à Nointon , mais songez qu'ils nous coûtent des regrets. Calmez-les enfin , venez rendre à notre cercle philosophique la joie que votre absence nous a ôtée. Si M. le Marquis ne veut point se séparer de vous , engagez-le à vous accompagner. Réponse favorable , où j'exécute les ordres que j'ai de partir.

## L E T T R E      L I X.

*M. de Monti, au Baron de Salveri.*

J'APPRENDS avec la plus vive satisfaction , mon cher Baron , l'heureux changement du Comte de Livert. Je m'y attendois ; comment résister à des traits aussi frappans , à des motifs aussi victorieux ? mais je n'osois espérer un succès aussi prompt & aussi stable. Je vous l'avoue , cela me donne un nouvel empressement d'aller vous voir , & d'être témoin de la réunion charmante de vos deux maisons.

Je sens comme vous l'embarras où sera le Comte , pour ne point annoncer encore son changement ; ce délai cependant est essentiel pour ménager avec sagesse les moyens d'éclairer la pauvre Comtesse. Je l'espère avec plus de confiance que jamais , & je vois l'utilité du plan , auquel d'abord je

K vj

m'étois opposé par une délicatesse ; quoique très-bien placée.

Je ne vous parle point du Code ; mon cher Baron ; notre correspondant remplit très-bien sa tâche. Je ferai charmé de voir l'ouvrage que vous travaillez, d'après mes idées que j'abrège, pour vous laisser le soin de les développer.

---

## L E T T R E   L X.

*Le Baron de Salveri, à M. de Simpal.*

**J**E vous renvoie enfin M. le Comte, mon cher Simpal ; je ne suis pas surpris de vos desirs, vous ne devez pas l'être de notre empressement. La menace de venir le chercher, étoit bien capable de l'empêcher de partir ; nous avons fait tous nos efforts, par esprit de vengeance, & pour avoir le plaisir de vous voir. Mais M. le Comte n'a pas voulu causer cette peine à Madame la Comtesse.

J'ai vu dans la suite de vos principes de morale , une liaison parfaite , & un contraste exact de la morale Chrétienne. Il est sûr que des leçons si gracieuses sont très-propres à multiplier les Profélytes ; rien de plus commode que de suivre sans se gêner tous les penchans de la nature. Mais si cette route n'a aucun inconvénient vis-à-vis les Philosophes , n'appréhenderiez-vous pas quelque danger , en annonçant universellement cette doctrine au peuple ?

Je vous observerai encore , que vous n'avez point parlé de la morale sociale.

## L E T T R E L X I.

*M. de Simpal , au Baron de Salverì.*

**J**E me hâte , mon cher Baron , de dissiper votre crainte. Non , ne craignez rien des effets de notre morale ;

elle favorise en tout la nature , mais elle ne veut inspirer que la vertu. Je vais vous le prouver par deux textes, tirés de nos Auteurs les plus mitigés; le premier est de celui de la vie heureuse. » Que ne puis-je empêcher les  
 » hommes de se nuire les uns aux  
 » autres ! que ne puis-je les pétrir en  
 » quelque sorte , comme une pâte ex-  
 » cellente , les tourner tous à l'avan-  
 » tage & à l'agrément de la patrie !  
 » Qu'ils seroient nobles , doux , ten-  
 » dres , désintéressés , généreux , com-  
 » patissans sans envie , sans autre am-  
 » bition que d'être utiles ; contents de  
 » tout sans excepter la fortune & les  
 » succès de leurs propres ennemis. «  
 ( p. 143 ). Vous voyez qu'en annon-  
 çant la volupté & les plaisirs , il veut  
 cependant former de parfaits citoyens.  
 Le second est du Code de la Nature.  
 » Qu'on ne m'accuse point d'autoriser  
 » le crime , par des principes qui font  
 » disparaître tout mal moral , qui af-

» franchissent l'homme de toute crain-  
 » te , de tout remords ; rien ne feroit  
 » plus évidemment calomnieux que  
 » cette accusation , puisqu'il n'y a pas  
 » un de mes raisonnemens , pas une  
 » de mes maximes , qui , loin de favo-  
 » riser aucune action dénaturée , ne ten-  
 » dent au contraire qu'à anéantir tout  
 » le scélératisme , & à le rendre même  
 » inconcevable. « ( p. 141 ). Ce n'est  
 donc point pour encourager le crime ,  
 qu'on ôte tout mal moral , toute  
 crainte , tout remords , mais pour  
*anéantir le scélératisme & le rendre*  
*même inconcevable.* Ainsi les Philo-  
 sophes ont des motifs de sagesse , dans  
 les maximes les plus douces ; elles ne  
 peuvent avoir que des effets vertueux.

Je suis très-pressé ; nous allons tenir  
 une séance importante , pour discuter  
 les origines & les règles de la société.  
 Il est sur ce grand objet , différens  
 systêmes ; j'ai différé ma lettre pour  
 vous envoyer le résultat de nos con-  
 férences.

## L E T T R E   L X I I.

*Le Comte de Livert , au Marquis de Nointon.*

**J**E ne me reconnois plus , mon cher Marquis , j'ai un nouvel être , & Livert est pour moi un objet tout nouveau. La lumiere rendue subitement à un aveugle , n'offriroit pas un spectacle plus frappant.

Je rougis de moi-même , mon cher Marquis , quand je pense à mon ancien personnage ; sans mes vifs regrets , j'y trouverois du comique. Simpal tâchoit de me persuader sérieusement que j'étois Philosophe , je le croyois presque ; & cette vanité vraiment risible , me peint vivement le ridicule , des trois quarts de ceux , qui sans en sçavoir plus que moi , reçoivent de ces Messieurs des brevets de Philosophes , & s'en décorent avec une suffisance grotetque. Voici mes titres.

textes ; & vous y verrez que nos Philosophes animés d'une noble hardiesse , sçavent quelquefois imiter la fermeté & l'énergie des Auteurs Anglois.

Vous avez vu les aveux simulés de Bayle ; voici ceux de cet Ecrivain , ils ne sont plus couverts , c'est la dérision la plus ironique. Après avoir attaqué tous les faits , & l'existence même de Moyse , après avoir rapporté tout ce que l'on y a jamais opposé de plus fort , il conclut ; » on répond que l'E-  
 » glise qui a succédé à la Synagogue ,  
 » & qui est infallible comme elle , a  
 » décidé ce point de controverse , &  
 » que les Sçavans doivent se taire  
 » quand l'Eglise parle. « Cette dérision  
 est multipliée cent fois , & jusques dans  
 les deux Homélies sur l'ancien & le  
 nouveau Testament , où sous ce titre  
 simple , il renverse avec amertume les  
 deux loix , il feint encore de les recon-  
 noître.

Raison par  
 alphab. t. art.  
 Moyse.

Mélanges de  
 Litt. T. 6.



Sans attaquer les prophéties par des raisonnemens de controverse ; sans cesse il réunit avec art certains faits extraordinaires regardés comme *figuratifs* par les Chrétiens ; & n'y montrant qu'absurdité & indécence, il prête à rire à leurs dépens.

En parlant des Auteurs qui se disent inspirés, il dit : » si je m'étois trouvé vis-à-vis quelqu'un de ces grands Charlatans dans la place publique, » je lui aurois crié, arrête ; ne com- » promets point ainsi la Divinité. » Il a même tourné en ridicule plusieurs de ces livres Chrétiens, & leur préfère les *Métamorphoses* d'Ovide.

Je vous ai cité quelques allégories ; pas une dans les superstitions les plus absurdes, sous laquelle il n'ait l'art de peindre un rite ou un Mystère des Chrétiens : le Laona, le Dieu Vistnou, &c. sont des emblèmes si ressemblants, si grotesques, que tout porte avec autant de dérision que d'amertume sur les seuls Chrétiens.

A l'égard des miracles & des dogmes il suit la même méthode. Laisant à d'autres le soin de les combattre par le raisonnement, il n'employe que les lazzi & les turlupinades ; en sorte qu'il ôte à ses adversaires tout moyen de répondre.

Quoique rempli de génie, & d'une immense érudition, il a bien voulu se rabaisser en créant mille jolis riens, qu'il sçait orner de traits facétieux & badins, aussi on les dévore, sur-tout parce qu'ils viennent de lui ; la moindre petite brochure a vogue dans la France & l'Europe. A-t-il une insomnie ? son imagination féconde & riante trace un petit plan ; un jour lui suffit ; *c'est l'Ingénu, l'A. B. C. Le Caloyer & l'honnête homme, le Docteur & le Raisonneur, &c.* ce sont les mêmes choses, mais le sel est différent & l'habit est neuf.

Ce qu'il y a de singulier, quoique le *persifflage* fasse le fond & le carac-

tère de tous ses écrits théologiques ; & que par ses plaisanteries il force à rire de la Religion, ceux même qui feroient les plus sérieux ; (je vous en citerois mille traits comiques, mais qui ne feroient pas analogues à nos lettres). Quoique, dis-je, il soit sur ces objets aussi amusant que Scaron, quand il faut y joindre le caustique & l'amer, sa plume semble trempée dans le fiel ; en voulez-vous un échantillon. Voici son suffrage sur les Moines. » Ce sont les  
 » Moines qui ont perverti les hom-  
 » mes.... Tout Moine secoue la chaîne  
 » qu'il s'est donnée, en frappe son  
 » confrere & en est frappé à son tour.  
 » Malheureux dans leurs sacrés repai-  
 » res, ils voudroient rendre malheu-  
 » reux les autres hommes..... Ils en-  
 » terrent pour la vie ceux de leurs  
 » confreres qui peuvent les accuser. «  
 Ailleurs il présente un P. Fatutto, comme un monstre d'ingratitude, de scélératesse, de fourberie, & en fait un roman horrible.

Dialogue du  
Caloyer.

Tom. 4. p.  
246.

Parle-t-il de l'intolérance ? voici son énergie. » Déchirez , brûlez des mal-  
 » heureux qui ne croient pas qu'un  
 » morceau de pâte soit changé en  
 » Dieu..... L'Europe nage dans le sang,  
 » tandis que le Vicaire de Dieu, Ale-  
 » xandre VI, (là, il raconte ses crimes)...  
 » Mêlez par-tout le ridicule de vos  
 » farces Italiennes, & l'horreur de vos  
 » brigandages , & puis envoyez frere  
 » Trigaut prêcher la bonne nouvelle  
 » à la Chine. « Avez-vous jamais rien  
 lu d'aussi amer ?

Dialogues  
du Caloyer.

Parle-t-il de ses Censeurs ? c'est dans ce style. Il les compare à ces foux , qui du fond de leurs loges , jettent leurs ordures sur ceux qui passent auprès , & qui sont bien parés.

Il s'explique avec la même hardiesse du Pape, qu'il appelle *Papegaut*, qu'il suppose envoyer ses excréments pour en faire des chapelets. Cela ne doit point étonner , puisqu'il appelle brigands, débauchés , David & ceux que

les Chrétiens appellent Saints de l'ancien Testament.

Il traite avec la même liberté philosophique les Saints du nouveau. Il appelle *gredins*, ceux qu'on regarde comme Sts. Moines; St. Paul comme un fanatique. Et en parlant de l'établissement du Christianisme ; » un » homme puissant vient ; il voit une » foule qui s'est mis une selle sur le » dos & un mors à la bouche, il monte » sur elle & la conduit ; voilà où il » réduit tous les prétendus miracles » de cet établissement «.

Dialogue du  
Caloyer.

Il a encore l'adresse de rappeler la clef secrète des ouvrages de Rabelais, & de tracer une liste de tous les ennemis du Christianisme, avec l'idée de leurs écrits.

Je ne finirois point, cela demanderoit un Code entier, Pour achever en un mot, il disserte avec la même hardiesse sur Jésus-Christ. En parlant de son agonie, il dit, *est-ce là Platon*,

*est-ce là Socrate ou Antonin ! Que de traits semblables ! je me borne à ce dernier. » Des miracles, juste ciel ! . . . ,*  
*» & pourquoi Dieu auroit-il fait des*  
*» miracles ? pour être condamné, &c. « ?*

Dialogue du  
Caloyer.

Ce n'est là qu'un léger essai des textes immenses que je pourrois vous citer , & en voici l'objet. Vous auriez cru peut-être qu'en suivant les règles de la composition philosophique , un Sçavant exposeroit sa réputation. Ici vous en voyez un très-connu , très-consideré , qui va bien au-delà encore ; & c'est même par-là qu'il est parvenu à la célébrité ; il seroit moins préconisé , s'il n'avoit pas attaqué le Christianisme avec tant de zèle. Illustre modèle pour vous quand vous serez en Italie ! Décoré par la naissance , par les protecteurs , par un haut rang , que d'avantages vous aurez sur ce Sçavant qui n'étoit qu'un citoyen très-ordinaire (1) !

---

*Observations de l'Editeur (1).*

LE Baron de Salveri ne reçut cette lettre qu'au moment de son départ, & s'il n'eût pas été aussi profondément aveuglé, elle lui eût ouvert les yeux. L'horrible style de cet Auteur si acharné contre le Christianisme, exprime le mensonge & la fureur.

Sans répondre à ce tissu de turlupinades & d'horreurs, qui deshonnorent la Philosophie, peut-on ne pas s'indigner contre les traits insultans & obscènes qu'il lance contre les Prophètes? Est-ce là les combattre? ou plutôt n'est-ce point leur prêter toute la corruption de son cœur, pour invectiver la Religion & le Dieu qu'ils ont annoncés?

Sans admettre la révélation, est-il séant de l'insulter avec autant d'impudence? d'appeler les Apôtres *Charlatans*, *fanatiques*, les Saints *des gredins*. Son culte, ses maximes, *des brigandages & des farces*, &c. On rougit d'une fureur aussi indécente, qu'elle est impie: on s'étonne de l'audace d'un Ecrivain aussi fougueux, qui depuis *son repaire* (ainsi appelle-t-il les asyles des Religieux) outrage si amèrement le culte, les dogmes, le Dieu même que le Christianisme adore.

LETTRE

## L E T T R E   L X I V .

*M. Simpal , au Baron de Salveri.*

Vous partez donc , mon cher Baron ; quel regret pour moi ! & sur-tout dans ce moment , où les liens les plus intimes ont uni plus étroitement nos cœurs ; où après vous avoir tracé par une confiance unique peut-être , les règles de la composition , j'allois vous ouvrir le Code. Vous partez donc , revenez au plutôt dans des lieux où vous êtes si chéri , si désiré.

Voici une lettre pour Morlin , l'un de ces Sçavans que vous admirâtes dans votre première visite à Livert. Ouvrez-vous à lui comme à moi ; nous ne sommes qu'un. Il vous fera très-utile , & vous produira chez tous nos Sçavans.

Je le sçais , mon cher Baron ; vous aurez des règles de prudence à suivre

*I. Partie.*

L



en Italie. Mais que de moyens ! ignorez-vous les correspondances philosophiques ? Je me chargerois de faire imprimer vos ouvrages furtivement à Rome même , de vous trouver des distributeurs avides qui auroient l'adresse de les répandre dans toute l'Italie. Ainsi rassurez-vous , nous en parlerons quand il sera temps. Bon voyage & sur-tout prompt retour.

---

## LETTRE LXV.

*M. de Simpal , à M. de Morlin.*

**J**E t'écris , cher ami , par le Baron de Salveri que tu vis à Livert la veille de ton départ ; & voici un événement qui va t'étonner. C'est un jeune Seigneur plein d'esprit , de lumieres & de talens. Ayant lu nos ouvrages en Italie , il a formé le projet de venir en France pour s'y instruire à fond. Il s'est adressé à moi , & sans te faire

d'autre détail , je suis heureusement parvenu à détruire ses préjugés nationaux , & à le rendre Philosophe aussi décidé que nous. J'ai été même plus loin ; je lui ai développé toutes les ressources de l'art , & les règles de nos compositions.

Te voilà au fait dans un mot ; ainsi point de réserve avec lui ; ouvre lui ton ame ; donne lui tes lumieres & tes conseils , & tâche de fixer avant son retour le temps où tu pourras revenir à Livert. Tu m'aideras dans le recueil important auquel je travaille ; c'est la réunion des principaux systêmes de la Philosophie , pour en former une espece de Code , que j'ai promis au Baron.

Je n'ai pas besoin de t'engager à lui faire mille politesses ; à le présenter à nos Messieurs ; à lui procurer tous les plaisirs. Surpasse-toi , cela te fera honneur chez le Marquis & chez le Comte , où le Baron est extrêmement considéré.

La Comtesse te salue, & t'ordonne de revenir incessamment. Mes affaires vont bien ; un Littérateur devenu Comte par la Philosophie ! qu'en diras-tu ?

---

## LETTRE LXVI.

*Le Marquis de Nointon , à M. de Monti,*

**L**ES délicieux jours, mon cher Colonel, que nous avons passé dans votre aimable solitude ! qu'il m'a été consolant de lire encore dans votre cœur, de vous ouvrir le mien ! d'éclairer & d'affermir les sentiments que vous m'aviez si heureusement inspirés ! j'en sens mieux que jamais le prix & la douceur.

M. Pinelli ne parle de vous qu'avec enthousiasme ; flatté de vos bontés, enchanté de votre caractère & de vos lumières, il en conserve un souvenir

ineffaçable. Il partira avec moi , s'apercevant que le Baron prend quelque ombrage.

Vous avez donc été content du jeune Baron ? il mérite par ses rares qualités toute votre estime. Vous lui avez donné d'excellens conseils ; mais j'ai vu par son silence qu'il ne vouloit rien vous confier encore. Attendons le moment favorable ; il m'a promis de retourner vous voir , dites lui en pere & en ami , tout ce que je vous ai appris.

Ses affaires avancent ; j'aurois fort désiré en voir la conclusion ; mais je suis forcé de partir demain. Mon regret est de le sçavoir en société avec un ami de Simpall , qui achevera de lui tourner la tête. Je lui en ai dit avec force mon sentiment , & n'ai pas été écouté. Je donne avis de tout au pere ; il est sage , & prendra des mesures. Quelque plaisir que j'aie de l'avoir chez moi , s'il se perd à mes yeux , &

dans ma maison, j'aime mieux le voir retourner en Italie. Dangereux Simpal ! que ta fausse Philosophie a causé de ravages à Livert & à Nointon !

---

## LETTRE LXVII.

*M. de Morlin , à M. de Simpal.*

**J**E n'ai pas voulu , cher Simpal , confier ta lettre au Marquis ; il m'a paru être très-peu dans tes intérêts , & s'est conduit comme le pédagogue du Baron. Je le trouve bien simple de dépendre d'un étranger ; je tâcherai de lui faire rompre ses liens , & de le rendre à l'indépendance philosophique.

Il avoit avec lui un certain Pinelli , dont je n'augure rien de bon. Je le crois parfait Italien , je veux dire un cagot & un dissimulé ; le Baron est bien simple de le craindre presque. Sans doute il le ménage à cause du pere.

J'ai jugé du Baron comme toi. C'est un jeune homme d'un génie supérieur, qui peut créer la Philosophie en Italie, & en devenir l'Aigle; n'oublions rien pour l'en rendre capable.

Voici, cher ami, quelle a été ma marche. Il m'a tout raconté ainsi qu'à toi; m'a avoué que malgré tes sçavantes dissertations les nuages avoient subsisté jusqu'à son dernier voyage à Livert. Alors tes conférences assidues ont porté le jour dans son ame; ses préjugés se sont dissipés. Je l'ai mis à l'épreuve, j'ai discuté encore ses doutes, ses sentiments; je lui ai inculqué tout ce que je sçais de plus fort; le résultat en est, que je ne le regarde plus comme Prosélite, mais comme le plus ferme Philosophe.

J'ai peur cependant, cher Simpal, que tu ne lui aye trop tôt ouvert le secret de l'art; étant récemment initié, & Italien. Quoi qu'il en soit, il faut se soutenir, & l'attacher plus forte-

ment encore à notre char. Déjà je lui ai annoncé nos principaux systêmes ; mes leçons , au reste , n'ont eu pour objet que de le préparer à celles que tu lui promets encore ; je te réserve toute la gloire *du Code*.

Le Marquis nous gênoit beaucoup ; il ne quittoit non plus le Baron , que l'ombre le corps. Depuis son heureux départ , nous vivons toujours ensemble ; je l'ai présenté dans de très-bonnes maisons , & il m'y fait honneur. Je lui procure chaque jour de nouveaux plaisirs , & de toute espece , il paroît enchanté de ce fort qu'il n'avoit jamais goûté , ni connu.

Je te renvoierai bientôt , cher Simpal , ce Prosélite & cet ami ; & je prends mes mesures pour le suivre de près ; je suis trop reconnoissant des bontés de la Comtesse , trop soumis à ses ordres pour m'en écarter. Tout ce qui m'inquiète , c'est le triste voisinage du Marquis ; je crains qu'il ne

source , qui tendent au même but , que vous pourrez mieux former & cimenter votre système complet.

Voici celui de Rousseau , dussiez-vous le prendre pour un paradoxe , vous y trouverez des choses fortes , énergiques , un caractère de candeur , une profondeur étonnante de réflexions. Pour les saisir dans leur force & leur beauté , je vous invite à lire l'ouvrage même. » Voici ton histoire » telle que j'ai cru la lire , non pas » dans les livres de tes semblables , » qui sont tous menteurs , mais dans » la nature qui ne ment jamais. « Le début est noble ; qu'est-il besoin en effet pour tracer ce qui s'est passé , de consulter des livres ; si on peut le trouver dans le cœur & la nature ? Les livres disent des faits souvent douteux ; la nature , *le droit* , ce qui a du être.

Discours  
l'inégalité  
des hommes  
p. 3.

M. Rousseau après avoir examiné par la physique , si nos ongles n'a-



voient pas d'abord été des griffes crochues ; si nous avons marché sur quatre pieds , se décide à croire que toujours nous avons eu des ongles , deux pieds & deux mains , & voici nos foibles commencements ; l'homme naissant » borné à boire dans les fontaines , à coucher aux pieds des arbres , à vivre dans les forêts avec les animaux , & tout nud ; à disputer avec eux leur proie & leur vie , » commença à imiter leur industrie , » & à s'élever *ainsi jusqu'à l'instinct des bêtes.* ( p. 12 ). Ses desirs n'étoient que les besoins physiques ; ses craintes , la douleur & la faim , & non la mort ; cette crainte n'est venue que quand on s'est éloigné de la condition animale. « ( p. 97 ). Il est sûr qu'il faut connoître le berceau du genre humain , pour parvenir à développer la formation des sociétés. C'est-là procéder avec une juste géométrie.

L'homme seul dans les bois , vivoit dans cette *céleste & majestueuse simplicité* , dont son Auteur l'avoit empreinte : il couloit des jours tranquilles , innocens. ( p. 34. ). L'amour-propre n'existoit pas. ( p. 253 ). Point de dureté ; faute de sagesse & de raison , il se livroit à l'humanité. ( p. 73 ) Point de vengeance. ( p. 114 ). L'amour même ne produisoit , ni excès , ni combats. ( p. 81 ). Enfin cet homme étoit naturellement bon. ( p. 205 ). Ce portrait est ravissant ; tous ces caractères présentent la droiture & le bonheur de l'homme habitant des forêts , sans société encore , ni d'épouse , ni d'enfans , ni de citoyens. Il n'y a que la Philosophie qui puisse ainsi lire dans la nature , *la majestueuse simplicité de cet homme* , que ( d'après nos usages ) nous regarderions à présent comme *brute* , parce qu'il vivoit avec les animaux , & comme les animaux.

Cet état dura long-temps, & pou-  
 voit durer davantage encore, » l'hom-  
 » me n'ayant pas plus besoin d'un  
 » autre homme, qu'un singe ou un  
 » loup de son semblable. « ( p. 61 )  
 Cependant il commença peu-à-peu à  
 se réunir aux autres, l'égalité de l'es-  
 pece rassembla naturellement quelques  
 individus ; mais ce n'étoit qu'une so-  
 ciété fugitive. » Un pareil commerce  
 » n'exigeoit pas un langage beaucoup  
 » plus raffiné que celui des corneilles  
 » & des singes, qui s'attroupent à-peu-  
 » près de même: « ( p. 104 ). C'est-là  
 prendre dans son germe, & suivre  
 méthodiquement les progrès de la  
 société:

Après bien des siècles; » cessant de  
 » s'endormir sous le premier arbre,  
 » & de se retirer dans les cavernes.....  
 » On fit des hutes de branchage,  
 » qu'on s'avisa d'enduire d'argile &  
 » de boue; ce fut là l'époque d'une  
 » première révolution. « ( p. 105 ). Ne

soyons pas surpris si la belle Architecture a fait des progrès si lents ; le monde a existé des siècles, avant qu'on pensât à se garantir des injures de l'air , par des cabanes de branches d'arbre & de boue. Ces cabanes un peu multipliées , l'habitude de vivre ensemble fit naître les doux sentimens de la nature , l'amour conjugal & paternel ; & voilà l'origine des familles (1).

Ce période dût être » l'époque la  
 » plus heureuse & la plus durable....  
 » L'exemple des sauvages qu'on a préféré tous trouvés à ce point , semble  
 » confirmer que le genre humain étoit  
 » fait pour y rester toujours : que cet

---

(1) Cette sorte de regret de ne plus vivre comme les Sauvages , est original : nos *Romanciers* sont des mal-adroits. Puisqu'ils veulent donner une haute idée de l'*homme primitif* , il falloit en tracer une image douce & riante ; en faire des *Céladons* , & non pas des *Iroquois*.

» état est la véritable jeunesse du monde  
 » de «. ( p. 116 ) Système bien contraire à nos préjugés. Nous plaignons, nous méprisons les sauvages , parce qu'ils n'ont ni loix , ni asyle fixe , ni sciences , ni arts ; parce qu'ils ont des usages bizarres & contraires à nos usages policés. Point du tout : ils sont moins éloignés que nous de la *majestueuse simplicité* de l'homme des forêts : & au lieu de les civiliser , nous devrions comme eux retourner vivre dans les bois , si nous voulions atteindre la perfection primitive de l'espece.

L'invention des arts changea cet heureux état. Vous les auriez cru utiles , ou même nécessaires à la société ; non. Sans parler même des arts de luxe , de mollesse ; les plus simples , les plus nécessaires , ce semble , l'agriculture , la métallurgie produisirent une funeste révolution ? Le fer & le bled ont civilisé les hommes & perdu le genre humain. ( p. 118. ) Il a fallu une pro-

fondeur de sagacité pour lire tous ces faits si importants , non pas dans les livres , mais *dans la nature* (1).

Les hommes une fois décidés à vivre ensemble , il falloit bien imaginer

---

(1) Il est bien singulier de voir M. R. élever l'état de nature *Sauvage* , au dessus de l'état de société policée , jusqu'à dire , que *l'homme qui médite est un animal dépravé* ; & d'autre part d'établir cette maxime dans le contrat social.

» Le passage de l'état de nature à l'état civil ,  
 » produit dans l'homme un changement très-  
 » remarquable , en substituant la justice à l'inf-  
 » tinct.... ses facultés s'exercent , & se dévelop-  
 » pent , les idées s'étendent , les sentiments  
 » s'ennoblissent ; son ame s'élève à tel point ,  
 » que si les abus de cette condition nouvelle ,  
 » ne le dégradent souvent au dessous de celle  
 » dont il est sorti , il devrait bénir sans cesse  
 » l'instant heureux qui l'en arracha pour tou-  
 » jours ; & qui d'un animal stupide & borné , fit  
 » un être intelligent & un homme. « Il n'est  
 pas possible de rien dire de plus contraire au  
 système de M. Rousseau , que ce qu'y oppose  
 M. Rousseau lui-même.

les moyens d'exister avec un avantage mutuel & dans la paix. Cette combinaison fondée sur les leçons des plus habiles, & sur l'expérience, c'est ce qu'on appelle la loi naturelle. Cette loi fut un peu différente de celle qui porte aujourd'hui le même nom. L'homme naturel étoit surtout doué de la pitié, parce que *l'animal spectateur s'identifioit plus intimement avec l'animal souffrant*. C'est la commisération », « qui au lieu de cette maxime sublime » de justice raisonnée, *fais à autrui*, « ce que tu veux qu'on te fasse ; inspire à tous les hommes cette autre » maxime de bonté naturelle, bien » moins parfaite, mais plus utile peut-être que la précédente, *fais ton bien » avec le moins de mal d'autrui qu'il » t'est possible* « ( p. 74. ). Car enfin, comme la nature nous porte à notre bien exclusivement, il est très-sage de nous inspirer, ( si ce bien propre ne peut être procuré que par le mal

## L E T T R E   L X X I.

*M. de Monti, au Marquis de Nointon.*

Vous ne doutez pas , mon cher Marquis, du plaisir que j'ai eu de vous voir , ainsi que le Baron. C'est l'image de son pere , heureux s'il en imite la vertu ! tous ses talens , toutes ses qualités aimables , deviendront inutiles ou même funestes , s'il suit la route d'une malheureuse Philosophie. Son silence & son sérieux ne justifient que trop vos craintes , j'en suis désolé comme vous. Il ne m'a pas donné un mot de ses nouvelles depuis votre départ. Sa promesse de revenir n'a été qu'un compliment , je me suis bien apperçu qu'il ne goûtoit point ma façon de penser , & comme il me sçait instruit sur la Philosophie , il a évité toute discussion.



J'ai appris par M. le Commandant du Lyonnais, qu'on le trouvoit par tout très-aimable, mais qu'on blâmoit sa société trop étroite avec M. Morlin, homme peu estimé par les gens sensés ; il ne se déguise plus ; il tient, m'a-t-on assuré des propos très-irréligieux, & il a la conduite la plus suspecte. Je crois, mon cher Marquis, qu'il ne faut plus rien ménager ; écrivez-lui fortement ; s'il ne se rend pas à vos avis, instruisez son pere, & renvoyez-le en Italie.

---

## LETTRE LXXII.

*Le Baron, à M. de Simpal.*

**P**OINT de reproches, mon cher Simpal, je ne vous ai pas écrit, mais j'étois avec un autre vous-même. Sûrement il vous a instruit de tout, je ne répète rien ; il a consommé l'ouvrage que vous aviez si heureusement avancé.

Je ne puis vous exprimer la joie de de mon nouvel être ; la Philosophie non-seulement m'a éclairé , mais m'a appris à jouir de l'existence & des plaisirs.

Mes affaires sont finies ; j'arrangerai avec M. Morlin le jour de mon départ , & le temps de son arrivée. C'est pour lors que nous disserterons sur un ton tout nouveau. Plus d'objections ; elles sont éclipsées pour toujours , & mon unique desir est de connoître toute l'étendue , toute la variété du Code philosophique , pour en tirer le choix de mes opinions , le plan de mes études & de mes ouvrages. Notre ami , m'a comme vous inspiré la noble ambition de me rendre utile à la Philosophie ; de la soutenir , de la créer en Italie , en y faisant percer ces traits de lumieres qu'on voit briller ailleurs.

Qu'il me tarde de vous revoir ! nous parlons sans cesse de vous ; point de parties gracieuses , où nous ne vous desirions.

## L E T T R E LXXIII.

*Le Baron , au Marquis de Nointon.*

J'AI reçu, Monsieur, vos avis; déjà je les avois prévus, mes réflexions même ont été au-delà. Il est inutile que nous insistions davantage sur cet objet. Mes affaires sont finies; je compte partir pour Nointon dans huit jours.

---

## L E T T R E LXXIV.

*Le Marquis de Nointon, au Baron.*

VOTRE ton sec & laconique annonce l'humeur que mes avis vous ont donné. Non, vous n'en aurez plus; mais je suis en droit, & par mon âge & par l'autorité que m'a donné le Baron, de vous faire de vifs & justes reproches. Je sçavois bien que la Phi-

lofophie fapoit la Religion ; je ne croyois pas , que parlant fans cefle nature & probité , elle fût manquer à tous les devoirs. Oui , Monsieur, vous manquez à l'amitié , au refpect , à la reconnoiffance , & à tous les liens facrés qui vous uniffent au plus refpectable des peres.

Pour moi , Monsieur , je vous tiens quitte de tout , parce que je me libere de tout. Votre ton décidé , vous rendant parfait *Egoïfte* , il eft permis d'ufer de repréfailles. Vos affaires font finies , il vous eft très-libre de prendre la route de l'Italie ou de Paris. Mon jufté mécontentement prouvera au Baron , que fi vous vous êtes jetté dans l'abîme , ç'a été malgré moi. Au refte l'indépendance philofophique ne vous affranchit pas de l'autorité paternelle , & fi vous étiez mon fils , je fçaurois le parti à prendre.



## L E T T R E   L X X V .

*M. de Monti, au Marquis de Nointon.*

**J**E suis consterné, mon cher Marquis, & vous le ferez plus que moi. Le pauvre Baron est dans le plus grand danger ; un Courrier me l'apprend dans le moment. Ce qui me désole, c'est qu'on me marque en secret qu'il est obsédé par des Philosophes ; qu'on refuse la porte aux Ministres, & qu'il va mourir en esprit fort prétendu.

Quel coup affreux pour un pere ! perdre un fils unique, un fils de la plus haute espérance ! le voir finir d'une manière si tragique ! Mes idées se confondent ; la douleur m'absorbe. Je pars pour voir l'infortuné malade ; peut-être le trouverai-je mort ; on m'avertit trop tard. Je le sens, je porte la désolation dans votre ame ; mais comment vous cacher une si terrible catastrophe ?

## L E T T R E   L X X V I.

*M. Morlin , à M. de Simpal.*

T R I S T E nouvelle , mon cher Simpal ; le Baron ton Profélite , destiné à être le créateur & l'appui de la Philosophie en Italie ; qui déjà avoit projeté d'y former une Académie de lumieres & de liberté ; qui vouloit m'en confier la direction , & y joindre une brillante fortune ; le pauvre Baron est mort cette nuit. Je ne puis t'exprimer ma tristesse & mes regrets ; je suis désolé d'avoir connu ce jeune homme pour me le voir arraché.

Vif pour tous les plaisirs , il s'y est livré avec un peu d'excès ; je n'ai pas cru devoir dans ces premiers temps de liberté philosophique gêner ses goûts. Un sang échauffé par les veilles , s'est tout d'un coup enflammé , & le jour même sa maladie a eu des symp-

tômes mortels. Averti à l'instant j'y volai; je le trouvai d'abord dans de grandes perplexités qui augmentoient l'ardeur de la fièvre. Il m'exposa ses préjugés renaissans, ses noires craintes, & me fit même des reproches. Dirois-tu que son agitation m'effraya; rien de semblable entre la discussion d'une thèse de Matérialisme à table, ou en se promenant; & cette même discussion avec un mourant. Ses raisons énoncées avec chaleur entroient dans mon ame, & s'il avoit sçu y lire j'étois vaincu. Je m'armai alors d'un courage vraiment philosophique; & après avoir écouté avec une tranquillité apparente ses vifs reproches que j'attribuai au trouble d'un sang échauffé; je lui parlai avec autant de réflexion, de force & d'éloquence, que je l'avois fait en pleine santé. Ce sang-froid, cette énergie, mon assurance; celle que je lui donnai sur son sort, tout cela le remit; il fut tranquille, m'écouta,

m'éconta , & me pria de ne pas le quitter ; c'est ce que je demandois. Je l'ai fait servir & traiter avec soin. Au moindre nuage je calmois ses doutes. Mais ce qui m'a un peu effrayé, il avoit, chaque nuit, presque une sorte de délire. Jamais je n'ai mieux connu la force des préjugés ; en dormant même son imagination lui peignoit les terreurs de l'avenir , & lui donnoit des transports de désespoir. A son réveil je le grondois, je le rassurois , & la journée étoit assez tranquille. J'ai écarté ces corbeaux, qui instruits de son mal , vouloient forcer la porte ; je lui ai représenté que s'il parloit aux Prêtres dans cet état de foiblesse il seroit leur victime, que par leurs menaces & leurs peintures, ils aigriroient sa maladie , & lui procureroient une mort tragique ; qu'il falloit, en soutenant sa fermeté philosophique , en mériter la gloire ; que cette noble assurance contribueroit à sa guérison.



Il l'a fait ; j'ai été le témoin de ses derniers moments de connoissance, Son calme n'étoit point parfait, mais rien n'a paru ; j'ai tout pallié, & nous pouvons le citer comme un Héros rendant en mourant hommage à la Philosophie.

Le mourant depuis une heure étoit sans connoissance ; je n'attendois que le moment de le voir expirer, lorsque malgré les ordres exprès que j'avois donné de fermer la porte à tout le monde, j'entendis un grand bruit, des cris de transport ; je vis entrer avec étonnement un vieillard d'une figure noble & respectable. Frappé de la ressemblance de ses traits & de ceux du Baron, je pensai que ce pouvoit être son pere ; c'étoit lui effectivement. Je n'ai jamais vu une image si vive de la douleur ; ses larmes, ses paroles, ses gestes, tout fendoit le cœur. N'étant ni prudent, ni convenable de rester à cette scène ; je saisis le moment où il

étoit collé sur son fils comme pour recueillir son dernier soupir , & je me retirai.

Tu sens mes cruelles agitations ; mille objets de tristesse se présentent ; la perte d'un ami illustre , sur lequel je formois les plus grands projets ; la désolation de ce pere infortuné ; l'affliction de vos deux maisons. Je t'ajouterai en secret , que malgré la fermeté de nos principes , ce dernier moment d'un homme mourant en esprit fort , a toujours quelque chose d'effrayant.

Le jour paroît , très-sûrement le Baron n'est plus ; il est englouti dans l'abîme du néant. Je pars pour la campagne , j'y passerai huit jours pour dissiper mes idées noires. Marque-moi la sensation qu'aura faite chez le Comte & le Marquis cette triste nouvelle , & vois si cela ne dérange point le projet de mon voyage. Montre ta tristesse , mais étale aussi la force philosophique.

## L E T T R E   L X X V I I .

*Le Baron pere , au Marquis de  
Nointon,*

C O M M E N T , mon cher Marquis ,  
vous peindre les mouvements de mon  
ame , les idées qui tour-à-tour m'ont  
pénétré. Au milieu de la nuit je reçois  
un Courrier qui m'apprend la maladie  
mortelle de mon fils. Je me lève , ie  
pars , je vole , j'arrive ; on me refuse  
la porte ; je déclare mon nom , on me  
l'ouvre en tremblant. Je me précipite  
sur mon fils ; il étoit sans connoissance ,  
& touchoit à son dernier soupir. Je  
poussai des cris de force & de ten-  
dresse ; ils parurent ranimer la nature  
mourante ; il me fixa , je reconnus ce  
regard filial , qui si souvent m'avoit  
pénétré de joie. Le Médecin que j'a-  
vois amené , & qui connoît son tem-  
pérament dès son enfance , lui donna

de prompts secours, & par une sorte de miracle, le tira des bras de la mort. Il est actuellement hors de danger; la crise, d'étonnement & de joie a opéré cette révolution: hélas! si j'étois arrivé deux heures plus tard, il n'étoit plus temps!

Vous sentez, mon cher Marquis, toute la vivacité de ma joie; non, je ne puis l'exprimer. C'est un fils unique, un fils, la consolation & l'espérance de ma maison que j'ai arraché du tombeau. Mais hélas! une tristesse mortelle trouble cette joie; vos lettres m'ont instruit; j'en sçais même plus que vous. De malheureux Philosophes l'ont séduit; en quittant les principes de sa Religion, il a quitté ceux des mœurs; les excès l'ont conduit à une maladie violente, & pour comble d'horreur, un de ses séducteurs l'ayant obsédé le faisoit mourir en impie. Jugez, malgré la joie qui me pénètre, quelle est encore ma vive douleur,

ignorant quelles seront les suites de cette catastrophe ?

Je n'ai rien pu dire encore à mon fils , il est trop foible ; dès qu'il sera en état de supporter la litiere , je le conduirai chez M. de Monti. Le changement d'air achevera son rétablissement ; & de concert avec ce fidèle & respectable ami , je prendrai les mesures les plus sages pour rompre le charme magique de ces malheureux Philosophes ; car , en vérité , cette séduction va au délire. Je vis entre l'espérance & la crainte sur le succès de mes projets.

## LETTRE LXXVIII.

*M. Simpal , à M. Morlin.*

**J'**APPRENDS la résurrection du Baron en même - temps que sa mort. Juge du conflit de mes sentiments. La tristesse me dévorait , & une heure

après une joie inespérée m'a jetté dans un doux transport ; ainsi ai-je éprouvé en peu de minutes les deux extrêmes.

J'aurois trop de choses à te dire, je remets tout à ton voyage. Va voir les Barons ; vois si tout est secret ; rien n'a transpiré ici , ainsi soutenons notre projet. Je tremble que le Baron pere n'accompagne son fils ; quelle gêne ! marque-moi au plutôt le résultat de ta visite.

## LETTRE LXXIX.

*Le Baron fils, au Marquis de Nointon.*

**O**SERAI-JE vous écrire , mon cher Marquis , j'ai mérité votre indifférence , votre mépris , votre indignation ; mais mon aveu , mon regret sollicitent ma grace. Je crois même en être digne , depuis que le meilleur & le plus respectable des peres , a reçu avec une bonté & une tendresse sans égale

son enfant prodigue. Le récit va vous toucher , vous consoler , vous réjouir ; car vous êtes pour moi un second pere.

Le jour même que je reçus votre lettre foudroyante , & qui malgré mon égarement & ma fierté philosophique , me pénétra de honte & de remords , je fus surpris d'une maladie violente , qui sur le champ me menaça du tombeau.

Le premier sentiment qui s'empara de mon ame fut une crainte désolante. Une lumière formidable m'offrit tout à la fois la piété de mon éducation primitive, les ténébres épaisses que j'avois puisées dans la Philosophie , les crimes où elle m'avoit précipité. Ma paix prétendue dégénéra en cruelle incertitude sur l'existence du siecle avenir qui s'ouvroit.

L'ami de Simpal accourut ; il réunir tout ce qu'il m'avoit dit de séduisant pour me calmer : eh ! comment

chacun y puisera son nécessaire, & ne pensera jamais à dépouiller les autres; la conséquence de l'Auteur est donc très-sage. » Otez la propriété, il n'y a » plus de passions furieuses, plus d'ac- » tions féroces, plus de notions, plus » d'idées de mal moral. « (p. 125). Système admirable ! non-seulement l'égalité détruiroit les passions furieuses, mais elle rétablirait l'innocence, jusqu'à ôter les idées de mal moral.

L'Auteur prouve sa thèse par l'expérience. Il est encore des peuples sans loi, & qui se bornent à celle de la Nature. Allons en Amérique ; » nous y trouverons plusieurs peuplades dont les membres observent très- » religieusement, du moins entr'eux, » les loix précieuses de cette mère » commune, en faveur desquelles je » reclame de toutes mes forces. « (p. 43). En vain d'orgueilleux préjugés nous peignent les Iroquois, les Esquimaux, les Cafres, comme des



monstres , parce qu'ils n'ont , ni villes , ni tribunaux , ni temples , ni arts , ni sciences. C'est précisément cet état d'égalité , qui fait leur mérite aux yeux du Philosophe. Ils n'ont rien en propre ; la terre , les forêts , les lacs , appartiennent à tous. Leur vie errante , la chasse & la pêche leur livrent le domaine de l'Univers ; est-il rien de plus innocent & de plus doux que cet état d'égalité & de paix !

Je conviens qu'il seroit difficile de persuader à présent aux peuples policés , aux François , aux Anglois , aux Allemands , &c. de quitter leurs loix , leurs usages , leurs biens , leurs villes , & d'imiter exactement les Sauvages du Canada ou de l'Afrique ; mais ce plan eût pu être exécuté par les premiers Législateurs. » Cela auroit-il été » plus difficile que de dicter des loix » terribles « (p. 162) Voilà le point décisif. Les premiers Législateurs , au lieu de cimenter par des loix de sang ,

le droit; ( disons mieux , l'abus ) de la propriété , auroient dû au contraire sévir contre les Usurpateurs; & employer l'autorité, la rigueur, pour rétablir le droit commun; ils auroient fait le bonheur de l'Univers (1).

Une fois cet objet manqué, jamais les Législateurs modernes par toute leur politique, leur sagesse, leur puissance, ne parviendront à réformer les abus, puisqu'ils sont inséparables de la propriété. Quand on multiplieroit à l'infini les loix & les arrêts, » vous » n'avez pas coupé racine à la propriété ( doit-on leur dire ) vous n'avez » rien fait; votre république tombera

(1) Il faut une humeur bien attrabilaire, pour déchirer ainsi les loix. Il est évident, qu'après la Religion, c'est ce qu'il y a de plus sage & de plus utile dans l'Univers. Il n'y a que le despotisme littéraire, & la rudesse du génie, qui puissent élever de tels Philosophes, contre les gouvernements.

» un jour dans l'état le plus déplorable. » (p. 98 ). L'expérience de tous les siècles l'a appris , & l'apprendra encore. Toujours régneront les abus & les crimes , parce qu'on s'est écarté de la loi de nature , en fondant les sociétés.

L'Auteur ne s'est pas borné à montrer la source intarissable de ces ravages , il en offre le remède. Législateur universel , il trace le plan de la patrie , telle qu'on pourroit la former encore à présent ; & sur les débris de toutes les loix civiles , il y rétablit la loi naturelle. Lisez cette peinture admirable , depuis la page 176 , jusqu'à la page 234. Ce Code renferme plus de vérité & d'utilité , que le corps immense du droit , dans toutes les monarchies de l'Univers. Quand même jamais on ne pourroit le mettre en pratique , quand on le relégueroit dans la région des beaux songes avec la république de Platon , cela n'en di-

minue , ni la sagacité , ni le mérite.  
 Puisé dans le droit naturel , rien n'est  
 plus respectable.

---

## L E T T R E   L X X I I .

*Le Marquis de Nointon , à M. de  
 Monti.*

N O U V E A U roman encore , mon  
 cher Colonel ; je croyois les folies du  
 Code épuisées , & toujours Simpall en  
 fait renaître. Il faut convenir que l'*at-  
 telier* philosophique est admirable ; on  
 y peint des chimeres de tous les gen-  
 res , & de tous les goûts. Je pourrois  
 bien , sans sçavoir la politique , prouver  
 que le moyen de réformer les hom-  
 mes , en détruisant les loix , pour pren-  
 dre les usages des Cafres , ou des Illi-  
 nois , est fort singulier ; mais en vérité  
 je rougirois de combattre sérieusement  
 ce songe. Ce qui m'étonne toujours ,  
 c'est de voir de tels délires , dans des

livres , où nos Docteurs prétendent distribuer de *l'elixir de sagesse*. Jamais Charlatan sur son théâtre dans une foire de village, n'a menti avec plus de pompe & d'assurance.

Notre Romancier a oublié une chose. Puisque tout doit être commun , comme jadis à Sparte , il falloit pour rétablir l'usage , tracer le plan des magasins , pour renfermer les nourritures , les vêtements ; des réfectoires pour manger en commun depuis un pole à l'autre ; depuis l'Espagne à la Chine. Je voudrois voir la salle de celui de Paris , ou de Pékin. Y eût-il jamais rêveur de cette trempe ? à cette idée , on voudroit tout à la fois rire de la folie , & s'indigner de l'audace.



## L E T T R E   L X X I I I .

*Le Comte de Livert, au Marquis de Nointon.*

**J**E ne me suis point trompé dans mes espérances , mon cher Marquis , & je viens répandre dans votre cœur ma joie la plus vive ; écoutez & partagez mon bonheur.

J'attendois tranquillement que la Comtesse fit naître l'occasion de fonder ses sentiments , & de lui montrer (avec prudence & réserve) les miens. Elle s'est présentée , mais la plus favorable du monde. Nos Philosophes sont à Genève. J'étois seul hier avec la Comtesse , & le beau temps m'engagea à lui proposer une promenade dans les bois , nous y passâmes toute l'après-dîner. Après des conversations pleines de confiance & d'amitié , je crus devoir saisir le moment. Je m'ap-

perçois depuis quelques jours, lui ai-je dit, que vous êtes moins gaie, que vous rêvez souvent, avec un certain fond de tristesse. Je crois même entrevoir un peu de froid vis-à-vis Simpall ? ouvrez-moi votre cœur, & confiez-moi vos peines, si vous en avez.

Après quelques refus, & beaucoup d'embarras, elle m'a avoué deux objets qui l'affligeoient ; la morale de Simpall un peu dangereuse ; & une lettre foudroyante pleine de reproches & d'amitié, d'une tante qu'elle honore & qu'elle aime comme sa mere. Elle n'a pas voulu m'en dire le détail, mais j'ai compris qu'instruite de tout, elle lui avoit parlé avec tendresse & autorité sur ses écarts.

Alors appuyant sur la justesse de ses deux réflexions, je lui ai ouvert mes sentiments nouveaux, & lui ai montré toutes les lettres de Simpall. Quand elle y a vu l'apologie de l'idolâtrie & de l'athéisme ; la matérialité de l'ame

lui a promis. Je trouve dans ce plan une forte de dissimulation, & j'insisterai encore. Il m'a dit qu'il vouloit lui-même vous détailler dans quelques jours sa marche & ses motifs. Vous en jugerez ; je n'ai que la voye du conseil.

---

## LETTRE LXXXII.

*Le Baron de Salveri, au Marquis de Nointon.*

**M**A convalescence s'affermir de plus en plus, mon cher Marquis, & dans huit jours nous partons pour vous rejoindre. Mon pere est enchanté de l'heureux hasard qui le conduit chez vous, & je n'ai pas besoin de vous exprimer tout mon empressement.

Je vais vous surprendre ; il y a un petit différend entre M. Monti, mon pere & moi. Je présume que vous ferez pour moi ; ne vous effrayez pas,



ce n'est qu'une différence d'opinion , elle n'a aucun trait à l'amitié la plus vive , la plus sincère , qui de nos trois cœurs n'en fait qu'un.

M. de Monti & mon pere pensent que dans une lettre forte & sincère je dois faire divorce avec Morlin & Simpal , en leur exposant mes sentimens nouveaux. Je sens la justesse de cette séparation , mais je ne puis m'ôter de l'idée un autre plan plus utile encore. Il m'a été suggéré par un ami de M. de Monti qui est avec nous , & sur cet objet il m'a demandé le secret , ne voulant point paroître s'opposer au sentiment de nos Messieurs. Voici ce plan, il me paroît solide & éclairé , appuyé sur les plus puissants motifs , & je vous avouerai qu'il est très-conforme à mon goût.

Simpal , comme vous le sçavez , prépare le Code philosophique qu'il m'a promis. Je voudrois l'avoir , & pour cela lui cacher mon changement ,

fans toutefois rien approuver de ses erreurs ; la chose est facile , étant convenu de ne plus lui faire , ni d'observations ni d'objections.

M. de Monti m'oppose qu'il y a une sorte de dissimulation dans ce projet ; je sens cette délicatesse , mais des raisons décisives la font disparoître.

1°. Simpal ne forme son Code , que d'extraits de livres déjà imprimés. Ce ne sont point là des opinions secrètes ; l'unique objet est de m'en procurer un recueil suivi , afin de mieux connoître l'abîme où je me précipitois , & de m'affermir davantage encore dans les vrais principes.

2°. Le Comte & la Comtesse sont victimes de Simpal ; il les séduit par des leçons artificieuses. Le Code proposé dans son ensemble , & sa noirceur peut leur ouvrir les yeux , & j'espère en tirer ce fruit salutaire.

3°. Mon motif principal est le bien de la société. Ne croyez pas que je

pense seulement à humilier Simpal ou à me venger, je n'en prendrois pas la peine, il m'est trop indifférent. C'est le regret de mes erreurs qui m'inspire le zèle de détromper ceux qui comme moi ont été les victimes de la fausse Philosophie. Pour séduire plus efficacement, elle ne montre pas d'abord son système en entier : elle sçait mêler ses erreurs, les répandre en cent ouvrages, où d'ailleurs on voit des choses estimables ; en sorte que sous l'appas des Sciences, ou même des grands sentimens, (disons mieux, *des termes*) de patriotisme, d'humanité, de bienfaisance, &c. on adopte les erreurs qui y sont jointes. C'est ainsi que Voltaire & Rousseau m'avoient aveuglé, & ils en aveuglent bien d'autres.

Il seroit donc essentiel de montrer la Philosophie sans fard, & telle qu'elle est ; de réunir ses divers systèmes, qui sans faire un tout, offriront au con-

traire sous un chaos monstrueux d'opinions bizarres & disparates, *le délire de l'esprit & du cœur*. C'est ainsi qu'on peut la nommer ; car Simpall après m'avoir livré le secret de l'école , & l'art de la composition philosophique , me donnera sûrement le Code dans toute la liberté , ou plutôt dans toute la fougue des opinions , & voilà précisément ce qui fera très-utile. Non , ceux même qui l'encensent ne la connoissent point encore cette Philosophie , ils ne la voyent que par lambeaux , & sous des traits brillans. Mais quand ils la fixeront sous ses propres traits ; quand ils verront dans un Code qui en réunira les noirceurs , que ses malheureux principes tendent à renverser entièrement la Religion , les mœurs & la société ; alors ceux même , qui fascinés par son faux éclat lui rendoient hommage , ouvriront les yeux ; ils gémiront sur tant de ravages , & leur égarement même ( ainsi que je

l'ai éprouvé ) servira à les affermir dans la Religion.

Voilà, mon cher Marquis, le précis des réflexions que m'a insinué cet homme prudent & habile, ami de M. de Monti, & qui est venu se délasser dans sa campagne. Je crois que vous en sentirez la justesse, & que vous déciderez mon pere à y souscrire.

Dans peu de jours nous serons donc à Nointon ! Quelle félicité ! je ne sçais lequel de mon pere ou de moi ressent une joie plus vive ; la mienne est extrême.

## LETTRE LXXXIII.

*Le Marquis de Nointon , à M. de Monti.*

QUATRE jours écoulés, mon cher Colonel, je compte les moments des quatre autres. Quoi ! je verrai le Baron détrompé ! je verrai mon ancien

ami ! je serai témoin de leur joie inexprimable ! j'y mêlerai mes sentiments ! ô délicieux événement ! je n'écirai pas aux Barons ! que leur dirois-je ? rien qui put peindre mon ame ; j'aime mieux les attendre pour la leur montrer toute entière. Eh ! quoi ! ne les accompagnerez-vous pas ! je l'espère encore, vous ne résisterez point à leur empressement. Je voudrois que vous vissiez celui de la Marquise , il va au transport,

Le Baron m'a marqué le projet du Code ; je pense comme vous. Je crois cependant que dans ce moment ci , où il est si vivement pénétré de son ancien malheur , vous aurez peine à le détourner d'un projet qu'il regarde comme essentiel au bien. Ses raisons sont fortes , nous en conférerons ; je tâcherai cependant de le gagner . . . . , dans quatre jours , . . . point de délai ,



## L E T T R E LXXXIV.

*Le Marquis de Nointon, au Comte  
de Livert.*

Q U E de grandes, que d'agréables nouvelles , mon cher voisin ! peut-être le sçavez-vous déjà. Le pauvre Baron a été à l'extrémité, & revient d'entre les morts; le pere est arrivé, une crise favorable de la nature a résuscité le fils. Il est bien rétabli , je les attends jeudi , & leur prépare une surprise dans les routes de ma forêt ; sommation à vous , à vos Dames , & à M. Simpal de venir la veille à Nointon ; nous concerterons la fête.



L E T T R E

## L E T T R E   L X X X V .

*M. Simpal , à M. Morlin.*

J'AI voulu, cher ami, pour te répondre avec certitude, attendre l'arrivée des Barons. J'y étois ; j'ai tout vu, tout examiné, les choses vont au mieux ; on n'a parlé que de joie & de fêtes ; on m'a comblé d'amitiés. Le Baron pere est un parfait honnête-homme, plein de bon sens & d'esprit. Le fils est le même que jadis ; tu sens qu'il n'a pas été question de Philosophie, une vive allégresse y régnoit seule. On a beaucoup parlé de toi, on te desire, on t'attend incessamment. Le trait de Lyon n'a point percé ; suivons nos projets, j'en ai la plus haute espérance.

Je vais pour t'amuser te faire un récit fidèle de l'arrivée des Barons. Le Marquis nous ayant donné avis du

*I. Partie.*

N



jour , nous y allâmes la veille pour arranger de concert les préparatifs, Le lendemain nous nous rendîmes tous sur le soir dans une magnifique forêt , très-bien percée , éloignée du château d'une bonne lieue. Les Barons ne s'attendoient à rien ; nous arrê-  
tâmes leur carrosse dans une allée. La surprise fut un coup de théâtre. On se mit en marche à travers une file de Fusiliers , réunis des terres des deux maisons. A l'entrée du grand bosquet, nouvelle surprise encore. La Marquise & les Dames étoient dans un fallon de verdure ; elle y avoit rangé une troupe de Bergeres , qui vinrent complimenter les Barons en jargon naïf du pays , & leur offrir des fleurs & des fruits. A la porte du fallon de verdure étoit un arc de triomphe , orné d'emblèmes. Ici la Parque Atropos fuyoit avec son ciseau mortel ; là une autre Parque filoit des jours d'or & de soie ; tout près étoit la Fontaine de

Jouvence; une Nymphé y puisoit de l'eau pour la présenter au Baron; tout y étoit analogue à l'événement.

C'est - la où le Marquis avoit préparé une superbe fête. Dès que la nuit survint ; les illuminations , les feux d'artifices brillèrent avec plus d'éclat dans la verdure , & la nuit surpassoit la beauté du jour. Une pastorelle suivie d'une danse champêtre précéda le repas ; il fut splendide & joyeux , les sântés furent annoncées par une multitude de boîtes, dont les échos répétoient & augmentoient le bruit. Une symphonie nombreuse placée près de la salle du festin l'égayoit encore.

Pendant ce souper brillant, ces bonnes gens de village eurent un repas abondant , servi dans les allées du bosquet. On leur permit de se livrer aux doux transports d'une joie vive & innocente ; c'étoit un spectacle bien flatteur pour des cœurs humains & généreux ; ils venoient par députation

témoigner leur allégresse & leur reconnaissance , & ils étoient accueillis avec bonté. Le jour naîssoit déjà lorsqu'on se mit en marche pour arriver au château ; cette marche , sans avoir la pompe des triomphes Romains , paroîssoit le triomphe de l'amitié & de la gaieté.

Nous avons passé quelques jours dans les fêtes. J'ai dérobé le temps d'une conversation longue & amicale avec le Baron ; il m'a sommé de nouveau d'accomplir mes promesses , & de lui livrer tout le Code philosophique ; j'en ai préparé les matériaux , mais je t'attends pour les mettre en meilleur ordre. Hâte-toi , tu seras témoin de mon triomphe & de mon bonheur.



## L E T T R E LXXXVI.

*Le Baron de Salveri, à M. Simpal.*

J E crois , mon cher Simpal , que dans les plus brillantes fêtes de la capitale , vous n'avez jamais rien vu d'égal à l'agrément qui a régné pendant ces jours aimables que vous avez passés à Nointon. Je suis très-flatté que vous soyez venu partager & augmenter notre joie ; je ne doutois point de votre vif attachement , vous m'en avez donné de nouvelles preuves encore , soyez bien persuadé de toute ma reconnoissance.

Il est temps enfin de sortir de ce tumulte de plaisirs , & de revenir à notre projet. J'attends avec le plus grand empressement le fameux Code ; j'ai lu beaucoup d'ouvrages philosophiques , mais un recueil méthodique , extrait avec la justesse & la sagacité

qui vous caractérise fera un trésor. N'attendez de ma part aucune objection, ni même aucune observation. Pour ne point interrompre par des incidens le tissu de votre ouvrage, je ne vous informerai, soit de mon choix des systêmes, soit de mes réflexions, que quand le Code sera terminé; je souhaite que mon travail puisse mériter votre suffrage.

Autre observation encore; jusqu'au départ de mon pere usons de réserve; évitons des entretiens trop solitaires & trop marqués; je me servirai pour mes lettres du Domestique affidé porteur de celle-ci; donnez-lui vos réponses, elles seront sûrement & secrètement rendues. Si le Comte & la Comtesse en sçavent quelque chose, priez-les de n'en jamais parler au Marquis. Ceci, mon cher Simpal, n'est pas timidité, ni bassesse, c'est prudence; dans la circonstance actuelle où mon pere est venu me tirer

du tombeau, où il m'a montré si vivement son cœur paternel, je dois éviter l'ombre même de ce qui pourroit lui déplaire. Vous pensez trop judicieusement pour ne pas m'approuver (1).

---

### *Observations de l'Editeur (1).*

LE ton d'amitié qui régné dans cette lettre, les instances du Baron pour se procurer le Code, le dessein qu'il annonce d'en faire l'objet de son travail, le desir qu'il témoigne de s'attirer le suffrage de Simpal, en un mot, toutes ces marques de bienveillance, d'empressement, d'estime, ne pouvoient manquer de faire illusion à ce Philosophe; il étoit naturel qu'il les regardât comme l'expression soutenue des anciens sentimens du Baron. Ce jeune Seigneur ne devoit pas donner lieu à ces idées fausses & trompeuses. Sans doute frappé des vues utiles qu'on lui avoit présentées, il s'en occupoit uniquement; il ne songeoit qu'aux avantages qui résulteroient de l'exécution du Code; & son zèle pour la vérité, excusoit à ses yeux des moyens de la servir, qu'elle désavouoit. On verra pareillement que sur ce

point, les amis du Baron ne se tinrent pas toujours assez en garde , contre l'impression trop vive de l'indignation & du zèle. M. de Monti lui-même (1) outré d'une fêre extravagante que la Comtesse donna en l'honneur de Simpal , finit par consentir au projet du Baron, que d'abord il avoit désapprouvé. Ces exemples font voir que les personnes les mieux intentionnées ne sont pas toujours à couvert des reproches , même en faisant le bien ; qu'elles doivent veiller attentivement à ce que la modération & la sincérité président à toutes leurs démarches ; & ne jamais oublier, que pour défendre la Religion , on ne peut se rien permettre , dont l'honnête-homme ait à rougir. On prie le Lecteur d'étendre cette observation , à toute la suite du projet concerté par le Baron , & aux différentes lettres qui y sont relatives. Nous ne comptons en faire désormais ni critique , ni apologie. Notre fonction est celle d'Editeur, qui comme l'Historien, rapporte souvent des faits qu'il condamne.

---

(1) Voyez Lett. quatrième , ci-dessus.



plus de candeur ; & je crus pouvoir lui faire le narré entier de mon voyage de Livert : je ne puis vous rendre la vive impression que ce trait fit sur son esprit & son cœur ; l'émotion parut sur son visage ; je l'examinois attentivement , tour-à-tour j'y voyois succéder la confusion , l'étonnement , le regret , la joie , mille sentimens divers.

Simpal arriva le soir ; je ne vis rien dans l'accueil , qui ressentît les vifs empressements qu'elle avoit jadis ; elle passa la nuit sans dormir , & le lendemain elle vint me trouver avec un air ému , mais content. Je viens , mon cher ami , me dit-elle , vous faire l'aveu entier de ce qui s'est passé dans mon ame ; vous montrer les effets étonnans qu'ont produit vos discours , soutenus avec tant de douceur & d'amitié.

Vous n'ignoriez pas mes sentimens pour Simpall , ni ma manie pour la Philosophie , mais vous ne sçaviez pas



toutes mes folies ; je me les reproche vivement , & plus encore de vous les avoir cachées. Eh bien, apprenez donc , non-seulement que j'ai dévoré les leçons du Philosophe , mais que je l'ai prié de les inculquer , & à Eugénie , & à mes femmes ; apprenez que depuis ce fatal enthousiasme , j'ai totalement abandonné le soin de la maison , où tout est dans le désordre ; que j'ai fait des dépenses énormes , non-seulement en fêtes , mais en présents considérables ; que j'ai moi-même offert Eugénie à Simpal , pour passer mes jours avec lui ; & que sans cette folle démarche , jamais il n'eût osé porter jusques-là ses regards ; apprenez enfin , qu'en faveur de ce mariage insensé , je lui ai donné des billets sur la banque de Venise , de cent mille livres , que j'avois eu le secret de séparer dans la riche hoirie de mon oncle ; ne comptant point en cela faire tort à Eugénie , puisque je les donnois

à son époux futur. Apprenez... à ces mots , pénétré de douleur , fondant en larmes , je n'ai pu que la consoler ; le mal , lui ai-je dit , est léger ; Eugénie fera riche : Nous avons ouvert les yeux , & ce bandeau levé va changer notre sort.

Touchée de ma modération , ce trait l'a rassurée. Elle m'a dit , que malgré la réponse vive & aigre qu'elle avoit faite à la Marquise , ses sages avis lui avoient fait naître des remords , des craintes qu'elle n'avoit pu étouffer ; que la morale philosophique , si opposée aux sentiments de sa conscience , l'avoit troublée ; que la lettre tendre & amère de sa tante , avoit augmenté ce trouble ; & qu'enfin le détail étonnant que je lui avois fait ; les lettres de Simpall & du Colonel , l'histoire du Baron , mon changement avoient bouleversé , métamorphosé son être , au point qu'elle ne se reconnoissoit plus.

Vous sentez que j'ai payé amplement sa confiance , en lui montrant mon ame entiere. Je prévoyois un grand embarras , celui d'instruire Simpâl ; sur cet objet , mon cher ami , m'a-t-elle dit , agissons avec noblesse & franchise. Je vais lui avouer sans détour , que je renonce à toute leçon philosophique ; je n'entrerais pas même en discussion , de mille raisons que sans doute il m'alléguera. Cette conduite ferme & sincere , l'engagera à prendre tout de suite son parti. Je lui répondis que ç'avoit été mon avis , que ce l'étoit encore ; mais qu'il ne falloit rien faire sans en avoir prévenu le Baron ; que nous lui donnerions sujet de se plaindre , si nous allions brusquement déconcerter tout son projet. Alors se défiant d'elle-même , elle a saisi l'occasion de la lettre que sa tante lui avoit écrite , pour y aller sur le champ. Elle vient de partir ; Simpâl n'a point encore paru ; il sera fort

étonné; je lui dirai , comme il est vrai, que c'est pour affaire pressante , & que le voyage fera court. De grace, engagez le Baron à finir au plutôt. Je ferai jusqu'à ce jour dans un état de crise.

Etonné sans doute que la manie philosophique l'ait conduite à des écarts si prodigieux, vous le ferez moins , quand vous sçauvez les moyens artificieux & séduisants dont Simpals s'est servi. Imaginez donc une femme à laquelle on persuade qu'elle entend tout , qu'elle fait des progrès rapides & surprenants ; que son genre & ses connoissances la rendront bientôt la gloire de son siècle. Une femme à laquelle on fait écrire au nom des plus grands Philosophes des lettres remplies de fades éloges , & de sentiments d'admiration ; une femme à laquelle on envoie tous les matins des billets flatteurs, au nom d'Apollon & des Muses ; billets portés par des

Cupidons & des Mercures décorés de leurs attributs. Une femme, qui, dès qu'elle parloit, ( eût-elle dit une ineptie ) étoit préconisée, & adorée, &c. je citerois mille choses encore ; serez-vous surpris, si on l'avoit rendu folle ?

Voilà, mon cher Marquis, l'événement le plus inespéré, le plus consolant qui fut jamais ; faites en part à l'aimable société. Bientôt nous irons nous en réjouir ensemble.

## LETTRE LXXVIII.

*Le Marquis de Nointon, au Comte de Livert.*

Nous avons lu, mon cher Comte, avec ravissement votre lettre. Que n'étiez-vous avec nous, pour juger des doux transports de joie qu'elle a gravés dans nos cœurs ! Il faut venir les recevoir vous-même. Cherchez un prétexte, & donnez-nous la consola-

tion de venir célébrer à Nointon une réunion aussi charmante.

Non , je ne suis plus surpris de toutes les folies de la Comtesse , pour me servir de votre terme. Avec ces moyens singuliers , la séduction étoit inévitable. Simpal a réellement employé l'encens, les castolettes, & tout l'attirail *du charme des Cacouacs*. C'étoit plutôt une ivresse qu'une séduction.

Votre procédé a été des plus sages , je m'attendois à ce trait de prudence de votre part.

Encore peu de temps , mon cher Comte, & Livert purgé des Docteurs de mensonge , offrira un nouveau théâtre , un séjour de lumieres , de Religion & de paix. Quelle joie universelle dans une province où vous avez tant d'amis ! où tous plaignoient si amèrement votre erreur ! Le Baron pere diffère son retour en Italie , pour voir le dénouement d'une scène si heureuse & si frappante.

## L E T T R E   L X X I X.

*M. de Monti, au Marquis de Nointon.*

**A**PRES deux plans romanesques & absurdes de Société , en voilà donc un troisieme calqué sur le systême de l'impie Hobbes. Que l'erreur est fragile , inconséquente ! Les Philosophes prétendent établir plus solidement la Patrie sur l'intérêt , & c'est précisément par-là qu'ils l'anéantissent.

La base , la regle de la probité est donc la convention des hommes : or , elle ne peut former un lien moral , mais seulement un lien civil de politique. La terreur des loix , leurs promesses , pourront ou effrayer ou guider certains citoyens , & par - là maintenir l'équilibre , ( ne voit-on pas un ordre même parmi les Forbans ? ) Mais quiconque voudra , ou mépriser

## L E T T R E X C.

*M. de Monti, au Baron de Salveri fils.*

SUPPRIMONS à jamais , mon cher Baron , toute cérémonie , tout remerciement ; je n'ai fait que réaliser foiblement ce que je pense pour votre respectable pere & pour vous ; trop heureux moi-même d'avoir pu contribuer à votre bonheur , en vous affermissant dans vos sages projets. Je suis on ne peut pas plus indigné de la ridicule apothéose de Simpal ; c'est en vérité le comble de la folie. Je n'en reviens pas d'étonnement. Quoique d'abord opposé au Code que vous lui avez demandé ; cette extravagante fête & tout ce qu'elle fait présager , me force en quelque sorte d'entrer dans vos vues. Je comprends qu'elle a dû augmenter vos desirs pour l'exécution de votre projet , parce que



Vous en avez mieux senti la nécessité pour détromper le Comte & la Comtesse. Le Baron votre pere m'a écrit qu'il avoit été obligé de souscrire à votre empressement, ainsi je n'ai plus rien à vous dire. Je verrai avec plaisir les feuilles du Code , & je vous dirai ce que j'en pense. Observez seulement que ce ne sera point un ouvrage en regle , je vous laisse cette entreprise , & je me bornerai à vous exposer rapidement les vrais principes sur chaque matiere du Code ; il me tarde de voir ce singulier ouvrage ; espérons de tirer du poison même un antidote.

---

## LETTRE XCI.

*M. Simpal , au Baron de Salveri.*

EN vous promettant , mon cher Baron, le *Code philosophique* , commençons par expliquer le titre. A par-

ler exactement, un *Code* est un recueil suivi de maximes & de loix analogues & conséquentes. Ce n'est point là l'idée de mon ouvrage , & cela par deux raisons décisives : 1°. aucun Philosophe ne l'a donné, & ne peut le donner. Il supposeroit une autorité irréfragable, & nous n'en reconnoissons point. 2°. Non-seulement il a été composé par une multitude de Philosophes , mais leurs opinions sont très souvent variées & opposées ; chacun par le privilège essentiel de l'état (a la liberté de penser & de tout dire) ayant le même droit. Dès-lors il n'est pas possible de vous livrer un *Code*, qui fondé sur des principes & des conséquences, forme un tout suivi.

J'entends donc par *le Code*, le recueil des opinions & des systèmes de nos Sçavans. Tous ayant le même droit, leurs opinions ne fussent-elles pas d'un poids égal, entrent cependant dans l'ensemble de la Philoso-

phie ; il feroit injuste de les en exclure. Dès-lors donc qu'on veut s'instruire à fond , il faut les connoître toutes , ne fut-ce que pour choisir , ou en créer de meilleures. Un exemple : M. D V. a un systême ; M. R. en a un contraire ; un troisieme en aura un différent encore. Si en formant mon Code , je n'adoptois que l'un des trois , je serois juge partial ; je ne vous éclairerois pas dans votre choix , ni dans les idées ultérieures , que ces trois systêmes réunis pourroient vous inspirer. Il faut donc les rapporter tous ; dès-lors on examine , on choisit , on produit même du nouveau , quand on a l'imagination féconde.

On peut donc appliquer au Code la brillante idée de Bayle , sur la diversité des sectes. En admettant une tolérance universelle , » la diversité de » créances , de temples & de cultes , ne » feroit pas plus de désordre dans les » villes & les sociétés , que la diver-

» fité de boutiques dans une foire , où  
 » chaque Marchand honnête homme ,  
 » vend ce qu'il a , fans traverser la  
 » vente d'un autre «.

Ainsi figurez-vous un magasin riche & immense , où feroient réunies les raretés des quatre parties du monde ; voilà le Code, La collection universelle des plus sçavantes opinions ; des systêmes les plus profonds , en un mot , de tout ce que la Philosophie moderne a produit d'admirable ; entrez & choisissez,

Pour vous montrer que votre choix est libre, commençons par le Pirrhonisme, quoique différent de l'ancien, qu'on n'oseroit aujourd'hui soutenir à la rigueur , nous en avons conservé bien des maximes,

D'abord il n'y a point de certitude avérée sans démonstration. Or en est-il de bien réelles ? écoutons le Pirrhonisme du Sage. » Je doute qu'aucune  
 » proposition , fut-elle reçue par tous

» les Philosophes, résistât à l'épreuve  
 » que je vais vous proposer. Com-  
 » prend-on les mots qu'on pronon-  
 » ce? connoit-on la chose dont on  
 » parle? est-on certain d'envisager  
 » tout ce qui la concerne? n'a-t-on  
 » pas lié ensemble des contradictoires?  
 » n'y a-t-il point de motifs étrangers,  
 » ou des préjugés qui favorisent l'idée  
 » qu'on adopte? les conséquences  
 » qu'on déduit sont-elles justes? sçait-  
 » on ce qu'on peut objecter? est-il  
 » certain que toutes ces objections  
 » peuvent être réfutées? est-on enfin  
 » en état de le faire? « ( §. 139. §. 35. )  
 Si tout ce qu'on appelle démonstra-  
 tion, présente tant de caractères d'in-  
 certitude, le Pirrhonisme ne devient-  
 il point par-là même un système de  
 sagesse ?

Vous croiriez peut-être qu'il con-  
 duit à l'erreur, point du tout, c'est la  
 route de la vérité. » Le Septicisme est  
 » le premier pas vers la vérité; il doit

» être général ; car il en est la pierre  
 » de touche. Si pour assurer l'Existence  
 » de Dieu, le Philosophe commence  
 » par en douter, y a-t-il quelque pro-  
 » position qui puisse se soustraire à  
 » cette épreuve, « Or dès qu'on ne  
 peut croire solidement en Dieu, si on  
 n'a pas douté de son Existence ; rien  
 dans aucun genre de vérité ne peut  
 être cru sagement, si le Pirrhonisme  
 n'en a pas affermi la certitude ; sans  
 cela ce n'est qu'une foi de routine &  
 de préjugé.

Sur le même principe on peut dou-  
 ter de l'existence des corps. Consul-  
 tons le Livre de l'Esprit ; « Dieu par  
 » sa Toute-puissance ne peut-il pas  
 » faire sur nos corps, les mêmes im-  
 » pressions qu'y exciteroit la présence  
 » des objets ( p. 5. ),

» Comment assurer que tout l'Uni-  
 » vers ne soit un phénomène, & notre  
 » vie un long rêve, ( Ibid ) je ne vois  
 » pas ( dit le Pirrhonisme du Sage ) ce

§. 29.

» qu'on peut repliquer de triomphant  
 » à un Idéaliste , qui nous assure que  
 » le monde sensible n'est qu'une suite  
 » d'idées rapides & momentanées ,  
 » qu'un être supérieur met dans nos  
 » esprits, sans qu'il y ait rien au dehors  
 » de réel. » Voilà des autorités respec-  
 tables , & des raisonnements convain-  
 -cans.

En effet, il n'est pas métaphysique-  
 ment impossible que Dieu imprime à  
 un être seul , toutes les images & tou-  
 tes les sensations que lui donne l'Uni-  
 vers entier , pour cela il n'est pas né-  
 cessaire que l'Univers existe , mais seu-  
 lement que cet être soit ainsi modi-  
 fié. Dès-lors si je soutiens qu'il n'y a  
 que moi qui existe réellement, jamais  
 on ne me démontrera le contraire.  
 Qu'on m'oppose l'évidence des objets  
 & des effets , je répondrai toujours,  
 c'est une sensation, & la cause n'existe  
 que dans moi.

De ce Pirrhonisme physique , au  
 moral ,

moral , il n'y a qu'un pas ; vous croirez peut-être , qu'en suivant d'après cette incertitude toutes ses idées , on pourroit tomber dans l'erreur , & se rendre coupable ? point du tout ; Bayle a imaginé un système ingénieux & très commode , qui met en sûreté tous les errans ; celui de la *vérité putative*.

» Que croyez-vous qui arrive à la  
 » vérité , lorsqu'à notre égard elle est  
 » revêtue des apparences du men-  
 » songe ; ou au mensonge , lorsqu'à  
 » notre égard il est revêtu des appa-  
 » rences de la vérité ? il se fait alors  
 » un si étrange bouleversement , que  
 » la vérité n'a plus aucune juridiction  
 » sur nous , & que l'erreur succède à  
 » tous les droits dont la vérité est  
 » dépouillée ».

Œuvres de  
 Bayle , T. 2.  
 p. 219.

C'est peut-être la découverte la plus heureuse. Qu'est-il besoin dès-lors de s'inquiéter dans la recherche de la vérité , de craindre de tomber dans l'erreur ? Pour nous tout devient égal,

*I. Partie.*

O



puisque'une opinion , fut-elle fausse , a  
sur nous , dès que nous l'embrassons ,  
la juridiction de la vérité.

Non-seulement il est très-légitime  
de croire le faux pour le vrai , mais  
souvent c'est une nécessité. » Je suis  
» nécessité de consentir au faux que je  
» prends pour le vrai ; & de rejeter  
» le vrai que je prends pour le faux ;  
» mais qu'ai-je à craindre si c'est inno-  
» cemment que je me trompe? .....  
» Damner un homme pour de mau-  
» vais raisonnemens , c'est oublier  
» qu'il est un sot , pour le traiter comme  
» un méchant. « Je trouve même trop  
de rigueur dans la maxime ; on peut  
mal raisonner & n'être pas un sot.

Bayle étend plus loin encore la force  
admirable de la vérité putative ; » il  
» est très-vrai , quelque répugnance  
» qu'on ait d'abord à l'avouer , que le  
» meurtre fait sur les instincts de la  
» conscience , est un moindre mal que  
» de ne pas tuer , lorsque la conscience

Penitaphi,  
§. 281

Comment,  
phil. p. 471.

» l'ordonne. » Il seroit difficile d'ajouter à l'énergie de cette proposition. Voici une décision semblable pour l'idolâtrie. » Je conclus de tout ceci » que la conscience d'un Payen l'oblige à honorer ses faux Dieux «. ( Ibid. ) Fixons le résultat de ces maximes. Les démonstrations même ne sont pas sûres ; on peut douter de l'existence des corps ; la vérité putative dépouille souvent de ses droits la vérité réelle pour en revêtir le mensonge ; on peut, en suivant sa conscience , être obligé à un meurtre , à honorer ses faux Dieux ; donc par ce même principe de Pirrhonisme , on peut choisir ses opinions philosophiques , fussent-elles disparates ou contraires : quel que soit le choix , on est toujours ( d'après ces textes ) dans la route de la vérité (1).

---

(1) M. S. auroit pu ajouter à ces textes celui de M. D. V. qui en admirant Bayle , a dit :

..... » Bayle enseigne à douter :

## L E T T R E   X C I I .

*Le Marquis de Nointon , à M. de  
Monti.*

**V**ous sçavez sans doute , mon cher ami , que nous avons été obligés de consentir aux desirs du Baron , qui au reste a formé son projet par de sages motifs & non par vengeance , ou pour humilier Simpal. Pénétré de ses égaremens , & plein d'ardeur pour la vérité , il veut s'y affermir , il veut la montrer au Comte , il veut prémunir tant de victimes de la fausse Philosophie , contre les pièges qu'on lui a tendu.

---

» Assez sage , assez grand pour être sans  
» système ,  
» Il les a tous détruits , & se combat lui-  
» même «.

L'éloge est singulier ; il n'a pas besoin de paraphrase.

Autre nouvelle encore & fort singulière. Il m'a prié de vous envoyer les feuilles du Code, d'être votre correspondant pour s'occuper uniquement de l'ouvrage qu'il prépare d'après vos observations.

En conséquence de cet arrangement je viens de lire la première feuille, elle m'a fait naître une idée. J'y ai trouvé des choses grotesques, & d'une fausseté si palpable, qu'elles ne méritent pas vos réponses sçavantes. Je veux donc me charger de cette partie, moi ignare; j'y répondrai ce que dit le bon sens & la franchise militaire. Cela, en m'amusant, pourra cependant me servir. J'y apprendrai à connoître & à apprécier ces Messieurs qui nous regardent, nous autres automates du haut de leur grandeur. Si quelquefois je déraisonne, moquez-vous de moi, & réparez ma bévue.

D'abord je pense qu'un Code disparate, contradictoire, formé par cent

Auteurs , un Code comparé à un magasin , à une foire , est quelque chose de très-bifarre , de très-comique ; on y peut placer toutes fortes d'impertinences.

J'avois déjà vu le système des Egoïstes ; allant un jour par curiosité aux petites maisons pour entendre un fou tranquille & jovial , il m'amusa beaucoup , en me prouvant qu'il existoit seul. Je ne croyois pas qu'il eût fait des Sectateurs rassis.

La vérité putative , qui justifie non-seulement toutes les erreurs , mais le meurtre & l'idolâtrie , quand la conscience l'ordonne , me paroît passer le comique. Si les scélérats sçavoient user de cette maxime philosophique , en punissant les meurtriers , que feroit-on du Précepteur qui donne de si belles leçons ? Voilà ma controverse à la militaire ; je ne sçais si j'ai bien saisi le sens des textes ; instruisez-moi.

## L E T T R E   X C I I I .

*M. de Monti , au Marquis de Nointon.*

J E ne m'oppose plus, mon cher Marquis, au projet qu'a formé le Baron de demander le Code ; il m'a paru n'avoir en cela que de sages motifs , & qu'il étoit nécessaire en effet d'entrer dans ses vues ; je verrai avec plaisir vos observations , que vous appelez à la militaire ; & je vous en dirai avec candeur mon sentiment.

Vos idées sur le Code & le rêve des Egoïstes sont très-justes. J'ajoute que ce rêve , outre qu'il est extravagant , est directement contraire à la sagesse de Dieu , en supposant qu'il joue & trompe les hommes : non , non , tout dans lui est grandeur & vérité. Il nous a formé avec des facultés relatives à nos devoirs , à notre fin. Tout ce qu'il nous offre est réalité , est sagesse , &

nous ne pouvons en douter fans outrager ses attributs adorables (1).

---

(1) *La vérité putative*, dans le sens philosophique, est l'apologie de toute erreur possible; il suffira de croire ses opinions quelconques, & la vérité réelle n'aura plus de droits sur nous. Mensonge capital; s'il est des vérités qu'on peut ignorer sans crime, lorsqu'on n'a ni dû, ni pu les connoître; toutes les vérités de *devoirs*, les vérités que Dieu propose & exige, ne peuvent être ignorées sans révolte. La vérité putative alors n'est qu'une erreur criminelle.

Je ne crois pas que Bayle ait voulu directement approuver le meurtre & l'idolâtrie, mais sa déction est folle & dangereuse. Elle naît naturellement du pernicieux système de la *vérité putative*, qu'il a tâché si fortement d'établir. Point d'égarement, soit d'esprit, soit de cœur, qu'on ne pût par-là justifier. C'est anéantir le droit éternel, & imprescriptible de la vérité & de la vertu; c'est abandonner l'homme à tous ses caprices, en lui persuadant que tout ce qu'il croit, est pour lui la vérité. Le pere du mensonge ne pourroit inventer une maxime plus efficace, pour régner impunément sur la terre, & dans les cœurs.

me marquer par-là , sa déférence & sa tendresse respectueuse. Il ne manque rien à mon bonheur , chere amie , que l'assurance du retour de votre amitié : la mienne fera plus vive & plus constante que jamais.

---

### LETTRE LXXXIII.

*La Marquise de Nointon , à la  
Comtesse de Livert.*

**J**E venois d'apprendre , ma chere Comtesse , l'événement si touchant pour mon cœur. J'allois vous en témoigner ma joie , mon ravissement ; vous me prévenez donc , vous m'ôtez la gloire & le plaisir de voler au-devant de vous , je vous le pardonne , ma chere amie , & ce nouveau trait m'enchanté.

Votre amitié , votre candeur , la naïveté charmante de vos aveux , tout me pénètre , tout forme en moi



des sentimens nouveaux encore. Déjà depuis notre existence , je vous étois attachée par tous les liens : il me semble que dans ce moment, ils prennent une force , une vivacité , une douceur toute nouvelle , & que mon ame entière se répand dans la vôtre.

Oui , chere amie , la tendresse seule , l'estime , le zele , l'amour de votre bonheur avoient dicté mes lettres. J'arrosai les vôtres , mais sans aigreur , d'un torrent de larmes : larmes de religion & de regrets : malgré cela , j'ai toujours espéré : c'est par prudence que je n'ai pas fait de nouvelles tentatives : du reste , je sçavois le fond de bon cœur , de piété & de raison , qui vous a toujours caractérisée ; & j'attendois le moment où je verrois enfin tomber votre bandeau : c'étoit , comme vous le dites très-bien , le *charme de Circé*.

Plus de reproches , chere amie , j'accepte avec délices le plan de rire

tout à notre aise , de vos folies philosophiques , & d'en rire aux dépens de Simpal. J'oublie sa séduction & ses horreurs , puisque je vous vois éclairée , détrompée & plus piquée contre vous-même que je ne la suis. Cette éclipse ranimera dans vous la vérité , la vertu : vous en sentirez mieux le prix & la douceur : ses traits , après tant de ténébres , en seront plus vifs & plus consolans.

Comment vous exprimer, ma chere Comtesse , les sentimens des Barons & du Marquis ? J'en suis presque jalouse. L'étonnement , la joie , l'estime , le respect , l'attachement , tout ce qu'il y a de plus sensé , de plus vif , & j'oserois dire presque de plus tendre , ne vous en donneroit qu'un foible essai. Je le vois mieux que jamais , rien n'égale les liens qui n'ont pour appui , que la raison & la Religion ; que le desir du vrai bonheur.

Tout ceci , chere amie , n'est ni

style, ni compliment; c'est le miroir, c'est l'effusion de mon ame. Lisez y vous-même, & qu'à jamais nos deux cœurs n'en soient qu'un. Je vous embrasse mille fois.

---

## LETTRE LXXXIV.

*M. de Monti, au Marquis de Nointon.*

VOTRE indignation est juste, mon cher Marquis; la doctrine de Simpal sur le droit des nations, si elle étoit suivie, mettroit l'Univers en feu; autoriseroit les plus grands forfaits, dès qu'ils seroient utiles, & rendroit les nations, des sociétés de lions & de tigres, toujours prêts à se dévorer.

Au reste, la doctrine est conséquente à ce principe; *point de loi suprême.* Dans cette hypothèse, les nations, étant indépendantes, & n'ayant d'autre lien, d'autre règle que le bien de la propre patrie, elles seront en droit de:

se le procurer par tous les moyens. Toute voie utile fera dès-lors honnête ; ainsi , trahison , rupture des traités les plus solennels , incendie , barbarie , &c. tout ce qui peut servir la nation , en écrasant les voisines , fera pour cette nation un bonheur & un droit. Le principe , d'où sortent ces horreurs , étant le pur athéisme , les conséquences sont non-seulement fausses , mais impies & détestables. Exposons en peu de mots , la racine essentielle de l'équité mutuelle de nations à nations.

Il existe un Dieu , équité , sagesse par essence ; il existe donc une loi imposée à tous les hommes , de suivre cette équité ; elle lie les nations , comme les citoyens d'une patrie , le rapport est égal. Dans une patrie , les familles sont divisées d'intérêts ; mais l'équité leur défend de chercher leur avantage au préjudice des autres. Or , dans l'ensemble de la société humaine , le rap-

port de nations à nations est aussi sacré, que celui de famille à famille dans une nation. Dieu en permettant les sociétés, & les loix des sociétés, ne les a point dispensées de la loi universelle de l'équité ; les peuples sont comme des familles Françoises , Angloises , Chinoises , Espagnoles , &c. Les loix domestiques de chaque famille, quoique sages & légitimes , ne rompent point les loix générales des familles de l'humanité.

Il n'est donc pas besoin d'imaginer une assemblée générale & chimérique du genre humain , pour y faire des conventions universelles. Dieu y a pourvu ; elles existent dans la loi éternelle, qui a formé les hommes égaux, pour habiter le même globe. Ainsi que chaque citoyen travaille au bien de sa patrie ; que chaque patrie fasse des loix , & préfère son avantage , à celui des patries voisines ; que dans la nécessité de repousser une injustice,

elle fasse la guerre , & use des droits de la guerre , cela est dans l'ordre. Mais que pour procurer son avantage propre , un peuple use de voies injustes ; qu'il viole le droit des gens ; qu'il rompe les paroles & les traités ; qu'il fasse des guerres de rapines & de barbarie , & toutes ces actions , fussent-elles relevées par les victoires & les succès les plus brillants , sont non pas des exploits vertueux , mais des atrocités. Un vol , un meurtre , ne fait le malheur que d'un citoyen ; une guerre , une victoire des Koulicans , dépouille , égorge des millions d'innocents ; & ces succès ne crieront pas vengeance au trône du Dieu de l'équité ; du pere de tous les hommes ! Ainsi donc la politique de Simpal , naît de l'athéisme , & n'offre qu'une source de brigandages publics.

Machiavel dont la politique étoit si condamnable , pensoit avec bien plus de sagesse. Voici ses maximes ;

Discours sur  
la première  
décade de T.  
L. 1696.

» Les Princes ne doivent rien tant  
» chérir que la foi promise. ( p. 15 ).  
» Aristides fit son rapport que le des-  
» sein de Thémistocles étoit très-pro-  
» fitable , mais très-deshonnête ; au  
» moyen de quoi il fut rompu par le  
» peuple. » ( p. 131 ). Et en parlant  
des manœuvres du Roi Philippe pour  
subjuguier la Grece. » Telle maniere  
» de vivre, n'est ni honnête, ni Chré-  
» tienne, & mieux vaudroit à un hom-  
» me vivre à son privé, que d'être  
» Roi, & user de telle inhumanité &  
» cruauté. « ( p. 66 ). Que Simpal rou-  
gisse en comparant ces principes rai-  
sonnables, avec les opinions folles &  
meurtrières de son Code.

La nouvelle consolante que vous  
me marquez, m'a rempli de joie. Il  
me tarde de partager celle de deux  
maisons si respectables, réunies par  
les liens les plus doux & les plus forts.  
Ne tardez point à m'instruire du temps,  
& je vole avec empressement.

» le St. Esprit. « Jugez quel crime il y a de damner impitoyablement les hommes? L'Auteur cité, s'exprime en vingt endroits plus fortement encore. » Je ne sçais s'il n'est pas bien hardi » de prononcer leur damnation éternelle. (Des errans) il me semble » qu'il n'appartient gueres à des atomes tels que nous sommes, de pré- » venir ainsi les arrêts du Créateur. « C'est de ces jugemens injustes & téméraires, que naît la haine & la persécution. » Monsieur, (dit-on) attendez du que vous êtes infailliblement » damné, je ne veux ni manger, ni » contracter, ni converser avec vous. « Ainsi l'intolérance religieuse rentre dans la civile.

Mélange de  
littér. T. 2.  
p. 174

Ibid.

Rien ne marque mieux la témérité de cette intolérance, que la nécessité où elle met de damner d'honnêtes gens, des sages, & de couronner des méchans. » Etes vous bien sûrs que » notre Créateur & notre Pere dira



» au sage & vertueux Confucius , à  
 » Solon , à Pithagore.... allez monf-  
 » tres , allez subir des châtimens, infi-  
 » nis en immensité & en durée ; & vous  
 » mes bien aimés , Jean Chatel , Ra-  
 » vaillac , &c. qui êtes morts avec les  
 P. 176. » formules prescrites , partagez à ja-  
 » mais à ma droite , mon empire &  
 » ma félicité. « Voilà pourtant ce qui  
 arriveroit , si on ne toléroit pas les  
 errans. Et de cette intolérance , je  
 conclus ; » quiconque me dit *pense*  
 D. 329. » *comme moi , ou Dieu te damnera ,*  
 » me dira bientôt , *pense comme moi*  
 » *ou je t'affassinerai.*

Il est donc clair que l'intolérance  
 théologique renferme la civile; Bayle  
 dit formellement , sur la révocation  
 de l'Edit de Nantes, que les Princes  
 n'ont pas droit de commander la Re-  
 ligion. Et voici ses parallèles ; » il se-  
 » roit très-injuste aux Princes d'or-  
 » donner à ses sujets d'avoir les yeux  
 » bleus & le nez aquilin ; les cheveux

» blonds , d'aimer la chasse & la mu-  
 » fique..... De croire que la terre  
 » tourne , que les couleurs ne sont pas  
 » dans les objets , que les bêtes sont  
 » des automates.... D'aimer certaines  
 » sauges ou les parfums , d'avoir la  
 » barbe épaisse. ( p. 129 ) De lui porter  
 » quand il gèle à pierre fendre un  
 » verre de leur sueur , un millier de  
 » puces , tant de grenouilles & de  
 » rossignols. « Ces ordres feroient  
 d'horribles injustices ; tel seroit celui  
 qui voudroit forcer la Religion.

Aussi M. R. dit très-pertinemment  
 sur cet objet ; » si j'étois Magistrat ,  
 » & que la loi portât peine de mort  
 » contre les Athées , je commence-  
 » rois par faire brûler comme tel ,  
 » quiconque viendrait en dénoncer un  
 » autre «.

Résumons ; la Philosophie déteste  
 toute intolérance , soit théologique,  
 soit civile. Dans ma première j'éta-  
 blirai les caractères de la tolérance.

## L E T T R E X C V.

*M. Simpal, au Baron de Salverî.*

**J**E vous ai montré, mon cher Baron, l'idée que nos Sçavans nous ont tracé du dogme affreux de l'intolérance; vous sentez que leur systême de douceur & d'équité, est une tolérance sans bornes. Tous s'accordent sur une opinion si favorable à l'humanité.

En voici des preuves invincibles:

» La tolérance de toutes les Religions,  
 » étoit une loi naturelle gravée dans  
 » les cœurs de tous les hommes. Car  
 » de quel droit un être créé, pourroit-  
 » il forcer un autre être à penser comme  
 » lui? L'équité même nous dit que ce  
 » droit est inique, donc la tolérance  
 » naît nécessairement de l'équité. » Il ne  
 » faut pas un grand art, une éloquence  
 » bien recherchée, pour prouver que  
 » des Chrétiens doivent se tolérer les

» uns les autres. Je vais plus loin ; je  
 » vous dis qu'il faut regarder tous les  
 » hommes comme nos freres. » Qui  
 oseroit combattre un systême si rai-  
 sonnable & si doux ?

L'Auteur ne se borne point à le  
 prouver par la loi naturelle , il rapporte  
 l'exemple des Payens , qui tous étoient  
 tolérans. Voici ce qu'il dit des Japo-  
 nois. » Les Japonois étoient les plus  
 » tolérans de tous les hommes ; douze  
 » Religions paisibles étoient établies  
 » dans leur Empire. Les Jésuites vin-  
 » rent faire la treizieme ; mais bientôt  
 » ne pouvant point en souffrir d'au-  
 » tres , on sçait ce qui en résulta. Une  
 » guerre civile , non moins affreuse  
 » que celle de la Ligue désola le pays.  
 » La Religion Chrétienne fut noyée  
 » enfin dans des fleuves de sang. Les  
 » Japonois fermerent leur Empire au  
 » reste du monde , & ne nous regar-  
 » derent que comme des bêtes farou-  
 » ches , semblables à celles dont les

» Anglois ont purgé leur Isle. « C'est ainsi que les Japonois , naturellement si doux, si tolérans , ne furent irrités que par l'intolérance des jésuites.

Ce Sçavant va plus loin encore ; il prouve la tolérance par les Juifs eux-mêmes , dont la loi sur cet objet paroît si sévère. Il allégué ce texte de Josué ; *choisissez quel parti il vous plaira*. Le Serpent d'airain , le Bassin du temple soutenu par des bœufs , le Veau d'or de Jérôboam , les Idoles de Michas , les hauts lieux que les Princes même pieux n'ont pas détruits. Ainsi il n'y a que le Christianisme qui n'ait pas admis la tolérance.

T. 6. intolérance des Juifs.

D'après ces preuves , voici l'étendue & les règles de la tolérance philosophique. Ce n'est pas seulement ne point haïr , ne point persécuter ceux qu'on croit dans l'erreur ; ce n'est pas seulement réunir avec la même paix , la même société , toutes les sectes dans la même patrie , les laisser jouir des

mêmes privilèges ; mais n'en condamner aucun , parce que tous sous différens symboles adorent le même Dieu, M. D, V. le dit dans la Henriade.

C'est cet Etre infini , qu'on sent & qu'on ignore ;  
Sous des noms différens le monde entier l'adore.

» L'Auteur des mélanges, dit ailleurs  
 » en parlant des Payens ; on demandera  
 » de quelle Religion étoient ces peuples  
 » avant qu'ils fussent Chrétiens , ils  
 » adoroient Dieu sous d'autres noms ,  
 » d'autres emblèmes , d'autres rites »...  
 » Leur Jupiter étoit le seul , qu'on re-  
 » gardât comme le Maître du ton-  
 » nerre , que l'on nommât le Dieu très-  
 » grand & très-bon , *Deus optimus* ,  
 » *maximus*. Ainsi de l'Egypte à l'Inde  
 » & à la Chine , vous trouvez le culte  
 » d'un Dieu suprême , & la tolérance  
 » dans toutes les nations connues , «  
 Vous voyez qu'il ne s'agit pas seule-  
 ment de tolérer civilement les Payens ,

Mélange de  
littér. p. 138  
T. 1.

Ibid, T, 1.  
P. 242.

mais de les croire adorateurs du même Dieu que nous.

L'Auteur *des Mœurs* adopte cette doctrine , puisqu'il égale les divers cultes aux matines qu'on chante dans l'Eglise Romaine , les uns à minuit , les autres le matin. (p. 118) Bayle compare cette diversité à un concert composé de plusieurs voix & de plusieurs instrumens, dont les sons, quoi que différens , forment un ensemble harmonique.

Ecoutez encore sur cet objet M. R.  
 » Je regarde toutes les Religions par-  
 » ticulières, comme autant d'institu-  
 » tions salutaires, qui prescrivent dans  
 » chaque pays une manière uniforme  
 » d'honorer Dieu par un culte pu-  
 » blic , & qui peuvent toutes avoir  
 » leur raison dans le climat , dans le  
 » gouvernement , dans le génie du  
 » peuple, ou dans quelque autre cause  
 » locale , qui rend l'une préférable à  
 » l'autre, suivant les temps & les lieux.

Je

» Je les crois toutes bonnes , quand  
 » on y sert Dieu convenablement ; le  
 » culte essentiel est celui du cœur.  
 » Dieu n'en rejette point l'hommage  
 » quand il est sincere , sous quelle  
 » forme qu'il lui soit offert. « Vous  
 voyez donc que la tolérance porte  
 sur un principe très-vrai ; celui qui  
 regarde toutes les Religions comme  
 égales , parce qu'elles adorent toutes  
 le même Dieu.

De-là , M. R. conclut , » que toute  
 » fille doit avoir la Religion de sa Emile, T. 4.  
 » mere , & toute femme celle de p. 74.  
 » son mari ; quand cette Religion se-  
 » roit fausse , la docilité qui soumet la  
 » mere & la fille à l'ordre de la nature ,  
 » efface auprès de Dieu tout le péché  
 » de l'erreur ; « c'est le moyen infail-  
 lible de nourrir l'union & la paix dans  
 toutes les familles.

J'ai toujours aimé le parallèle que  
 fait l'Auteur des Lettres Juives (let-  
 tre 64) du Ciel , à un beau palais qui a



quatre portes , aux quatre points cardinaux du monde. Par l'une entrent les Juifs ; par l'autre les Chrétiens ; les Turcs par la troisieme , & les Payens par la derniere. Il ne parle point des Théistes , sans doute , parce que les quatre portes leur sont ouvertes.

M. R. va plus loin encore ; M. de Volmar étoit Athée de bonne foi , & honnête homme. Voici ce qu'il met dans la bouche de l'incomparable Julie son épouse. » En quoi mon mari » peut-il être coupable devant Dieu ? » détourne-t-il ses yeux de lui ? Dieu » lui-même a voilé sa face. Il ne fuit » point la vérité , c'est la vérité qui le » fuit . . . , il fait le bien sans attendre » de récompense , il est plus vertueux , » plus désintéressé que nous «

Vous voyez , mon cher Baron , toute l'étendue de la tolérance ; toute l'utilité , toute l'humanité de ce système. Autant de textes , autant de principes sûrs & précis. Il est inutile

de vous en développer la solidité, l'enchaînement, les conséquences. Vous sçauvez les saisir avec pénétration & justesse. En apprenant à tolérer tous les hommes, toutes les sectes, vous-même, quelles que puissent être vos opinions, vous vous établirez à jamais dans une certitude & une paix inaltérable.

---

## LETTRE XCVI.

*Le Baron, à M. de Simpal.*

J'AI reçu, mon cher Simpal, avec bien de la satisfaction vos principes sur le Pirrhonisme & la tolérance, deux objets liés, & qui me paroissent le plus heureux préliminaire pour le Code. Dès qu'il renferme une variété d'opinions, il est juste pour autoriser le choix, d'insister sur l'utilité & la nécessité de la tolérance.

J'ai bien compris que vous pour-

riez multiplier prodigieusement les textes ; mais il est mieux de donner moins d'extraits , pourvu qu'ils soient précis. Mon objet est d'avoir le Code exact & complet ; la prolixité le rendroit moins lumineux. Plus il est concis , plus , je le sens , il vous coûte de travail ; aussi ne doutez pas de ma reconnoissance. Je lirai vos écrits avec la plus profonde réflexion , le résultat m'en sera très utile. Ce travail ne fera peut-être pas moins pénible que le vôtre ; & je m'y livre avec toute l'ardeur qu'exige le zèle de la vérité.

---

## LETTRE XCVII.

*M. Simpal , à M. Ribelle.*

GRANDE nouvelle depuis ma dernière lettre , cher ami. Le Baron mon prosélite , dont je t'ai parlé , est non-seulement Philosophe *principié* , mais il a donné une preuve frappante de

force philosophique à l'agonie. Il n'a-voit plus qu'un souffle, & il s'est soutenu dans nos systèmes avec une noble intrépidité. Juge s'il est des nôtres; heureusement il s'est tiré des bras de la mort, & tout de suite il m'a sommé de mes promesses. Je commence à les remplir, & le Code est en pleine marche.

Je viens sur cet objet te demander un conseil important. J'entends par *le Code* l'ensemble des systèmes philosophiques; tu sçais qu'ils sont souvent disparates, & même opposés. Dois-je tous les insérer? ou dois-je en faire un choix, former moi-même un système suivi, & le donner au Baron comme le meilleur? S'il n'étoit qu'un prosélite ordinaire, ce seroit le plus sûr parti; mais il a du génie & de l'érudition; il veut juger par lui-même, combiner, choisir, & préparer un ouvrage, qui sera le résultat de mes extraits. Je ne crois donc pas devoir lui

rien cacher , d'autant mieux que par le dernier degré de confiance , je lui ai découvert le plus grand de nos secrets , *les règles de la composition philosophique* ; tu m'entends.

Mes affaires vont bien ; je compte aller l'hyver à Paris dans un bon équipage , avec le titre de Comte. Je te présenterai le Baron , nous l'initierons dans tous les mystères , & les projets de notre Académie secrète. Il en est digne à tous égards , & nous sera plus utile que tous ces Seigneurs Parisiens qui ne retiennent que les lazzis de la Philosophie , & en poussent trop loin la pratique ; entre nous cela ne nous fait pas honneur. Il est juste de leur ôter les terreurs paniques de la superstition , mais se livrant à mille excès , le contre-coup en retombe quelquefois sur la Philosophie. Profite de cet avis ; & inspire à tes Profélites du haut rang , une conduite moins décriée ; cela donne trop d'avantage à nos cagots d'Adversaires.

Renouvelle moi dans le souvenir de nos Messieurs ; mais ne leur dis point encore ma fortune. Je veux les surprendre.

*P. S.* Tu n'écris plus à la pauvre Comtesse ; elle ne parle que de toi. Je t'en prie , encore une cassiolette ; il t'en coûtera peu pour faire son bonheur.

## LETTRE XCVIII.

*Le Marquis de Nointon , à M. de Monti.*

VOICI , mon cher Colonel , deux lettres trop sçavantes pour moi ; nous avons grand besoin de vos lumieres. J'y ai pourtant apperçu bien des choses révoltantes qu'on impute à la Religion. Jamais elle ne m'a enseigné qu'on dût piller & tuer tous ceux qui sont dans l'erreur , aussi ai-je été indigné de ces calomnies.

Je trouve la tolérance philosophi-

que bien commode. Dès que tous les errans , jusqu'aux Payens & aux Athées , y ont droit , dès que le Ciel a quatre portes , pour y entrer , ( n'importe de quelle Religion on soit ) des quatre coins du monde , il n'y a plus qu'à dire à tous les hommes. *Messieurs , ayez telle Religion que vous voudrez , ou même n'en ayez point , le paradis vous est ouvert.*

Je ne comprends pas que des Philosophes soient assez téméraires pour débiter une doctrine aussi absurde & aussi pernicieuse ; & que des hommes soient assez fous pour risquer leur sort éternel , sur cette misérable imposture.

## L E T T R E   X C I X.

*M. de Simpal , au Baron.*

**A**VANT de vous exposer , mon cher Baron , les lumieres philosophiques sur

l'examen , les soins , l'équité. Pour cela peut-on dire ; *le fils ne dépend pas plus du pere , que celui-ci de sa progéniture*. C'est saper toute autorité , toute soumission réelle , & sous prétexte de ne point faire d'*esclave* , anéantir la société elle-même , en ôtant les places , les titres qui en font l'ordre & la stabilité.

La seconde maxime est capable d'ébranler , de renverser toutes les sociétés de l'Univers , est d'une fausseté révoltante. Elle suppose que les chefs des peuples sont de *simples Ministres déchus de tout emploi , & les plus vils membres de ce corps , dès qu'ils remplissent mal leurs fonctions*. Ici paroît avec éclat le contraste des leçons chrétiennes , toujours vraies & modestes , & des leçons philosophiques , pleines d'orgueil & de mensonge.

La morale chrétienne annonce que les Rois eux-mêmes doivent à Dieu , (*mais à Dieu seul*) , le compte de



leurs actions; qu'ils sont coupables, s'ils abusent de l'autorité qu'il leur a confié. Mais en même temps elle établit, que quand même ils en abuseroient, ils ne perdent, ni leur rang, ni leur autorité; que les sujets sont toujours obligés d'obéir, en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu. La Philosophie plus sévère; ou plutôt la Philosophie indépendante & séditieuse, dit aux Princes, *qu'en remplissant mal leur commission ils sont déchus de tout emploi.* Ainsi sape-t-elle l'autorité des trônes; ainsi permet-elle aux sujets de juger leurs Princes & de se révolter, dès qu'ils penseront qu'ils ne régneront pas avec équité. Politique aussi fautive que meurtrière! Non, jamais dans les principes de la saine raison & du bien public, les peuples n'ont le droit de se révolter contre les Princes même injustes. Ils doivent souffrir & obéir.

Me voici donc, mon cher Marquis,

au terme de mes observations. Ne m'écrivez plus ; je pars, & dans peu de jours je vous embrasserai. Qu'il me tarde de voir le dénouement d'un événement aussi singulier !

---

## LETTRE LXXXIX.

*M. de Simpal , au Baron.*

**I**L y a long-temps, mon cher Baron, que vous piquez ma curiosité, par la promesse de votre ouvrage. Je ne vous ai point pressé, & j'ai attendu vos promesses, avec une patience qui m'a bien coûté. Il est temps enfin de la couronner ; vous devez cette palme à ma candeur, à mon zèle, & à mes sentiments pour vous.

Sans vous annoncer le plan du Code, avez-vous observé que j'ai suivi un ordre juste & précis. J'ai d'abord commencé par foudroyer toutes les preuves du Christianisme, pour dissiper

le reste de vos préjugés. Le succès a rempli mon attente ; nos amis de Lyon l'ont consommé.

J'ai ensuite réuni les matieres immenses du Code, sous des titres clairs & lumineux , pour les enchaîner avec une méthode géométrique. Le pirrhonisme vous a annoncé la précieuse liberté de choisir dans la riche variété des systêmes. Je vous ai proposé tout ce qui regarde la Divinité & l'homme. J'ai tracé les loix de la morale & de la société ; le Code est complet , rien n'y est oublié.

Voici donc le moment de m'envoyer votre ouvrage ; nous le lirons avec admiration. Ensuite pour recevoir le prix de vos travaux , nous indiquerons une séance solennelle , où vous serez couronné ; brillante apothéose !

Ici un obstacle m'arrête. J'ai toujours été étonné de cette crainte scrupuleuse où vous êtes de M. votre pere ;

elle a suspendu , depuis son arrivée ; nos conversations intimes. J'ai cédé à vos ordres , mais enfin il est temps de s'expliquer. Proposez-vous à M. le Baron de venir à votre triomphe ? Je le trouve un très-galant homme , sçavant Littérateur ; & je suis persuadé que loin de condamner votre ardeur pour la Philosophie , il sera enchanté d'apprendre quelle est à votre âge l'étendue de vos connoissances. Sans lui dire, (pour ménager sa délicatesse) vos sentiments sur le Christianisme , l'apothéose ne portera que sur les talens ; rien ne peut flatter plus délicieusement un pere qui connoît & qui aime les sciences.

Voilà , mon cher Baron , le moyen d'exécuter notre ancien projet du voyage d'Italie , & de l'établissement d'une Académie philosophique à Salverì. Le Code y brilleroit comme un nouveau soleil , & multiplieroit nos Profélytes dans un pays d'ignorance

& de superstitions. Je me flatte d'y agréger bientôt M. votre pere ; j'ai fait d'autres conquêtes plus difficiles. Au reste , je ne puis vous promettre ce voyage que l'an prochain. Vous sçavez l'heureux événement qui va me fixer dans le Valais ; ce qui m'y plaît encore , c'est le voisinage de Nointon. Faisons , mon cher Baron , un accord charmant ; vous de passer chaque année trois mois dans le Valais , & nous trois à Salverì. Que de douceurs dans cette société ! que de progrès pour les sciences !

J'espere que le Marquis viendra avec plaisir. Il n'entend rien dans la Philosophie , mais il s'amusera d'être spectateur. A l'égard de la Marquise , donnez vous bien de garde de nous l'amener. Entre nous , son ménage & sa basse-cour , sa broderie , voilà à-peu-près sa sphère. Jadis la Comtesse avoit cette simplicité ; voyez comment la Philosophie l'a ornée !

Quelques jours encore, mon cher Baron, & nos rôles seront prêts. J'ai composé des discours, où je mets la dernière main. D'ailleurs la Comtesse a des préparatifs à faire. Sûrement elle arrivera aujourd'hui, ou demain; je suis même étonné de son retard, car vous sçavez son ardeur pour les séances du Lycée. Peut-être les a-t-elle fait en secret, pour nous surprendre plus agréablement; cela lui est souvent arrivé; aussi suis-je très-tranquille sur la décoration & les agréments de la fête; je m'en repose sur son bon goût & sa magnificence. Venez, mon cher Baron, volez & triomphez.



## L E T T R E   X C.

*Le Marquis de Nointon , au Comte  
de Livert.*

**J**E vous renvoie par curiosité , mon cher Comte , la dernière lettre de Simpal ; il n'est pas possible de se mieux *enferrer* qu'il l'a fait. Victime en plein de ses préjugés , ils l'offusquent tellement , qu'il ne voit que la Philosophie ; elle lui a tourné la tête , & il croit qu'il la tourne à tout le monde.

Nous avons ri de bon cœur de son projet d'enrôler le Baron pere , du portrait flatteur de mon ignorance , & de la simplicité de la Marquise. Celui du voyage & de l'Académie de Salverì ; des correspondances philosophiques du Valais , où déjà il se croit Comte de Livert , est fort original. La fête annonce la joie , l'éclat , & jamais Pétrarque ne fut couronné

leur ont fait un nom ; & ce grand nom une fois acquis , ils ont été obligés , pour avancer la bonne cause , de composer pour le parterre , *les riens* badins , légers , libres , facétieux ou fatyriques de M. D. V. ces *riens* qu'il sçait créer dans un jour , ont formé plus de Philosophes , que tous ses ouvrages ensemble. Il y faut garder un certain *décorum* , au lieu que dans ces pieces fugitives on se livre à toutes les faillies de l'imagination & du goût.

J'opine donc , cher ami , que tu ne retranches aucun Philosophe ; appelant tels , tous ceux qui ont attaqué Prêtres & les superstitions , quand même ils seroient opposés. Ptolémée , Gassendi , Newton , Descartes , ne peuvent pas tous avoir raison dans leurs systêmes ; l'un exclut l'autre ; tous cependant sont de grands hommes respectés & admirés. Il en est de même de nos Sçavans ; qu'ils se combattent , ou qu'ils s'accordent , n'importe ; leurs



opinions même différentes, sont toutes marquées du sceau de la Philosophie ; annoncent de l'invention & du génie, je conclus donc à inférer dans ton Code, l'ensemble des opinions philosophiques.

Rien ici de nouveau ; nos séances se soutiennent ; & j'y vois croître dans nos Messieurs , une noble hardiesse. Nous préparons des brochures qui en ont une vive empreinte.

J'ai fait connoissance avec deux jeunes Provinciaux spirituels & aimables ; ils viennent assez régulièrement dans nos assemblées. Timides & cagots qu'ils étoient, en moins de deux mois ils ont fortement adopté tous nos principes , & ont promis de les répandre dans leur ville où ils tiennent un rang.

*P. S.* La lettre de la Comtesse est un délire de vanité & de joie. Qu'importe au reste , pourvu que son imagination la rende heureuse : la palme

que je lui offre avance tes projets; voilà tout le bon que j'y trouve. Voici de l'encens encore; prends garde pourtant, que cette fumée trop forte, ne lui donne à la tête.

---

## LETTRE CI.

*M. Ribelle, à la Comtesse de Livert.*

J'AI lu, Madame, dans une séance de notre Académie, la lettre dont vous m'avez honoré. Que n'y étiez-vous pour y entendre vos éloges? ce n'étoit qu'applaudissement, qu'admiration, que battement de mains. On y a vu sous un style digne des Sévigné, le germe des talens & du zèle philosophique. Nos Poètes vont prendre la lyre, pour célébrer vos talens; attendez-vous à voir dans les journaux cent pieces fugitives, qui vont faire retentir la France & l'Europe du bruit de votre gloire.

Votre goût , Madame , est d'une justesse profonde. La Philosophie , où vous faites de si grands progrès , est la carrière la plus brillante. Quoique vous soyez faite pour toutes les sciences , attachez-vous sur-tout à celle-là. Que j'ai admiré votre noble émulation ! vous méprisez cette gloire précaire , qu'on surprend par des plagiats , ou des ouvrages d'autrui. Vous ne voulez briller que par vous-même ! & vous dites , Madame , que vous êtes encore Profélite ? Ah ! ce seul trait est déjà le héroïsme d'un génie créateur , & d'un Philosophe consommé.

Qu'il sera surprenant , Madame , de vous voir ainsi débiter par un ouvrage neuf & célèbre ! Nous le publierons par-tout avec les plus grands éloges ; & dans l'instant il vous assurera une réputation immortelle. Oserois-je vous supplier de m'en confier le titre ; sans le sçavoir encore , j'en conçois déjà la plus haute idée.

Votre invitation , Madame , est un ordre précieux ; j'y souscris avec la plus vive reconnoissance. Dès que votre ouvrage sera avancé , ayez la bonté de m'en donner avis , je volerai à Livert ; & je vous suivrai à Paris , pour y être le témoin du triomphe qui vous y attend. Vous y êtes annoncée , Madame , de façon à ne pouvoir plus vous y refuser.

---

## LETTRE CII.

*M. de Monti, au Marquis de Nointon.*

Vos observations , mon cher Marquis , sur les textes , sans être *scientifiques* sont très-justes. Le ridicule de la glose de Bayle , & du Paradis ouvert à tout le monde , est palpable. Aucune matiere dont les Philosophes diffèrent avec tant de hauteur & d'amertume que l'intolérance ; aucune peut-être qu'ils entendent moins , ou

qu'ils feignent du moins entendre. Cela va , tranchons le terme , à la mauvaife foi.

Comme il eft intéreffant , que le Baron foit exactement instruit fur ce fyftême philosophique , le plus dangereux peut-être du Code , je vais partager mes observations fur les deux lettres de Simpal.

Quoi qu'en puiſſe dire M. R. la diſtinction de l'intolérance religieuſe , non-feulement n'eſt pas *vaine & ſtérile* , mais elle eſt ſi eſſentielle , qu'on ne peut la nier , la méconnoître , ſi on a la moindre lueur , je ne dis pas de Théologie , mais de Philoſophie.

L'intolérance civile , eſt le droit que le Prince a de ſouffrir , ou de ne pas ſouffrir dans ſes Etats l'exercice des ſectes. ( Ici je n'entre point dans le compte qu'il doit de ſon pouvoir au Dieu de la vérité , dont il tient ſon ſceptre , je ne parle que du pouvoir extérieur ) De-là ſont venues toutes

les loix de févérité contre des hommes fans miſſion, fans caractère qui troubloient le culte dominant. Rien en cela qui fut contraire au bien des ſujets , & au droit du trône ; c'eſt en uſer , que de défendre l'exercice d'un culte déclaré faux , par l'autorité que Dieu a établie pour en connoître.

A l'égard des guerres de Religion , elles ont eu pour principe l'ambition , la révolte des Séctaires , & les paſſions des hommes. La Religion n'y a jamais coopéré ; & ſi pluſieurs de ſes Miniſtres y ont contribué ; en cela loin de ſuivre ſes vrais principes , ils ſ'en ſont écartés. Nous ne prétendons point juſtifier les faits particuliers , mais ſeulement montrer le véritable eſprit de la Religion.

Si dans la conquête des Indes , on a vu des horreurs en cruautés & en injuſtices , on ne peut les imputer qu'à la barbarie des Conquérans ; la Religion , loin d'y avoir influé , n'a fait

au contraire que protéger les Indiens, que les dérober aux vexations, que leur enseigner la vérité & la vertu. C'est dans les Philosophes une calomnie horrible, que de lui imputer le sang des millions d'Indiens immolés à la cupidité, & à la férocité des Dévastateurs.

Les parallèles de Bayle, qui compare les loix des Princes contre les Sectaires, aux ordres d'avoir *le nez aquilin, ou la barbe épaisse*, est insensé. Jamais les Protecteurs de l'Eglise n'ont pensé à commander la foi, & à forcer les consciences; ils sçavent que la foi ne peut dépendre que de la grace & du cœur. Les loix ne portent que contre ceux qui troublent le culte, ou qui professent extérieurement le leur, malgré la défense. A l'égard des opinions intérieures, elles sont dans le sanctuaire du cœur; les loix humaines n'y pénètrent jamais.

Ce qu'il y a de très-singulier, c'est que  
Bayle

Bayle dans le même ouvrage où il déclame avec fureur & calomnie contre l'intolérance ; consent cependant qu'on punisse même par le glaive les Corrupteurs de la morale (p. 487) ; les Perturbateurs (p. 337) ceux qui insultent le ministère (p. 37), les Docteurs factieux qui excitent des guerres civiles (p. 368) , les Hérétiques qui abusent sciemment du peuple (p. 313) admirez l'esprit conséquent.

L'Auteur des mélanges , en disant qu'il est permis au Citoyen de croire , ce que la raison lui dicte , ajoute  
 » pourvu qu'il ne trouble point l'ordre ;  
 » car il ne dépend pas de l'homme de  
 » croire , ou de ne pas croire ; mais  
 » il dépend de lui de respecter les  
 » usages de la patrie « cette seule  
 maxime bien développée , énonce le tort que les Citoyens sectaires , ont de troubler le culte , & le droit des Princes , de les empêcher. Il est donc constant (& on défie les Philosophes sin-

Mélange de  
littér. T. 2.

P. 99.



ceres de le nier ) que la Religion ne prétend point avoir le droit d'intolérance civile , elle dépend du Prince. Ce seul point bien entendu , anéantit la fureur des sarcasmes & des calomnies , dont ces Ecrivains accablent le Christianisme.

Il n'y a que l'intolérance religieuse qui dépende de la Religion , & voici son district. La Religion étant *une* , comme Dieu est *un* ; comme la vérité est *une* , il suit de-là , que tout culte , que toute opinion qui n'est pas vraie , ne peut être conforme , ni à Dieu , ni à sa Religion ; ne peut être approuvée ni de Dieu , ni de la Religion , voilà l'intolérance. La Religion , dépositaire de la vérité , ne propose que des dogmes vrais , & condamne *nécessairement* les dogmes faux ; elle admet dans son sein les vrais Adorateurs , elle en rejette les faux. Cette méthode a toute la justesse , & toute la certitude de la méthode géométrique. Suivons ce parallèle.

Supposons un Géomètre infallible ; qui déduise des principes de vraies conséquences. S'il trouve de faux Géomètres qui veuillent lui prouver qu'ils ont raison , alors même qu'ils se trompent ; ce premier leur dira qu'ils sont dans l'erreur ; & eut-il pour eux tous les sentiments d'amitié , il dira toujours *vous vous trompez*.

Telle est la Religion établie par le Seigneur , & infallible sur ce qui intéresse le dogme & la morale. Elle dit *nécessairement* , à ceux qui errent sur la morale & le dogme ; à ceux qui résistent à son autorité , *vous vous trompez* ; vous ne pouvez , tant que vous persisterez dans l'erreur , avoir de paix avec moi. Là , point d'injustice , point de cruauté ; c'est le langage seul de la vérité , qui ne peut non plus s'allier avec l'erreur , que la vraie géométrie , aux faux Géomètres.

De cette idée de l'intolérance , dont la raison démontre la justesse & l'équi-

té, il fuit que les reproches, coleres & sanguinaires , *de bourreaux , de tigres* ; ( comme si la Religion ordonnoit de haïr , de tuer ), que ces reproches sont la calomnie & la fureur même ; voilà pourtant l'*analyse* de cent volumes philosophiques, sur l'intolérance.

Il fuit que le terme *de damnés*, dont on tire tant de conséquences odieuses, naît de la raison elle-même. M. D. V. accuse de présomption & de barbarie ceux qui *damnent*; plainte pitoyable. Prouvons-le lui, par lui-même. Qu'on lui dise, que tels & tels sont voleurs, calomniateurs, régicides; ne diroit-il pas qu'ils sont *damnés*; c'est-à-dire, hors de la voye du salut, s'ils ne rentrent dans celle de la vertu? voilà tout le jugement que porte la Religion. Elle dit, que ceux qui résistent à la vérité, outragent le Dieu de la vérité; qu'étant ses ennemis, ils ne feront point heureux dans son sein;

s'ils ne reconnoissent , s'ils n'adorént la vérité. Elle ne juge point , elle annonce simplement le jugement du Dieu de la vérité ; & encore elle ne l'applique à aucun errant , parce qu'elle ignore les moyens dont Dieu peut se servir pour les éclairer , avant que de les juger. Il n'y a donc pas plus de témérité à dire ; l'incrédule ne verra jamais Dieu , qu'il y en a à dire ; le meurtrier ne verra jamais Dieu. Cette assertion n'est réelle , qu'autant que l'un & l'autre mourront dans leur égarement.

Pour suivre le même parallèle quoi qu'on *damne* les injustes & les meurtriers , on les aime cependant ; & parce qu'on les aime on tâche de les détourner du vice , de leur inspirer la vertu ; il en est précisément de même des errans & des impies. Nous disons bien qu'ils sont *damnés* , c'est-à-dire , hors de la voye du salut ; mais cela ne nuit en rien à la charité qu'on a pour eux ,

ni même à la société. Ne peut-on pas avoir un Turc & un Juif pour ami sincère, recevoir de lui des bienfaits, & lui en rendre ?

L'intolérance religieuse n'est donc que le jugement invisible de la vérité, & la séparation visible, ( en genre de culte ) de ceux qui professent l'erreur. L'intolérance civile, est le jugement du Prince, qui défend l'exercice d'un faux culte, & qui punit ceux qui transgressent ses loix, au scandale de ses sujets. Qu'on ramène à ce point fixe, toutes les déclamations des Philosophes, pas une qui ait l'ombre de justesse & de bon sens.

*P. S.* Je n'ai pas cru devoir discuter en détail chaque texte ; celui qui prétend que nous sauvons *les Ravallacs*, en damnant les Tites, est misérable. Comme si la Religion ne détestoit pas avec exécration cet horrible attentat !



## L E T T R E   C I I I.

*M. de Monti, au Marquis de Nointon.*

Vous avez vu, mon cher Marquis, que les reproches horribles des Philosophes sur l'intolérance, ne pouvoient naître que d'ignorance ou de mauvaise foi. Je vais vous montrer les mêmes caractères, sur leur tolérance; non, ils ne s'entendent pas eux-mêmes.

D'abord on conviendra que nul être créé, ne peut forcer un autre à penser comme lui. Qui jamais a dit le contraire? le plus grand Monarque peut-il forcer l'esprit du dernier de ses sujets? On conviendra encore, que nous devons aimer tous les hommes comme nos frères? Il est comique de voir un Philosophe annoncer gravement & avec complaisance, ce devoir

à des Chrétiens que leur Religion oblige d'aimer, je ne dis pas seulement les errans quelconques mais leurs ennemis jurés. Tout ce que les Philosophes débitent avec emphase sur l'équité, l'humanité, la bienfaisance, n'offre que les élémens très-imparfaits du Christianisme.

De cette amitié, conclure qu'on doit tolérer (en quelque sens qu'on l'entende) approuver, sauver tous les errans, la conséquence, est je ne dirai pas disparate, mais grotesque; telle est cependant la Logique de nos Philosophes.

L'Auteur l'appuye sur la tolérance des Payens; rien en cela d'étonnant; sans combattre cette opinion, par les persécutions Romaines, il est sûr que les Prêtres des Dieux d'or de Rome ou de la Grece, devoient supporter le culte des Dieux d'argent ou de bois, de l'Afrique ou de l'Egypte. De-là,

peu. Je les ai seulement engagés à ne pas m'abandonner ces premiers jours; le temps me donnera des forces, des ressources. Le Comte paroît sensible à mon malheur ! Deux Officiers-Généraux de Sardaigne , fort instruits , ont pour moi des attentions distinguées : ainsi attendrai-je le retour de l'adorable Comtesse , temps où mon bonheur sera fixé pour toujours. Morlin & son ami t'embrassent , & t'exposent comme moi , leurs alarmes & leurs regrets.

## LETTRE XCIV.

*Le Comte , à la Comtesse de Livert.*

Tu as bien fait , ma chère amie , de t'absenter ; il est toujours triste de voir dans la peine , gens qu'on a estimés & aimés. Simpall en est absorbé , & voici ce qui s'est passé depuis ton départ.

Le Baron ayant enfin eu tout le



Code que Simpal lui avoit promis , a levé le masque , & lui a reproché avec la plus vive amertume les erreurs & les pièges , où il avoit voulu l'entraîner. Le Philosophe qui comptoit sur des louanges , & qui t'attendoit pour initier le Baron avec éclat , a été frappé comme par un coup de foudre. Tu sens quels sont son étonnement , son dépit , sa fureur , quoiqu'il affecte certains dehors de force philosophique.

Il ne me supçonne point encore : très-lié avec nos deux Officiers, cela le distrait & l'empêche de voir mon embarras. Il est extrême , la dissimulation n'est point mon caractère : aussi ai-je prié le Baron de finir incessamment.

Je te félicite de ne pas être témoin d'une scène si désagréable ; je sens , malgré l'absence , la peine que cela te fait , mais si tu consideres le goufre où nous nous précipitions , la joie

l'emportera sur la tristesse. Il y alloit de l'honneur, de la fortune, du repos, du salut : l'idée de ces grands intérêts, doit nous faire oublier le sort de Simpal, que d'ailleurs il a si bien mérité. Je n'aspire qu'au moment de son départ, & le jour même je t'enverrai ton équipage.

Les deux Officiers que tu connois, m'ont promis de rester jusqu'à ton retour. Ainsi sois tranquille : fais une paix durable avec la Baronne de Suri : amuses-toi ; oublie tout ceci ; les choses prennent la meilleure tournure.

## LETTRE XCV.

*Le Baron de Salveri, au Comte de Livert.*

IL n'est gueres possible, mon cher Comte, de vous peindre au vrai la joie & les sentimens de Nointon. Retenus jusqu'ici par la prudence dont

il falloit ufer pour avoir le Code , ils éclatent dans toute la liberté, & cette aifance leur donne une nouvelle vivacité encore. Le Colonel, d'ailleurs, dont vous connoiffez toutes le qualités aimables, vient d'arriver : il répand l'aménité, la joie, on ne peut rien ajouter à une félicité fi pure.

Quand viendrez-vous la partager, mon cher Comte ? Vous êtes encore dans les embarras de la manœuvre la plus délicate ; il faut pour l'avoir entrepris , toute votre fageffe & tout votre zele. Je fuis charmé que vous ayez dans vos deux Officiers une fociété gracieufe ; elle diminuera votre gêne , & vous donnera des reffources.

Je ne fuis point furpris, mon cher Comte , des effets de ma lettre : c'est une mine qui renverfe un baffion : le coup a été auffi prompt, auffi terrible. Je n'attendois aucune réponfe, il n'en eft point de poffible ; je ne crois même pas qu'il veuille ouvrir

cette seconde : nous en avons conféré ensemble , & voici l'expédient que propose le Colonel.

L'espoir d'Eugénie est le seul objet qui le retienne encore à Livert : sans cela il en seroit parti le jour même. Le moyen de tirer avantage de son espoir ,\* ( & cela , sans même lui insinuer qu'on le soupçonne ), c'est de l'engager à lire en très-grand secret & avec vous ma lettre. Le prétexte spécieux , est de lui demander quelque éclaircissement pour prévenir vos nuages ; il vous croit son prosélite : il est tout simple qu'il se lave des reproches que je lui ferai sur ses leçons de ténèbres. Je crois l'expédient assuré : un mot , je vous prie , & je vous envoie ma lettre : elle doit l'accabler de confusion.



## L E T T R E   X C V I.

*Le Comte de Livert , au Baron de Salveri.*

B O N N E nouvelle, mon cher Baron; Morlin & son ami sont partis ce matin. Frappé de l'événement, il m'a dit que pour ne point être témoin d'un démêlé si vif, il retournoit à Lyon, où d'ailleurs des affaires pressantes le rappelloient; je lui ai fait beaucoup de politesse, tout s'est passé au mieux.

J'ai pressenti Simpall, en cas que vous lui écrivissiez encore: il m'a d'abord protesté qu'il ne liroit jamais une de vos lettres. Alors prenant un air pensif, je lui ai exposé quelques doutes naissants, le priant pour les éclaircir de vouloir bien lire avec moi votre lettre: désapprouvant fort ce qui seroit vif & personnel. Il me

l'a promis , mais avec beaucoup de peine ; ainsi , envoyez promptement , & tâchez de presser vos idées : car je doute qu'il en ouvre une troisième.

---

## LETTRE XCVII.

*M. Ribelle , à M. Simpal.*

**J**E suis pénétré , cher ami , de ta cruelle catastrophe ; elle est si terrible , que je ne sçais moi-même comment m'en consoler ; & ce qui me consterne plus vivement encore , c'est que le trait de foudre part du ciel le plus serein : c'est au terme de tes plus brillantes espérances , que tu te vois plongé dans le gouffre.

J'ai toujours condamné ta ridicule candeur vis-à-vis le Baron : toujours j'en ai appréhendé les suites. A quoi pensois-tu de donner le secret de l'école , & même l'art de la composition à un jeune Italien ? Je sens comme

toi , qu'il va cruellement en abuser , & que ton Code indiscret va nous tourner en ridicule ; mais enfin le mal est fait : allons aux conseils que tu demandes.

Je badine des clameurs des Prêtres , & des mandemens des Evêques : mais les réquisitoires & les arrêts m'effrayent ; dis - moi , que pensera-t-on des Rousseau & des Voltaire , lorsque malgré les éloges du Parnasse , la postérité verra leurs ouvrages flétris & brûlés ? encore si ce n'étoit qu'une suppression honnête ? mais les termes sont furieux ; il n'y a que la malice Italienne qui ait pu déterrer une piece si terrible , & te l'opposer en face. Quoi répondre ? rien.

J'ai parlé à nos Sçavans ; tous ils sont mécontens que tu aie donné à un jeune étourdi le Code & les règles de composition. Aucun n'a voulu se charger de la réponse. Ce n'est pas qu'ils ne soient très en état de prouver

doucé loi de la Nature. Pour ne parler que de la bonté, directement opposée à la sévérité menaçante du Dieu des Chrétiens. Cette sévérité, cette crainte d'enfer, une fois gravée dans les enfans, toutes nos leçons ne la peuvent jamais déraciner entièrement. Ecoutez les justes reproches de nos Messieurs sur cet abus. M. D. V. dans le Poëme de la loi naturelle, s'exprime ainsi :

Nous l'avons fait injuste, emporté, vain,  
jaloux,

Séducteur, inconstant, barbare comme nous.

» Si (cette doctrine) ne nous peignoit  
» qu'un Dieu colere, jaloux, vengeur,  
» partial, haïssant les hommes ; un  
» Dieu de la guerre & des combats ;  
» toujours prêt à foudroyer, toujours  
» parlant de tourmens & de peines...  
» je me garderois bien de quitter la  
» Religion naturelle, pour embrasser  
» celle-là. » Et ( p. 128 ) en parlant de  
la condamnation de ceux qui mécon-  
noissent une Religion, » le Dieu de

Emile, T.  
p. 137.



» cette Religion seroit le plus inique  
 » & le plus cruel des tyrans. La ven-  
 » geance ne seroit pas interdite à  
 » l'homme (dit l'Auteur des mœurs),  
 » si Dieu se la permettoit, puisque  
 » l'homme est son image. Sur le por-  
 » trait qu'on me fait de l'Etre suprême,  
 » sur son penchant à la colere, sur la  
 » rigueur de ses vengeance.... l'ame  
 » la plus droite seroit tentée de sou-  
 » haiter qu'il n'existât pas..... La pen-  
 » sée qu'il n'y a point de Dieu, n'a  
 » jamais effrayé personne ; mais bien  
 » celle qu'il y en a un tel que celui  
 » qu'on me peint. « Des textes si  
 énergiques prouvent la fausseté des  
 attributs sévères, & même cruels, que  
 les Chrétiens attribuent à Dieu ; ils  
 n'inspirent que terreur & désespoir.

Pour combattre une idée si noire  
 & si désolante, pour rassurer les hom-  
 mes contre ces terreurs paniques, &  
 leur faciliter la jouissance des dons de  
 la Nature, la Philosophie propose une

idée de Dieu bien plus douce & plus raisonnable ; elle trouve dans sa bonté infinie , l'exclusion de ce qu'on appelle justice , mais qui au fond n'est que vengeance & cruauté. Voici comment s'exprime l'Auteur du Code de la Nature. » Criez tant qu'il vous plaira, » imposteurs , ou fanatiques , qui avez » intérêt de nous persuader des chimères. Vos vains raisonnements ne » pourront jamais étouffer cette vérité , aussi évidente , que le premier » axiome de mathématique. *Si la Suprême puissance est unie dans un être , à une infinie sagesse , elle ne punit point , elle perfectionne , ou elle anéantit.* Choisissez. ( p. 143 ) «

Cette idée de la bonté divine est admirable ; elle nous offre un Dieu , qui , s'il impose des loix , n'en punit pas les Transgresseurs , qui ne veut que le bonheur de l'homme , & jamais sa perte , fut-il même coupable ; qui sçait ramener sa justice , à la bonté

même. » Il n'y a rien dans Dieu qui  
 » s'oppose au bonheur de l'homme;  
 » cela implique contradiction. » Or la  
 punition éternelle s'y oppose très-  
 fort.

La justice n'est » que la volonté  
 » constante de ramener ses créatures  
 » au bonheur, & de les y ramener, en  
 » les réhabilitant dans l'ordre qui en  
 » est inséparable. » Justice, qui loin  
 d'effrayer console; c'est-là précisément  
 ce que les Chrétiens appellent *miseri-*  
*corde*.

Il est cependant une objection qui  
 paroît forte. On voit des monstres  
 en scélératesse, des Phalaris, des Né-  
 rons, des destructeurs de l'humanité.  
 Comment donc la bonté de Dieu  
 peut-elle s'étendre sur ces coupables?  
 N'est-il pas un enfer pour ces fameux  
 criminels, qui ont emporté leurs noir-  
 ceurs dans le tombeau? Non, l'hu-  
 manité de nos Messieurs a trouvé un sage  
 moyen de les mettre à l'abri; pour

cela, il ne faut qu'une supposition très-raisonnable, aussi analogue au premier Etre, que favorable à l'homme; la voici. » Cette vie n'est qu'un temps de  
 » sommeil, ou d'engourdissement, tel  
 » qu'est dans tous les hommes celui  
 » de la première enfance. ( p. 195 ). «  
*Sommeil* n'est point pris ici dans un sens figuré, mais très-réellement. La fin de la pensée en démontre le vrai but. » Les hommes n'étant ici qu'é-  
 » bauchés, le temps de les finir est  
 » réservé pour une autre époque. «  
 (Ibid.) C'est ainsi que sans nier la justice on la fait consister, ou à ramener ici bas les pécheurs à l'ordre; ou s'ils sont morts dans le crime à les purifier dans le siècle futur, temps auxquels ils seront *finis*, c'est-à-dire, rendus à l'innocence & au bonheur.

Tel est le précis de la doctrine philosophique. Elle regarde toute vengeance dans Dieu, comme indigne de lui, comme contraire à sa bonté in-

finie , & appelle *justice* le plan de sagesse & d'amour , qui ramène tous les coupables , à l'ordre & à la félicité.

---

## LE T T R E C V I.

*Le Marquis de Nointon , à M. de Monti.*

**V**OICI, mon cher Colonel, un article singulier de catéchisme ; si un objet aussi redoutable , étoit susceptible d'un ton grotesque , il y auroit une belle matière. Ces Docteurs en prêchant qu'il n'y a point d'enfer , n'en sont pas tellement assurés, qu'ils n'aiment mieux encore mettre *une seconde corde à leur arc*. Ainsi , au cas que ( contre leur conjecture ) il y ait un avenir , ils ont imaginé une autre hypothèse , pour les mettre ( à tout hasard ) à l'abri ; il suffit pour cela de supposer cette vie comme *un sommeil , un engourdissement*. Dès-lors

les crimes font comme une sorte de songe & n'ont pas beaucoup de malice. D'autre part en y ajoutant que Dieu ſçaura ramener dans l'autre vie , tous les êtres à l'ordre & au bonheur ; quoi qu'arrive , tous font sûrs de leur félicité ; les Nérons , les Phalaris , & tant d'autres monſtres ſeront fort étonnés , de ſe retrouver ( ſans ſçavoir comment ) vertueux & heureux. Il n'eſt pas poſſible de pouſſer plus loin la bienfaifance des ſyſtèmes , il faut de la patience pour ſupporter tranquillement des opinions auſſi folles , & tout à la fois auſſi meurtrières.

*P. S.* J'attends ce ſoir tous nos Philoſophes ; ils ont fait dire au Baron qu'ils viendroient paſſer quelques jours avec lui. Il faut bien , malgré moi , que je leur faſſe politèſſe. Avouez qu'il en coûte ; au reſte , je ſuis sûr qu'il ne fera point queſtion de la Philoſophie ; ils ſe défient du Baron pere & de moi.

## L E T T R E   C V I I .

*Le Baron de Salveri , à M. Simpal.*

Vous êtes fait , Monsieur , ainfi que M. Morlin , pour former par votre efprit & votre politeffe les agrémens de la fociété. Toute la compagnie de Nointon en a jugé comme moi , dans les jours trop rapides que vous nous avez donné. Je fouhaite que vous foyez fatisfait de mon pere , qui l'a très-fort été de vous. Vous voyez que la fuperftition Italienne , n'ôte rien de la douceur & du lien d'une fociété polie. Il parle peu , ne fçachant pas bien le François ; mais il fçait goûter & apprécier les bonnes chofes ; il vous a trouvé beaucoup d'érudition & de littérature ; & à M. Morlin une connoiffance rare des antiquités Romaines. C'eft-là fon goût dominant ; Il a parcouru toute l'Italie pour en  
voir

voir les monuments. Je suis très-persuadé, que si le voyage de Salverì a lieu comme je l'espère, vous serez très-satisfait de lui, & qu'il vous procurera des connoissances & des agréments dans toutes nos belles villes; vous pourrez y satisfaire amplement votre curiosité littéraire.

Le Code est précisément, tel que je le desirois; suivez, je vous prie, cette marche, l'ensemble me fera d'une utilité admirable.

---

## LETTRE CVIII.

*M. de Monti, au Marquis de Nointon.*

**J**E réponds tout à la fois à vos deux lettres, mon cher Marquis. Vous avez raison; l'idée de la Marquise, & la métaphysique de la Maîtresse d'école suffit pour confondre la folle opinion de M. R. sur l'âge; où on doit faire le catéchisme aux enfans.

*I. Partie.*

**R**



La pensée ( puisée dans Bayle ) qu'avant d'apprendre *qu'est-ce que Dieu*, il faut concevoir ses attributs, est une impossibilité ; dans ce cas, je défie M. Rousseau lui-même de croire en Dieu, parce qu'il est évident que jamais il ne pourra, ni concevoir ni concilier clairement l'abîme infini de ses attributs. Le moindre enfant peut connoître Dieu, autant qu'il le doit, peut le croire, l'adorer, l'aimer, & le plus grand génie ne concevra jamais l'immenfité de ses perfections (1).

---

(1) Le danger de *l'antropomorphisme* est une chimère. Jamais on ne présente Dieu aux enfans, sous une idée corporelle ; on leur dit au contraire, qu'il est invisible aux yeux du corps ; qu'il est la puissance, la sagesse, l'amour, la sainteté, &c. qu'il est *ce qui est*. Rien assurément n'est plus capable de détourner de l'idolâtrie, de donner de Dieu une connoissance simple & sublime ; connoissance, qui gravée d'abord sous de foibles traits, est perfectionnée insensiblement par la raison & la grace,

La doctrine de Simpal sur la fausse idée de Dieu, est, comme vous l'observez très-bien, folle & pernicieuse; en voici le vice essentiel. Dieu est infiniment bon, c'est-à-dire, qu'il veut rendre tous ses êtres heureux, & que dès-lors il leur en ouvre les moyens. Mais il est infiniment saint, infiniment équitable, & par cette perfection infinie, il ne peut accorder le bonheur, qu'à ceux qui en suivent la route essentiellement prescrite; par *l'ordre éternel*, (ordre invariable, puisque c'est l'essence de Dieu même) le bonheur d'un être, est inséparable de sa rectitude, de sa vertu. S'il s'égare, s'il se révolte, il sort de *l'ordre*, & conséquemment de la félicité. Ainsi la justice de Dieu, que les Philosophes par aveuglement & blasphème appellent cruelle, n'est que le rapport nécessaire, qui existe entre la vertu & le bonheur; entre les œuvres d'un être & son sort.

Confondre cette justice adorable,

avec la vengeance de l'homme, c'est ignorance & impiété. L'homme est injuste & cruel quand il se venge, parce qu'il n'en a pas le droit; il ne se venge que par colere & bassesse. Dieu punissant le coupable, le punit parce qu'il est grand, parce qu'il est saint, parce qu'il est juste. En le punissant, il suit l'ordre éternel dont il ne peut non plus s'écarter, qu'il peut démentir son être.

Le prétendu axiome mathématique que la suprême puissance unie à une sagesse infinie, ne punit point; *qu'elle perfectionne, ou qu'elle anéantit*, n'est qu'une assertion téméraire, essentiellement opposée aux perfections divines. Comme il implique qu'un être borné soit impeccable par nature, parce qu'il tiendrait de lui-même son impeccabilité & son bonheur; il implique qu'un être infiniment saint & juste, ne punisse pas l'égarement, s'il n'est pas réparé.

Il n'est point obligé à perfectionner contre les règles de la liberté de l'homme & de sa providence. Il n'est point obligé à anéantir ; une sagesse suprême ne formeroit pas des êtres , qu'elle seroit ensuite forcée de faire rentrer dans le néant. Ainsi la pensée du sommeil de cette vie , & de la réhabilitation future des pécheurs , qui tous deviendroient des Elus dans l'autre vie , cette pensée n'est qu'une opinion faussée & meurtrière , capable d'ôter la crainte du crime , & d'y précipiter les hommes , par l'espérance de la réhabilitation. Malgré les lumières & les menaces de la Religion , la plupart encore suivent les routes de l'iniquité , que seroit-ce , si on les assuroit que cette route conduit au bonheur éternel ?



## L E T T R E   C I X.

*M. Simpal, au Baron de Salveri.*

D E ce qu'il est très-difficile, ( d'après les pensées justes & profondes de Bayle & de M. Rousseau ) de définir l'être de Dieu , & de le proposer sans de grandes discussions préliminaires , il suit qu'on doit penser avec plus de douceur & d'équité sur les Payens , qui n'en avoient pas une idée bien exacte. Depuis la destruction de l'idolâtrie , les Chrétiens l'ont toujours dépeint comme une absurdité & une impiété. La Philosophie a voulu diminuer cette tache & cet opprobre.

Le premier pas a été de faire valoir la ressource ingénieuse des Philosophes du quatrième siècle. Le paganisme tomboit. Il étoit difficile de soutenir l'idolâtrie toute *crue* , de prouver la divinité de Jupiter ou de

Vénus. Les Sçavans imaginerent un secret utile ; celui d'envisager l'idolâtrie, comme un *emblème physique & moral*. Dès - lors les Dieux & les rites n'étoient que les signes & les figures des loix de la Physique , ou des regles de la Morale. L'idolâtrie, ainsi spiritualisée, change entierement de face, & rentre (par cet emblème de la divinité) dans la loi naturelle.

Nous avons fait un second pas ; celui de justifier , de préconiser les grands hommes du paganisme. Il étoit triste de voir ces Héros flétris par la tache de l'idolâtrie ; cette idée sembloit diminuer leur gloire. Nos Sçavans , par un trait de zèle & d'équité, ont voulu la leur rendre toute entiere. Ils ont fait un éloge accompli de Julien , appelé *Apostat* par les Chrétiens ; ils ont dépeint ses grandes qualités militaires, politiques & morales ; & en coulant rapidement sur son goût pour les superstitions , ils ont loué la

force avec laquelle il s'est élevé au dessus des préjugés Chrétiens.

L'éloge ayant été bien reçu, nous l'avons étendu à Marc Aurele, à Trajan, & à tant d'autres sages Payens; pour le faire mieux briller, nous y avons joint la satire des premiers Empereurs Chrétiens, & le mépris de tous les dévots. Ecoutez cette vive sortie de M. D. V.

Penses-tu que Trajan, Marc Aurele, Titus.  
Noms chéris, noms sacrés, que tu n'as  
jamais lus,  
De l'Univers charmé, bienfaiteurs adorables,  
Soient au fond des enfers empalés par les  
Diables ?

Et que tu feras toi, de rayons couronné,  
D'un chœur de Chérubins sans cesse environné,  
Pour avoir quelques temps chargé d'une  
beface,  
Croupi dans l'ignorance, ou dormi dans la  
craffe ?

*Poëme de la Rel. nat.*

Qui pourroit en effet retenir son indignation, en voyant placer des

tion le mépris de vos injures : toute ma vengeance fera un silence éternel. Au reste , ne m'écrivez plus : je n'ouvri-  
rai pas même vos lettres ; point d'autre  
détail : je laisse tout à vos remords.

---

## LETTRE CV.

*La Comtesse de Livert, à M. Simpal.*

VOTRE lettre , Monsieur , m'a touchée : sçauriez-vous la raison d'un changement si subit & si frappant ? Le Baron m'a toujours paru d'un caractère très-doux : comment donc s'est-il tout d'un coup livré à la haine , a-t-il éclaté en invectives ? tâchez de me développer ce mystère.

Le Comte est trop juste pour adopter des préventions contre vous : vous sçavez quelles sont les marques d'attachement que je vous ai données. Le procédé du Baron n'influera point dans mes sentimens : & s'il vous ca-



l'omnie, je prendrai hautement votre défense.

Je ne puis encore vous dire le temps précis de mon retour : il dépend d'une tante que j'aime, que je respecte & qui m'adore ; je lui dois la soumission & la tendresse.

Je ne puis, en ce moment, entrer en plus grand détail : je suis d'ailleurs dans un tourbillon d'affaires & de visites. A mon retour, nous conférerons sur ces objets : sur-tout, ne vous inquiétez point, & laissez-là le Baron : votre sort ne dépend point de lui.

## LETRE CVI.

*Le Marquis de Nointon, au Comte de Livert.*

VOICI, mon cher Comte, une aventure comique qui nous a fort amusés ! Simpall écrivant à un ami Parisien, avoit tellement le Baron dans sa tête,

que par une méprise originale , il lui a adressé la lettre de cet ami : je sens que toute lettre est un secret sacré dans la société ; quoique celle-ci n'ait point été interceptée, la méprise même mérite des égards : aussi ne sortira-t-elle point de notre petit cercle. Vous en êtes membre , & le Baron m'a chargé de vous l'envoyer sous le même secret.

---

## LETTRE CVII.

*M. de Simpal , à M. Ribelle.*

» JE n'y puis plus tenir, mon cher ami :  
 » mes affaires empirent à vue d'œil :  
 » juge par cette lettre de fureur , qu'il  
 » faut que j'aye l'*angoisse* de lire avec  
 » le Comte : juge de mon affreux em-  
 » barras. Tu vois que par des sarcasmes  
 » qui écrasent , il tourne avec fureur  
 » contre moi, tous mes argumens con-  
 » tre le Christianisme. Il y joint un ton

R vj

» de hauteur & d'aigreur , qui enflam-  
 » me ma colere & mon dépit ? Quoi !  
 » un jeune Italien , un fourbe ! . . .  
 » me parler ainsi . . . à moi ! . . . je n'y  
 » tiens pas : je ferai sûrement un éclat...  
 » mais quel moyen . . . je m'y perds ,  
 » & l'impuissance de me venger dé-  
 » chire mon ame. »

» Morlin est parti , il n'a pu soute-  
 » nir plus long-temps sa cruelle afflic-  
 » tion , ni le regret d'attendre des let-  
 » tres affommantes. Je n'en suis point  
 » fâché , loin de me soutenir , il me  
 » désoloit encore. J'aime mieux dé-  
 » vorer seul mes maux.

» Que je te dise le plus grand de tous ,  
 » la crainte de perdre Eugénie ; ah !  
 » cet espoir seul m'a fait rester ici ,  
 » m'a fait *aval*er des flots d'absinthe !  
 » Si ce sacrifice terrible devenoit inu-  
 » tile ! ô crainte désolante ! ô sort ! ô  
 » désespoir ! Je frémis seulement d'y  
 » penser ! tu me diras , d'où ces soup-  
 » çons ? ils naissent de l'indifférence

» du Comte , aux procédés Italiens ;  
 » n'auroit-il pas dû se joindre à moi ,  
 » servir ma vengeance , se brouiller  
 » avec le Marquis. Ils naissent de la  
 » réponse de la Comtesse ; quoique  
 » polie , je n'y remarque plus ses an-  
 » ciens sentimens ; j'espère cepen-  
 » dant , & cela me soutient. Mais que  
 » mon attente est cruelle ! les jours ,  
 » occupé à me contrefaire ; la nuit je  
 » rêve tristement ; si cela ne finit bien-  
 » tôt , je péris.

» Ah ! cher ami , malgré la gloire  
 » qui couronne la Philosophie , qu'il  
 » est difficile d'en bien soutenir le  
 » personnage ! Dirois-tu , que quelque-  
 » fois j'en blasphème les lauriers , &  
 » que j'ai la foiblesse indigne de re-  
 » gretter l'obscurité d'un citoyen in-  
 » connu. Avant que de me condam-  
 » ner apprécie le fort , je dis même  
 » de nos célèbres , dont la gloire rem-  
 » plit l'Univers , & survivra aux fie-  
 » cles ; que de travaux & de veilles

» pour y parvenir. Si d'un côté ils  
 » sont comblés d'éloges , enivrés  
 » d'encens , que de critiques mor-  
 » dantes ! malgré le mépris affecté , &  
 » le juste ton de hauteur , ces traits  
 » percent une ame sensible qui n'est  
 » faite que pour la gloire. Les dévots,  
 » les Prêtres , des gens de tout état ,  
 » des tribunaux ; tout s'élève , & sou-  
 » vent on est plus piqué , plus indigné  
 » des satyres , que flatté par des élo-  
 » ges. Qui sçait même , ce que pen-  
 » seront les siècles futurs ? & à quoi  
 » d'ailleurs nous serviront ces suffra-  
 » ges, si nous n'existons plus ?

» Mais pour sentir plus vivement  
 » la disproportion de cette gloire ,  
 » avec de cruelles amertumes , il fau-  
 » droit éprouver mon sort , entrer  
 » dans mon ame. Je te l'avoue ; la  
 » gloire même ne m'est rien , & la  
 » tristesse m'absorbe. Je sens dans mes  
 » lauriers , un vuide que rien ne peut  
 » remplacer. Je n'ai ni force réelle ,

» ni consolation , & je me perds dans  
 » l'horreur de ma destinée. Si à ces  
 » noires réflexions, se joint la crainte  
 » involontaire de l'avenir..... Excuse  
 » moi, cher ami; je t'ouvre mon être;  
 » ne m'abandonne point ; je ne suis  
 » encore indigne, ni de la Philoso-  
 » phie, ni de toi.

*P. S.* » J'oubliois, cher ami, de te  
 » dire, que quoi qu'il arrive, j'ai sous  
 » mon nom un effet de cent mille livres,  
 » sur la banque de Venise; c'est tou-  
 » jours une planche sauvée du nau-  
 » frage, en cas de malheur. Aussi je  
 » te proteste, que content de ce petit  
 » sort, s'il n'y avoit que le Comte &  
 » son épouse, je les quitterois demain  
 » avec joie. Je suis las du rôle de  
 » fervile Adulateur; je n'aime pas à en-  
 » censer des talens imaginaires. Mais  
 » rien ne me consolera de la perte  
 » d'Eugénie ; fallut-il dévorer plus  
 » d'amertumes encore, je le ferai. Tire  
 » ce que tu pourras de ma lettre; tu

» sçauras y démêler mon fort & mon  
 » ame, mieux que moi-même. «

Que dire d'une lettre si franche, si originale! quoiqu'elle ne nous apprenne rien dans le fond, il est curieux cependant de lire les sentiments de ces Messieurs dans leur ame même. Enfevelissons cette anecdote, je vous prie, nous sommes convenus de n'en faire aucun usage.

## LETTRE CVIII.

*Le Comte de Livert, au Marquis de Nointon.*

**L**A méprise de Simpal, mon cher Marquis, est originale. Ce qu'il marque de moi, n'excite que mon mépris, & non mon ressentiment. J'y vois cependant jusqu'à quel point nous étions victimes de son malheureux cours de Philosophie, qui nous avoit séduit, subjugué. Que ne puis-je en-

( on ne peut le prouver ) loin de s'opposer au scandale du culte payen , ils le protégeoient par leur exemple. Après cela , avec quelle pudeur ose-t-on faire leur apologie ?

Bayle n'étoit pas étonné , que du système de la matiere éternelle , on fut parvenu à celui de la matiere divinifiée : eh ! qu'importe son opinion ? Sans doute une erreur conduit souvent à une autre plus palpable encore , mais ce progrès en ôte-t-il le blâme ?

L'idée *grossiere* que donne *Simpal* d'une divinité bienfaisante , est l'idolâtrie la plus formelle. Remonter , dans les dons , à leur Auteur , c'est Religion. Se borner à ces dons , en faire une divinité , c'est impiété.

Les Manitoux , les Fétiches , toutes les premières idoles , quoi qu'en puisse dire M. R. ont été les premières dégradations de la Religion , & non les premières divinités des hommes. Il est singulier de voir la confiance avec



laquelle ces Messieurs annoncent leurs paradoxes sans autre preuves , sinon , que c'est-là leur opinion.

Rien ne marque mieux la prévention , l'aveuglement , la fureur contre le Christianisme , que les propositions horribles de ces libelles cités par Simpal ; en voici le germe d'orgueil & de noirceur. Parce que ces prétendus Philosophes ne peuvent concevoir le rapport juste , entre l'iniquité des hommes & leur malheur éternel ; la profondeur des décrets sages de la grace ; l'équité de la loi , qui condamne les errans volontaires , ( c'est-à-dire , ceux qui ont abusé des moyens quelconques de connoître la vérité ) , ils regardent les dogmes de la Religion , comme injustes & cruels ; en font retomber le blâme sur le Dieu du Christianisme ; de-là , ils le blasphèment au point de lui préférer les Dieux du paganisme. Peut-on envisager , sans horreur , une telle impiété ? Malgré leurs préjugés

ne frémissent-ils pas d'avancer de si affreux blasphêmes , qui n'ont d'autre appui que leurs ténébres ? Parce qu'un objet redoutable & révélé , est au-dessus de la raison , parce qu'il révolte une nature sensuelle. Blasphêmer cette révélation , lui préférer le paganisme , ce n'est plus seulement incrédulité , témérité , c'est délire & frénésie.

Oui , c'est le Dieu des Philosophes , qui ne mérite pas cet auguste nom ; car voici le résultat des idées impies , qu'ils s'en forment ; c'est un Dieu sans sainteté. Ce n'est pas l'ordre éternel , immuable , *fond de son essence adorable* , qui est la règle du bien & du mal ; c'est la convention & l'utilité des hommes. Dès - lors il n'est , à parler exactement , ni vice ni vertu. Car quoique la volonté sage & libre de Dieu , puisse prescrire , ou défendre des œuvres ; quoique l'autorité légitime des hommes , émanée de lui , puisse faire de justes loix , cela n'altère point *la racine*

nécessaire, de la règle du bien & du mal; *racine*, qui est la sainteté ineffable du premier Être.

C'est un Dieu sans sagesse & sans providence; la vie de l'homme sur la terre, renfermée dans le cercle étroit de ce siècle fugitif, n'offre souvent à nos yeux que bisarrerie, désordre, injustice; & ce désordre n'est pas réparé, dans un siècle futur.

C'est un Dieu sans vérité; indifférent sur son culte, il approuve & reçoit les fausses religions; il protège les faux Adorateurs; il se contente de l'hommage de la vérité putative.

C'est un Dieu sans justice; ( dans le système des Matérialistes ). Les scélérats sont impunis, les justes récompensés; puisqu'on ne peut appeler telles, les peines, ou les récompenses fugitives de cette vie. Cette image affreuse du *Dieu philosophique*, n'est ni amertume, ni rétorsion; elle naît de la raison elle-même, & de

l'idée essentielle qu'elle nous donne des attributs du premier Etre ; attributs qui tous sont niés , blasphemés dans le Code. Et voilà la Religion de ces Zélateurs , qui prétendent que l'Evangile en détruisant les idoles , & en proposant les dogmes révélés , a répandu sur la terre une doctrine d'injustice & de ténébres.

---

## LETTRE CXII.

*M. Simpal , à M. Ribelle.*

**J**E suis accablé d'occupations, mon cher Collègue ; n'eussé-je que la Comtesse à instruire , elle est insatiable , & tes lettres ont doublé son zèle. Ajoute à cela , les lectures communes aux trois , leurs questions éternelles qu'ils n'entendent point eux-mêmes ; les compagnies fréquentes , ou annoncé avec éclat , il faut soutenir ma gloire , & ne dire que des épigrammes , que

des traits de littérature & d'Histoire : pense encore, que le Code m'occupe sans cesse ; il faut lire & relire nos Sçavans , compiler , extraire , commenter les textes , y donner de l'ordre ; je n'ai pas un instant.

Si le Code n'étoit destiné qu'au Baron , j'y mettrois moins de temps & moins d'art ; mais j'ai un objet encore ; j'en fais une sorte de Dictionnaire , qui offrira en raccourci les notions les plus précises de nos systèmes. Il fera très-utile , non pour former des Profélites , ( cela seroit imprudent ) , mais pour apprendre aux Maîtres , la sagesse & la profondeur de nos ressources ; tu en jugeras.

Je t'envoie une réponse de la Comtesse , elle a travaillé quinze jours pour tracer ce plan de Chevalerie littéraire. Tu y verras un fond d'imagination , j'ai peur cependant que cela ne la mène trop loin. Je n'ai point osé lui ouvrir mon sentiment , quoi qu'elle

pense, & qu'elle dise, fut-ce une ineptie, il faut bien que j'applaudisse. Au reste, cela l'amusera, & quand elle y aura bien travaillé, il fera toujours temps de l'arrêter.

Cependant, cher ami, ménage sa tête, donne lui moins d'encens. Le mien est sans conséquence, elle y est faite. Mais de l'encens de Paris ! La sensation est unique ; rien de nouveau sur ma situation & mes projets. Peu de mois encore, & je serai le plus heureux des mortels. Je compte te présenter en automne Eugénie & le Baron.

*Fin de la première Partie.*



















